DOSSIERS T.REX
VIE ET MORT DE MARC BOLAN
THE ROLLING STONES
THEIR SATANIC MAJESTIES REQUEST

rock&folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

"JE SUIS UN CONNARD COOL"

"SI LES GENS N'ACHETENT PAS MON DISQUE JE NE VAIS PAS ME FAIRE SAUTER LE CAISSON"

"JE NE SUIS PAS BONO ..."

"JE NE VAIS PAS FORCER LE MONDE A M'AIMER"

"JE SUIS TROP BEAU POUR ETRE UN DICTATEUR"

"SURTOUT PAS RESSEMBLER AUX VIEUX GUNS N'ROSES"

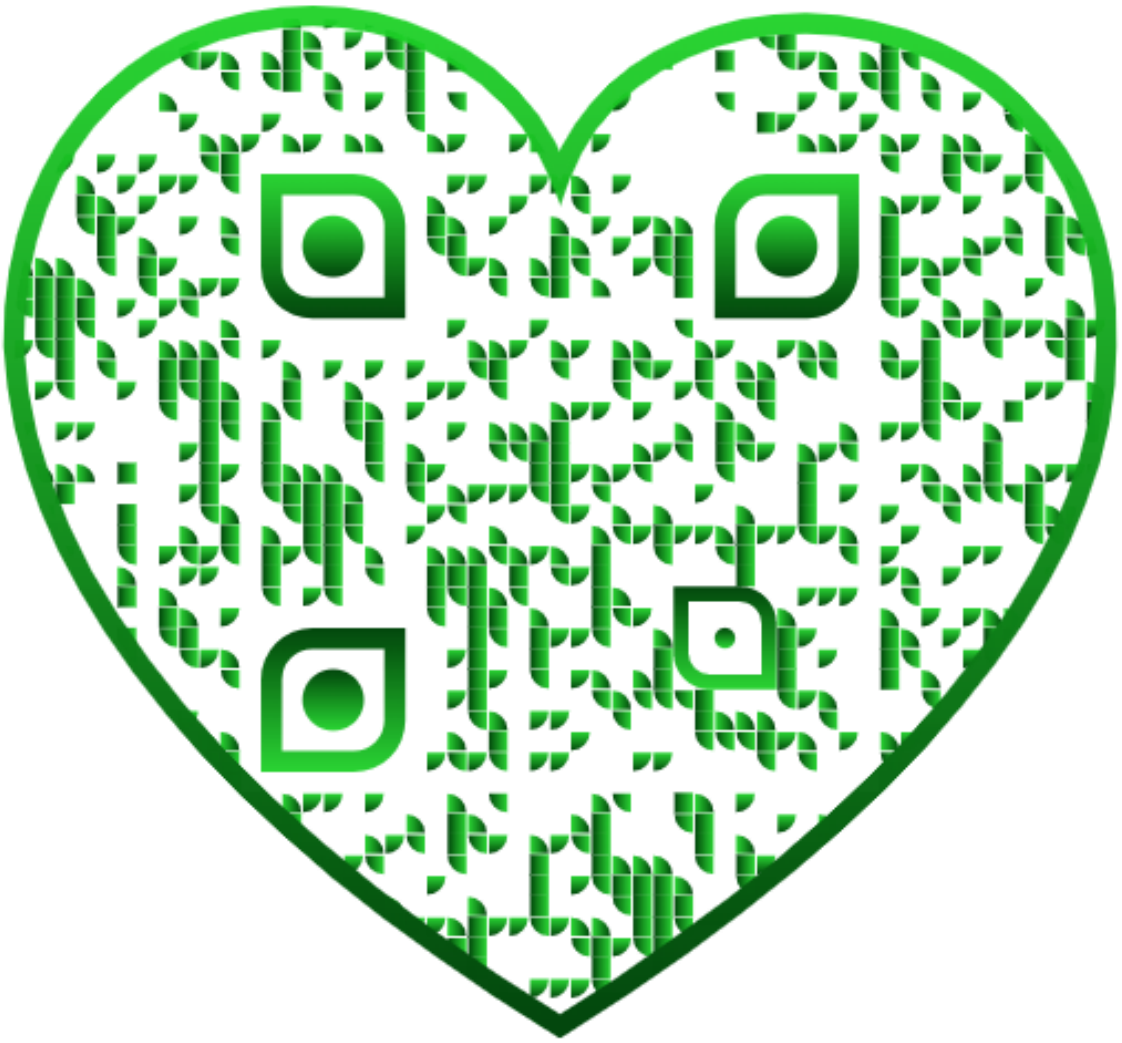
OCTOBRE 2017
N°602 / 6,40 €
MENSUEL
BEL 7 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7 € / ITA 7,30 €
PORTUGAL CONT 7,30 €
CAN 11,10 $ CAN
DOM 7,30 € / N CAL (S) 960 XPF
POL (S) 1080 XPF
ESPAGNE 7,30 €
ILE MAURICE 7,30 €

LIAM GALLAGHER
L'INTERVIEW

SPARKS / FOO FIGHTERS / RANDY NEWMAN / TY SEGALL
THE DREAM SYNDICATE / STEVEN VAN ZANDT

L 19766 - 602 S - F: 6,40 € - RD
Editions Larrivière

ROCK&FOLK N°602 ★ OCTOBRE 2017 ★ LIAM GALLAGHER



MINI HATCH. ÉDITION BLACKFRIARS.

Disponible en 3 & 5 portes. Inclus dans l'édition : Projecteurs Full LED.
Toit ouvrant panoramique en verre. GPS avec écran 6,5". Jantes en alliage 17". Bluetooth.
Volant multifonctions. Radar de recul. Sellerie tissu & cuir Diamond Carbon Black.

À PARTIR DE **295€/MOIS.*** 36 MOIS. SANS APPORT. ENTRETIEN INCLUS.

MINI

*** Exemple pour une MINI 102 CH HATCH 3 Portes Édition Blackfriars. Location Longue Durée sur 36 mois et pour 30 000 km intégrant l'entretien et l'extension de garantie. 36 loyers linéaires : 294,04 €/mois.** Offre réservée aux particuliers, valable pour toute commande d'une MINI 102 CH HATCH 3 portes Édition Blackfriars **jusqu'au 30/09/2017** dans les MINI STORES participants. Sous réserve d'acceptation par MINI Financial Services - Département de BMW Finance - SNC au capital de 87 000 000 € RCS Versailles B 343 606 448 TVA FR 65 343 606 448. Courtier en Assurances immatriculé à l'ORIAS n°07 008 883 (www.orias.fr). Consommation en cycle mixte : **4,7 l/100 km.** CO_2 : **109 g/km** selon la norme européenne NEDC. L'extérieur de ce véhicule comporte des équipements de série ou en option en fonction de la finition. **Modèle présenté : MINI COOPER HATCH 5 Portes Édition Blackfriars au prix de 339,41 €/mois. Consommation en cycle mixte selon la norme européenne NEDC : 4,8 l/100 km. CO_2 : 111 g/km.**

Edito

Le magnifique

Les grandes gueules parlent par accroches.
Punchlines, comme on dit.
Avec plus ou moins de talent, reconnaissons-le.
Et souvent au bar.
Le sportif est imbattable. Toujours prompt à traiter de feignants et de surpayés des athlètes qui, pourtant, lui donnent l'alibi de l'apéritif.
Le misogyne à l'ancienne, façon Jean Yanne existe toujours et il y a le *viril* qui ne manque jamais de remercier à haute voix Mère Nature de la manière dont elle l'a doté.
En politique, avoir une grande gueule est une ligne obligatoire sur un CV. C'est *un bon client* à la télé.
On se souvient de l'atrabilaire Georges Marchais (*"C'est peut-être pas votre question, mais c'est ma réponse"*), aujourd'hui pillé par Jean-Luc Mélenchon qui marche allégrement sur ses plates bandes de pissenlits que l'ex-Premier secrétaire du PCF mange depuis longtemps par la racine.

Michel Audiard savait faire dire ce genre de phrases définitives à Bernard Blier.
Coluche fut la grande gueule des années 80.
Les Guignols de l'Info, celles des années 90.
Eric Cantona possède ce sens de la formule.
Oscar Wilde avait ce génie.

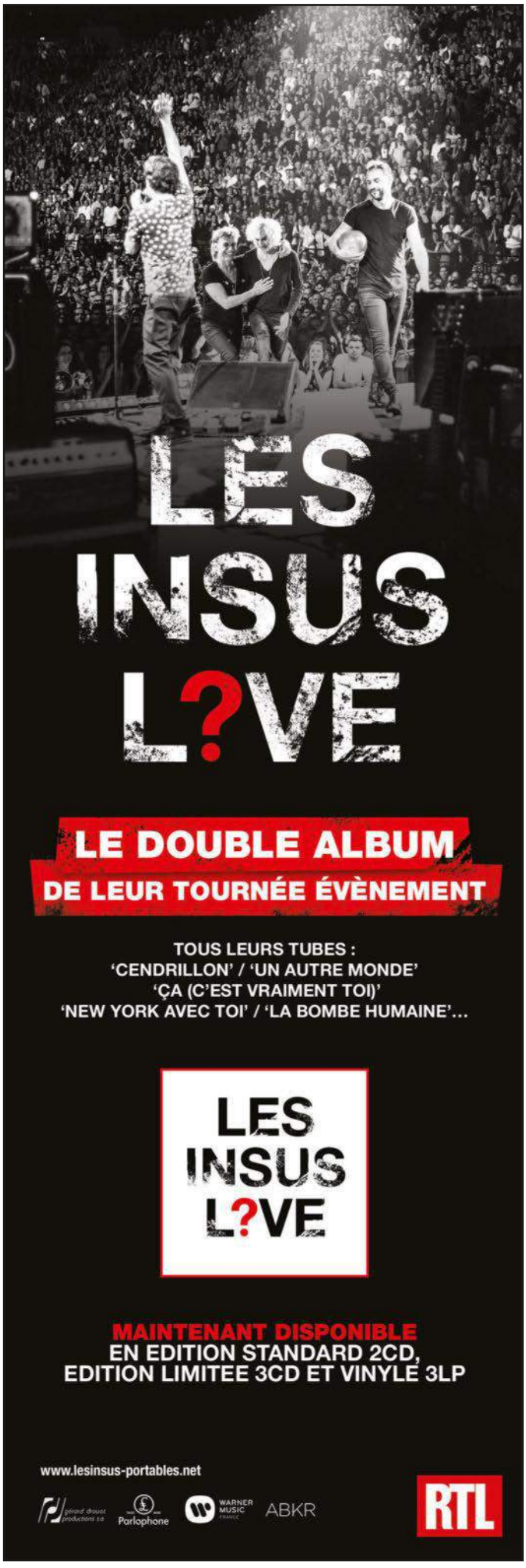
Et puis, Liam Gallagher.
Chanteur magnifique.
Bras dans le dos, immobile derrière le micro.
Arrogant.
Liam chante magnifiquement bien des chansons parfois moyennes. Voire des chansons qui n'en sont pas vraiment.
Liam est magnifiquement de mauvaise foi et ne manque jamais d'allumer son frère tout en essayant, tout le temps, de composer comme lui.
Le personnage est incroyable. Une vanne toutes les deux phrases.
Magnifique.
Anton Newcombe est son concurrent américain.

Et puis ce nom. Gallagher.
Est-ce prépondérant, déterminant à une carrière, le nom ?
Si Mick Jagger était devenu, admettons, conseiller financier, son patronyme sonnerait-il aussi cool et sexy ? Assurément non.
Le nom est-il structurant dans le choix d'un avenir ?
On ne le pense pas pour autant car, sinon, quel gâchis et quelle carrière ratée dans la musique pour Marcel Sembat et Laurent Delahousse.
Sans parler de Bernard Rapp.

Bonne rentrée.

VINCENT TANNIERES

PS : 9 700 personnes ont mangé à Graceland le 16 août.
Un sosie d'Elvis bulgare de 7 ans s'y produisait.



THE doors

THE SINGLES

TOUS LES SINGLES U.S. ,FACES B ET RARETÉS

MASTERISÉS À PARTIR DES BANDES ANALOGIQUES D'ORIGINE

DISPONIBLES EN 3 FORMATS :

COFFRET 20 X 45 TOURS EDITION LIMITEE | 2 CD + BLU RAY | 2CD

DISPONIBLE

RETROUVEZ LES MEILLEURS MOMENTS
DES DOORS EN VIDÉO CHEZ EAGLE VISION

UNIVERSAL MUSIC GROUP · eagle vision · THE GOOD SOUND · rock&folk · elektra · WARNER MUSIC FRANCE

Sommaire 602

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **STEVEN VAN ZANDT** 12

Prospect

Jean-Emmanuel Deluxe **MARIETTA** 16

Tête d'affiche

Jérôme Soligny **PORTUGAL. THE MAN** 18

Olivier Cachin **LCD SOUNDSYSTEM** 20

Jean-Charles Desgroux **PROPHETS OF RAGE** 22

Hervé Pugi **THE WAR ON DRUGS** 24

Jérôme Reijasse **THE HORRORS** 26

En vedette

Jonathan Witt **TY SEGALL** 28

Joseph Achoury Klejman **MARILYN MANSON** 32

Stan Cuesta **THE DREAM SYNDICATE** 36

Jean-Charles Desgroux **FOO FIGHTERS** 40

François Kahn **RANDY NEWMAN** 44

Thomas Vandenberghe **SPARKS** 48

Eric Delsart **THE ROLLING STONES** 56

Jérôme Soligny **MARC BOLAN** 72

En couverture

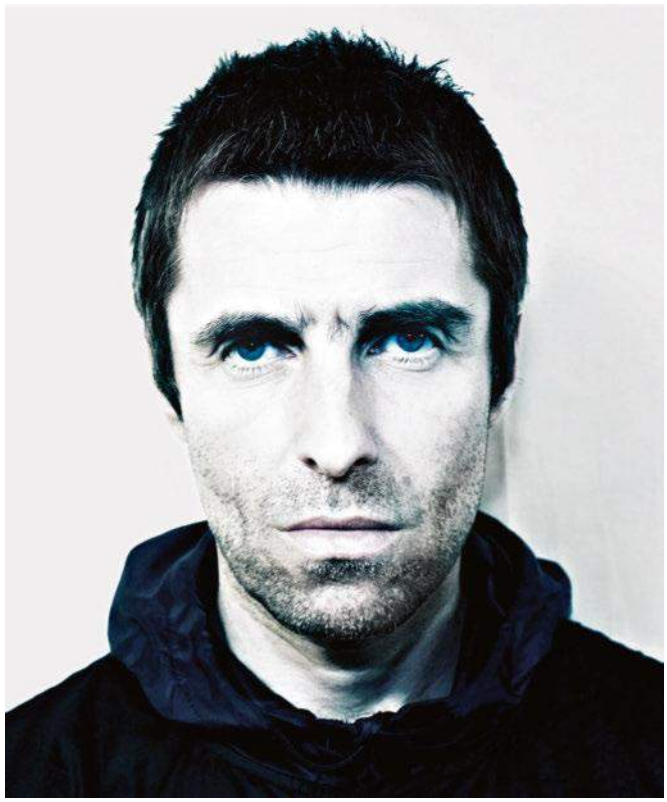
Jérôme Reijasse **LIAM GALLAGHER** 64

La vie en rock

Patrick Eudeline **GRETSCH ORANGE, MAGRITTE, MINI COOPER VIOLETTE...** 76

Photo Archives Rock&Folk-DR

48 Sparks



64 Liam Gallagher

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : MURIEL DELEPONT GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 092 REHAB' 096 VINYLES 098 HIGHWAY 666 REVISITED 102 QUALITE FRANCE 104 BEANO BLUES 106 ERUDIT ROCK 108 FILM DU MOIS 111 CINEMA 112 LA SERIE DU MOIS 114 DVD MUSIQUE 116 VIDEO GAMES 118 BANDE DESSINEE 120 LIVRES 122 AGENDA 124 LIVE 128

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christophe Favière

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4ème trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

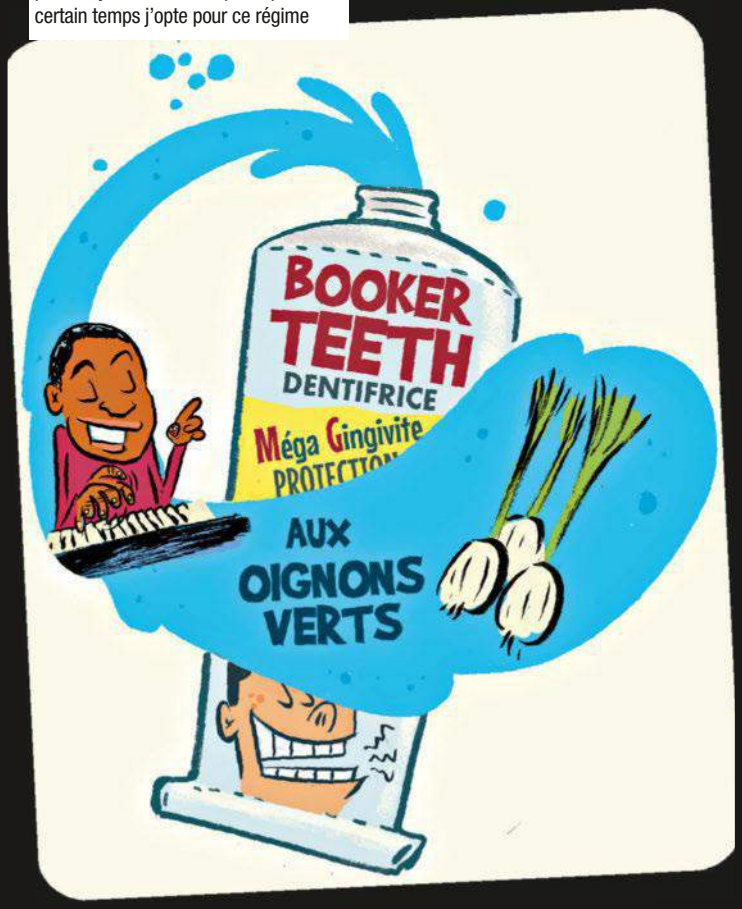
Moderne, intemporel, vintage

Illustrations : Jampur Fraize

C'est la Stax que j'préfère

Salut à tous ! Ce petit mot pour vous dire que j'ai vraiment aimé l'article cool sur les 60 ans du label Stax (R&F numéro 600, août 2017) qui pose comme il se doit, sérieux sans être grave, le contexte social d'émergence difficile de cette véritable pépinière de talents. J'ai 23 ans et c'est vraiment la soul et le blues de Memphis que je préfère, je dirais même que depuis un certain temps j'opte pour ce régime musical à plein pot ; une expérience parmi d'autres : Le matin je me lave les dents sur la mélodie saillante de "Green Onions" du géant Steve Cropper (le *Telemaster* qui fait pleurer la soul, comme l'est aussi Roy Buchanan pour le blues à mon avis). Puis dans les transports, j'ai nommé bien entendu mon autre gaucher préféré : Monsieur Albert King (avec Jimi Hendrix) avec son classique inquiétant et lourd "Born Under A Bad Sign", histoire de me rappeler qu'on a jamais de chance en début de journée. La journée un peu pourrie finie, je plane sur le très funky "Melting Pot" (quels riffs !). Enfin, selon votre type de soirée, je ne saurais insister alors sur un flamboyant mélange de Otis Redding ou de Frederick Knight et pourquoi pas le magique "These Arms Of Mine" ou le gracieux "I've Been Lonely For So Long" ? Ou, si vous êtes plutôt danseur qui claque des doigts, un petit Sam & Dave type "Hold On, I'm Coming" et atteindre, de manière croissante, la fièvre frénétique du "Soul Limbo" de Booker T. And The MG's pour faire bouger les jambes aussi. Bref, j'adore les vibrations de ce label et de Rock&Folk. Peace.

LUCAS T.



Le Prince du Parc

Neymar, tu lui files un collant, un micro et une guitare, c'est Prince.

PATRICK MOALIC

Marc

Cerrone, enfin !

STEVE LIPIARSKI

Nous, les lecteurs

Bonjour, Rock&Folk ! Les deux derniers numéros (599 et 600) ont un point commun qui me réjouit beaucoup. Je veux parler de deux articles où nous autres, lecteurs, sommes considérés comme des musiciens et non plus seulement comme des fans ou des acheteurs de CD et de tickets de concerts : celui de Patrick Eudeline, "Quand le hard rock devient metal" (numéro 599). L'interview de King Gizzard & The Lizard Wizard par Basile Farkas (numéro 600). Non seulement, ces deux articles nous reconnaissent comme étant capables de comprendre quelque chose au langage musical, mais aussi d'en faire nous-mêmes, de la musique ! Nous ne sommes donc plus seulement des fans transis. Nous pouvons participer à l'art, relever les manches et mettre la main dans le cambouis... Il y a donc bien la fulgurance, la flamboyance, le génie, l'inspiration. Mais il y a aussi le solfège : la tierce majeure ou mineure, la tonique, la dominante, la *blue note*, l'accord de *si* bémol après un *sol* qui fera le tube hard. Et la descente en demi-tons et gammes pentatoniques de "Helter Skelter", et la cadence plagale par laquelle *"McCartney invente le heavy metal"*, la référence au Moyen Age, aux modes ecclésiastiques, la cadence plagale gothique et les power chords... Tout ça est fort intéressant, Mr Eudeline, merci ! Idem pour tout ce que dit Basile Farkas sur la gamme tempérée et les instruments de King Gizzard accordés en microtonal... Il y a donc bien, comme le disaient nos profs de lycée, *"les moyens utilisés par l'auteur pour exprimer son propos"*... Et les relations harmoniques des sons de notre rock'n'roll sont la trame sur laquelle se tissent nos émotions d'auditeurs. Finalement Herbert Von Karajan écoutait peut-être de la pop music, qui sait ? Et cela concerne aussi bien le rock que la littérature, c'est bien connu. Et cela nous donne la liberté, à nous lecteurs, de poser aussi les doigts sur les frettes, d'être nous-mêmes ! Merci pour ce regard nouveau sur nous, les lecteurs.

MICHEL

Père Vincent

Cher R&F, quel bel hommage rendu à Chester Bennington dans le numéro 601 qui vient de paraître. *"Dieu"* est cité en intro et en conclusion, il ne manque plus qu'une prière à genoux et un peu d'eau du bénitier. C'en est trop pour moi qui suis athée, Dieu merci. J'ai failli me donner la mort moi aussi en découvrant cet article signé par le Père Vincent Hanon. Décidément, le rock est mort comme ce pauvre Chester Bennington. Je me dois de résilier mon abonnement à Rock&Folk et le remplacer par un abonnement à La Croix. Amen.

LAURENT BABAR

Réponse : Et recevoir, en cadeau de bienvenue, le DVD de la tournée sud-américaine du pape François !

Huit tons

Un truc qui n'a jamais été écrit, à ma connaissance, sur l'album "Raw Power" : il y a huit titres. Iggy Stooge nous y fait 8 tons de voix différents. Vérifiez par vous même ! Vous en resterez scié !

HERVE MOREL

Point météo

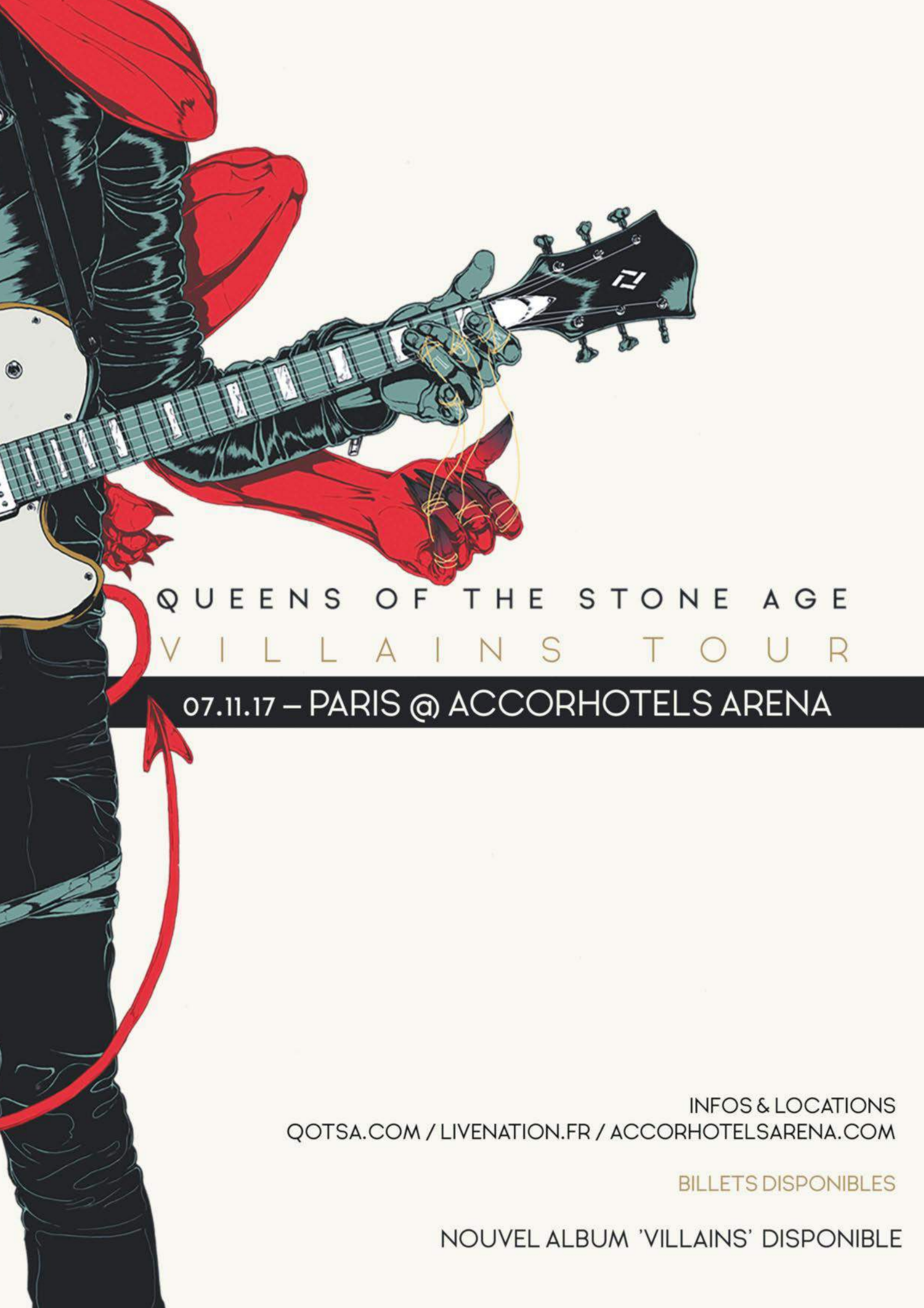
Il n'y a pas de boue sans pluie, même aux Eurocks ! Les propos d'Olivier Cachin sont largement exagérés. Je n'ai pas vu de public, ni moi, trempé pour Justice, il n'a pas plu durant Arcade Fire et le feu d'artifice final. Oui, il a plu durant la prestation de Group Doueh & Cheveu, pendant une demie heure, le quatrième jour du festival. Un sol trempé et piétiné par 35 000 paires de pieds de festivaliers vire forcément vers de la boue en certains endroits stratégiques. Voilà les statistiques depuis 29 ans : - 91 jours (détail par jour disponible) ensoleillé 51 jours (56%) – couvert 23 jours (25,3%) – pluvieux 17 jours (19,3%) Qui dit mieux, les Vieilles Charrues ?

STIANCRIS DE SELESTAT

Je suis pour

Pas mal du tout cette idée de rubrique qui réhabiliterait quelques albums maudits et/ ou incompris. Non vraiment, c'est bien. Ouais. Et noble. Je vous préviens cependant : que Michel Sardou se pointe, ne serait-ce qu'une seule fois, et me désabonne illico. Il y a des limites à tout.

BEN KENNEDY


QUEENS OF THE STONE AGE
VILLAINS TOUR
07.11.17 – PARIS @ ACCORHOTELS ARENA
INFOS & LOCATIONS
QOTSA.COM / LIVENATION.FR / ACCORHOTELSARENA.COM
BILLETS DISPONIBLES
NOUVEL ALBUM 'VILLAINS' DISPONIBLE

Crache ton venin

Etre rock en 2017, c'est acheter un billet pour les Insus? aux arènes de Nîmes, voir les Grys-Grys en première partie et, finalement, se barrer après la fin de leur set.

JIM FELGE

Disque de l'année ?

En 2017, appuyer sur la touche *play* du lecteur, et découvrir une intro qu'un groupe prog seventies n'aurait pas évitée, n'est déjà pas banal. Mais qu'un orgue *"à la Doors"* se pose sur une rythmique plutôt solide, qui met l'accent sur des guitares nerveuses, l'est encore moins. Et les chansons hyper bien écrites de se succéder. Que des singles en puissance (dans une autre époque...). Enfin, voici des musiciens intelligents, suffisamment inspirés pour contourner les "3B" (Beatles, Beach Boys, Byrds). Une sorte de pop US décomplexée. Clair, que ce jeune quatuor a tout écouté : Iron Butterfly, Deep Purple, Gary Glitter... Mais, aussi : Blondie, les Stranglers, Martha & The Muffins... Du coup, éclairé par la plume avertie de Jonathan Witt, je suis passé *"à la caisse"*. Pourtant, zéro livret, onze chansons (12 inscrites sur la pochette), 34 minutes pour 18 euros, incitent presque au téléchargement. En même temps, le Disque Du Mois est indispensable. Y compris pour un lecteur de la première heure (R&F numéro 46, novembre 1970). Et si "The Illusion" de Dream Machine était juste le disque de l'année ? Moderne, intemporel, vintage.

DIDIER PERRENES

Dans tous les cœurs

Un grand merci à Thomas Florin qui a éclairé un de mes dimanche par son article sur Sam Phillips, où l'on trouve une des plus belles évocations du blues (et du rock, de la soul et de la musique pop en général). Je cite : *"cette musique, celle des descendants d'esclaves, résonne dans tous les cœurs, pas uniquement ceux où coule le sang du continent africain"*. De là à dire que ceux qui ne l'aiment pas n'en ont pas...

A. COULON

Dont acte

Salut à vous ! Loin des kermesses et des foires agricoles, le Binic Folks Blues Festival est l'endroit où il faut être si l'on veut être rock en 2017 !

L'EQUARRISSEUR

Le blues

Nicolas et le blues ! Quand on ne connaît pas grand chose au blues on s'abstient de donner un avis orienté ! Et même si ce disque d'Albert King n'est pas son meilleur ! Il n'y a pas que les plus grands guitaristes qui vénèrent Albert King... mais beaucoup de ceux qui ont écouté ses disques Stax où sont allés le voir au moins une fois en concert ! Pas vous Nicolas ?

ALAIN D

Esprit simple

Bon, elle revient quand la rubrique Singles ? Parce que même si le support a changé, il y a toujours des putains de chansons qui sortent avant les albums et qui te donnent envie d'acheter les albums.

SEBASTIEN LORY

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com. Chaque publié reçoit un CD...

Bugs bénis

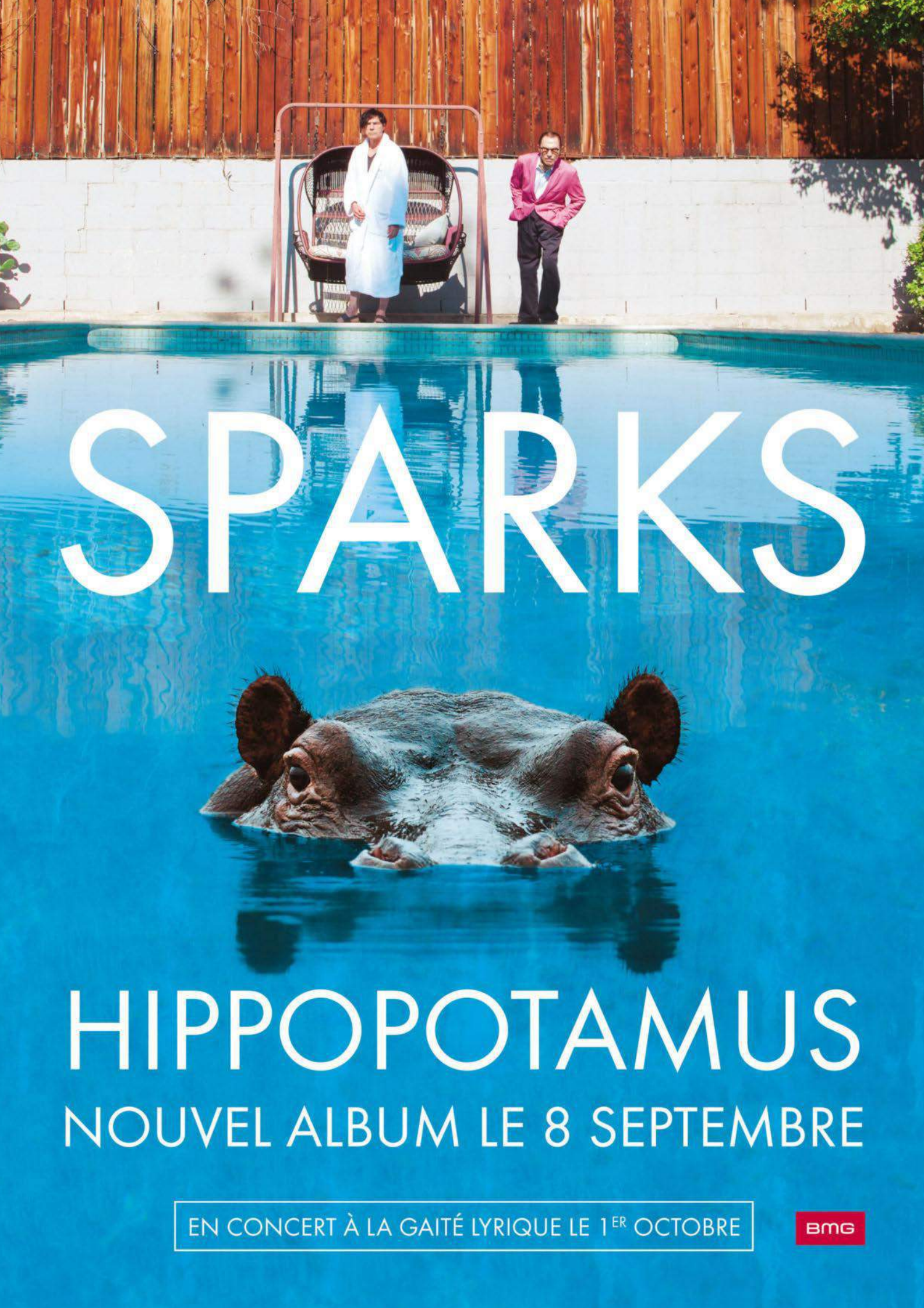
Rock&Folk, dans une certaine mesure, le "Last Place" de Grandaddy décrit un univers où l'incontournable connexion au réseau, à la wifi, s'inscrivent dans le décorum narratif. J'en veux pour preuve certain titres (tel "Jed The 4Th") qui sont sujets à un décrochage par micro-interstices, un plantage insidieux, subliminal, comme corrompus, parasites, traversés par des altérations sonores non identifiées, des méta-perturbations, ou plus prosaïquement aux prises avec des forces extérieures (ces blips fauteurs de troubles bizarres). Ce qui donne une épaisseur supplémentaire au récit de Jason Lytle, un cachet *"urgentiste"* et en soi une facture réellement contemporaine basée sur : 1) L'aliénation progressive émanant de notre (inter) dépendance avec les machines (thématique déjà à l'œuvre dans "The Software Slump"). 2) Une théorie de la béance, de la fêlure, de la fracture (numérique), du bug en somme, donc du chaos, imminents. 3) De l'accident en tant que force conductrice dans le processus créateur. Nous sommes ici dans un glissement de terrain partiel, grâce à cette mise en abyme du bancal, de l'équilibre incertain. Cette mise en scène de l'incertitude, où la faillibilité est un moteur, rend le tout, ma foi, très humain et fait de la chanson un théâtre où la faillite logistique participe d'un horizon qui se fissure dans sa globalité ("I Don't Wanna Live Here Anymore") et souffre de *déforestation* (voir livret) ; de relations qui se délitent ("A Lost Machine"), périclitent ("The Boat Is In The Barn"). Et régulièrement, dans ces morceaux peuplés de *"HD"*, de *"video surveillance"* où l'on fait *"défiler les photos sur son portable"*, où l'on *"copie, sauvegarde et envoie"*, le clavier sous l'écran se trouve au centre d'actions et de nœuds dramaturgiques (*"Message Better Left Unsent"* dans "Songbird Son") Irréversibles, comme dans "Oh She Deleter". Connexion au réseau oblige, la panne existentielle, la dépression, le cœur brisé de Jason Lytle à l'autre bout du secteur, de la ligne, trouvent aussi un écho en nous, et nous faisons de la quête de l'antidote, d'une réponse satisfaisante à la problématique posée, hashtag, problème résolu, une affaire personnelle. Car, enfin, si les catastrophes, les dysfonctionnements, les bugs ont une vertu, c'est bien de mobiliser autour d'eux les bonnes volontés, de susciter le recours à l'auto-détermination sur une base collaborative. Qui sait cependant si en diffusant "Jed The 4Th" au premier type croisé dans la rue, imaginons un sédentaire (il ne lirait pas Rock&Folk) visiblement hermétique à ce genre d'hallucinations sonores, ce dernier ne tiquerait pas, songeant là à un dysfonctionnement du lecteur à chaque saut conceptuel du disque (*"Hé, mec, la machine n'est pas coincée là ?"*). C'est ce qui se passerait probablement, et c'est justement ce qui fait de "Last Place" le grand album dysfonctionnel qu'il est.

DOO-DAH BAND

Rêvons plus grand

En presque 40 ans de lecture assidue de Rock&Folk, je prends pour la première fois ma plume. Rock&Folk a-t-il un problème avec le rock français ? Ou du moins le rock provincial. Il semble que vos journalistes peinent à franchir la périphérie de Paris. Versailles tout au plus. Et pourtant d'innombrables groupes sillonnent la province de café concert en salles dédiées à la musique actuelle. Mais certainement trop loin pour Rock&Folk et trajets et hôtels non offerts par le groupe. L'Ouest de la France possède une scène rock pléthorique. Dans le passé les Dolly, Monkey Heart, Specimen, Little Rabbits, Tequila, Flamingos, Caméléons et tant d'autres ont écumé les scènes régionales dans la quasi-indifférence de vos journalistes. En 2017 ce sont les Von Pariahs, Epsylon, Cachemire, Da Flex, le retour de Matmatah. Vous devez vous dire, c'est quoi ces groupes ? Eh bien ils ont un public rock fidèle qui les soutient contre vents et marées. Des programmateurs de cafés ou de petites salles qui prennent des risques contrairement à votre journal. Bien sûr ces groupes ne font pas la une des tabloïds comme Doherty. N'ont pas forcément l'attitude rock : sexe, drogues. Non, ils donnent seulement du plaisir à leur public dans l'indifférence de la presse bien pensante. Alors remuez vous un peu. Sortez de vos bureaux parisiens. Le rock existe toujours et est bien vivant. Mais il faut aller le découvrir à Nantes, La Roche-Sur-Yon, Fontenay-le-Comte, etc. Et pourquoi pas le mettre en couverture en place des Stones, Syd Barrett, Doherty ?

CHRISTIAN DROUIN


SPARKS
HIPPOPOTAMUS
NOUVEL ALBUM LE 8 SEPTEMBRE
EN CONCERT À LA GAITÉ LYRIQUE LE 1ER OCTOBRE
BMG

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI & BASILE FARKAS

BECK
Le californien sortira “Colors”, son treizième album le 13 octobre. Il est produit par Greg Kurstin (Devo, Lily Allen, Adele...).

THE BLACK ANGELS
Les texans psychédéliques seront en concert le 29 septembre à la Cigale (Paris).

BILLY CORGAN
Le Smashing Pumpkins en chef reprend du service avec un deuxième album solo, “Ogilala”, annoncé pour le 13 octobre.

BOOTSY COLLINS
Après une abstinence musicale de 6 ans William Earl Collins a retrouvé le chemin des studios et revient le 27 octobre avec “World Wide Funk”.

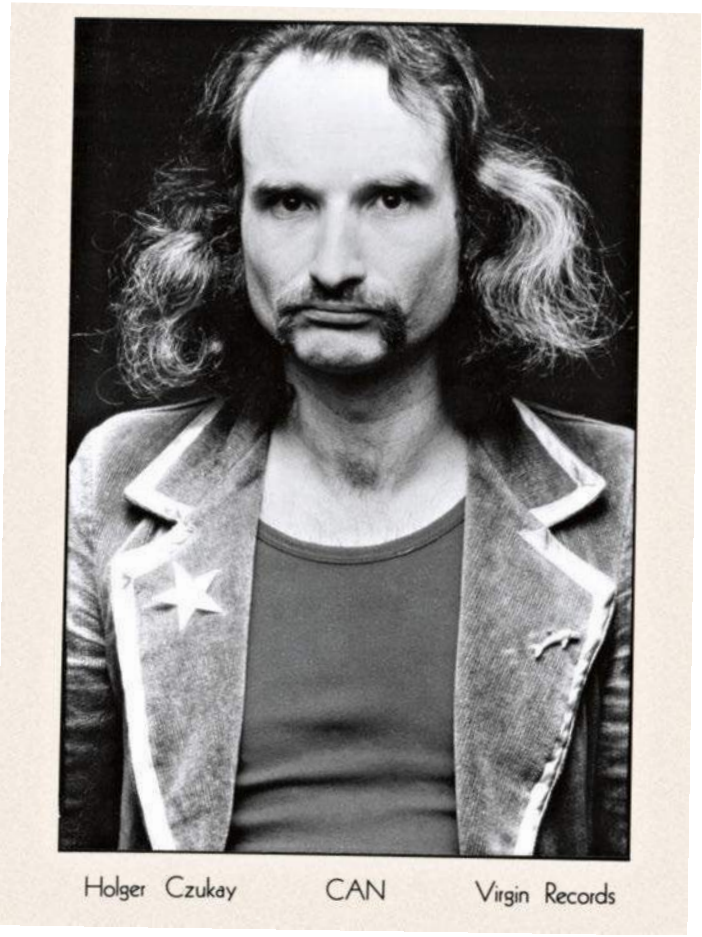
BRIGITTE
Le duo a dévoilé “Palladium” un premier extrait de son troisième album enregistré à Los Angeles. Il est entièrement composé et écrits par les deux comparses, et co-réalisé par Marlon B.

CAGE THE ELEPHANT
C’est à la demande des Rolling Stones, que le groupe du Kentucky assurera la première partie des concerts à l’U Arena (Nanterre) les 19, 22 et 25 octobre. Les frères Shultz joueront aussi les 18 et 24 octobre un show électrique à l’Alhambra et un acoustique au Trabendo.

CHARLES BRADLEY
Le chanteur soul a été contraint d’annuler sa tournée mondiale suite à la propagation de son cancer de l’estomac au foie.

CIDISC
La 90ème Convention internationale des disques de collection se tiendra les 7 et 8 octobre prochains, toujours à l’Espace Champerret (Paris).

COURTNEY BARNETT & KURT VILE
La gauchère australienne et l’Américain ont assemblé “Lotta Sea Lice” (13 octobre), album décontracté où ce nouveau duo joue titres solos, reprises et nouveautés.



HOLGER CZUKAY
Le co-fondateur de Can a été retrouvé mort, le 5 septembre dernier, dans son studio d’enregistrement à 79 ans. Disciple de Stockhausen, il avait fondé Can en 1968, dont il fut la cheville expérimentale et le bassiste jusqu’à 1977. Les décennies suivantes, riches également, le virent collaborer avec Jah Wobble (“Full Circle”), David Sylvian et ses anciens partenaires de Can.

Courtney Barnett & Kurt Vile

Photo DR

CURTIS HARDING
“Face Your Fear” annonce le retour de *l’autre Curtis* funky. Le premier single, “Wednesday Morning Atonement” déjà paru, est co-produit par Danger Mouse, comme le reste de l’album à paraître le 27 octobre prochain.

DAVE CLARKE
En collaboration avec Mark Lanegan, le natif de Brighton Dave Clarke (aucun lien avec le *five*) a sorti un single “Charcoal Eyes”, qui précède l’album “The Desecration Of Desire”, à paraître le 27 octobre.

DAVID CROSBY
L’ancien Byrds publie son troisième album solo “Sky Trails”. Sa récente brouille avec Graham Nash a paraît-il fourni l’inspiration au *Croz.*

THE DARKNESS
Les hard-rockers du Suffolk reviennent avec une nouvelle livraison, “Pinewood Smile”, le 6 octobre.

“Quand les fans viennent voir Depeche Mode et Cure, ils se fichent des nouveaux morceaux. Nous, c’est le contraire” NICOLA SIRKIS

EQUIPE DE FOOT
Le duo guitare/ batterie bordelais composé d’Alexandre Cabanac et Mickaël Martin lance l’offensive avec son premier album “Chantal”, le 6 octobre. C’est naturellement vêtus de maillots de foot qu’ils joueront au Parc Séguinaud (Bassens) le 23 septembre, au Café de la Danse (Paris) le 12 octobre, et à l’Atabal (Biarritz) le 8 décembre.

FISHBACH
La donzelle des Ardennes se produira le 27 octobre au Bataclan.

GEORGE MICHAEL
8 mois après la disparition du chanteur britannique, le morceau “Fantasy” (écrit en 1987) est le premier single de la réédition “Listen Without Prejudice/ MTV Unplugged” à paraître le 20 octobre. George Michael avait contacté Nile Rodgers de son vivant pour lui demander de collaborer sur le morceau en vue de cette réédition.

GLEN CAMPBELL
Membre du Wrecking Crew durant son âge d’or (il joue sur “Pet Sounds”), artiste country et bluegrass prolixe, acteur et joueur de cornemuse émérite, l’Américain est mort au cœur de l’été, le 9 août, à 81 ans.

IAN SVENONIUS
L’icône de la scène de Washington, chanteur de différents groupes (The Make-Up) revient avec un album solo, “Escape-ism”, dans les bacs le 10 novembre.

JOHN MAUS
Le singer-songwriter se produira à La Maroquinerie le 6 novembre (complet), l’occasion pour lui de défendre sa prochaine livraison “Screen Memories” prévue le 27 octobre.

KLUB DES LOOSERS
Le troisième album, intitulé “Le Chat Et Autres Histoires”, sortira le 13 octobre.

LUKAS NELSON
Le fils de Willie s’est fendu d’un nouvel album homonyme avec son groupe The Promise Of The Real. Il passera par le Café De La Danse le 19 octobre prochain.

Photo Nedda Afsari-DR

St Vincent

OUEST PARK
Beth Ditto, Metronomy, Keziah Jones, Mr Oizo, Timber Timbre, Hanni El Khatib, Nova Twins sont à l’affiche de la quatorzième édition du festival du 6 au 8 octobre 2017 au Havre.

PALE SEAS
Après avoir assuré les premières parties de Melody’s Echo Chamber et War On Drugs, le quatuor Anglais sort enfin son premier album, “Stargazing For Beginners”.

PETIT FANTÔME
L’ex-Frànçois And The Atlas Mountains sort “Un Mouvement Pour Le Vent” le 6 octobre, il sera le 5 octobre au Point Ephémère.

PETER ALEXANDER BAND
C’est sur la scène des Etoiles (Paris) le 27 octobre que le groupe réitérera son hommage à Lynyrd Skynyrd, décimé il y a 40 ans dans un crash aérien.

PITCHFORK MUSIC FESTIVAL
Le festival se tiendra les 2, 3 et 4 novembre à la Grande Halle de la Villette, au programme : Kevin Morby, The National, Ride, Isaac Delusion, Chassol, notamment.

PHILIPPE MANŒUVRE
L’ancien rédacteur en chef de ce journal dédicacera son nouvel ouvrage (“La Discothèque Secrète”, Hugo + Desinge) le 14 octobre à 15 h 30, chez Gibert Joseph, Paris 6ème.

ROBERT PLANT
Le chanteur britannique, revient aux racines du rock avec “Carry Fire”, le 13 octobre.

THE SELECTER
Réuni autour de Pauline Black et Arthur *Gaps* Hendrickson, le groupe ska de Coventry est de retour avec un nouveau manifeste, “Daylight”.

SHAKA PONK
Frah et sa troupe annoncent “The Evol” pour le 17 novembre.

ST VINCENT
La multi-instrumentiste américaine sort son cinquième album, ”Masseduction” le 13 octobre.

THOMAS VDB
L’infatigable comique et critique rock se produira sur la scène du Sentier Des Halles, tous les vendredis et samedis. L’occasion de découvrir son nouveau spectacle “Bon Chien Chien”.

WALTER BECKER
Le natif du Queens, guitariste à la précision redoutable et fondateur de Steely Dan avec Donald Fagen, s’est éteint à 67 ans le 3 septembre. Absent des récents concerts du groupe, Becker à vendu 40 millions d’albums durant les années dorées, sorti deux disque solos et fait une estimable carrière de producteur.

YAN WAGNER
Le Parisien défendra son nouvel album pop new wave “This Never Happened” le 10 octobre prochain à la Boule Noire (Paris), après passage par l’Aeronef (Lille) le 29 septembre.

Condoléances

Walter Becker, **Glen Campbell**, **Sonny Burgess** (guitariste, chanteur), **Holger Czukay**, **Simon Carpentier** (chanteur de Her), **John Abercrombie** (guitariste jazz), **Gepetto Ben Glabros** (saxophoniste d’Au Bonheur Des Dames), **Tobe Hooper** (réalisateur), **Jerry Lewis** (humoriste, acteur), **Earl Lindo** (clavier des Wailers), **Jeanne Moreau** (actrice), **Mireille Darc** (actrice), **Pierre Bergé** (homme d’affaire).

“On vient tous de Chuck Berry”

STEVEN VAN ZANDT

Guitariste de Bruce Springsteen et ex-capo de Tony Soprano, Little Steven était récemment de passage à Paris. Sous le bandana, une sacrée érudition.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

On attend son heure en dégustant un cocktail Hurricane, spécialité musclée de l’increvable Hard Rock Café des grands boulevards où notre invité du mois va *mixer* dans quelques minutes. Son nom ? Steven Van Zandt, 66 ans, grognard springsteenien historique qui, profitant de la sortie d’un nouvel album solo, “Soulfire”, s’offre le lendemain une Cigale parisienne pour coucher tout ça live. Son arrivée au milieu de touristes américains baignant dans leur jus, d’attachées de presse surbookées et de fans transis, crée une rumeur complotiste vite étouffée par le *La 7* introductif de “Sgt. Pepper..”, premier titre balancé par l’homme à l’éternel bandana. Profitant d’une pause, il s’assied à notre table dans un brouhaha assourdissant, ne favorisant pas une prise de notes chirurgicale mais accompagnant favorablement une discussion électrique qui confirme que sous ses airs de pirate moderne, Van Zandt est aussi un nerd convaincant dès que l’on évoque cette entraînante musique du vingtième siècle nommée *rock’n’roll*.

Les choses concises

ROCK&FOLK : Quel est le premier disque que vous ayez acheté ?
Steven Van Zandt : Little Anthony & The Imperials, “Tears On My Pillow”.
R&F : A quel âge ?
Steven Van Zandt : 7 ans.
R&F : Où ça ?
Steven Van Zandt : Dans un magasin de disques de Red Bank dans le New Jersey. Magasin qui existe toujours d’ailleurs et où j’ai acheté ma première guitare aussi...

R&F : Vous étiez plus Beatles ou Stones ?
Steven Van Zandt : Eh eh *(tous les* “eh eh” *indiqués correspondent à un rire mi-goguenard, mi-sardonique typique de l’interlocuteur)* Classique ! Ça dépend... Ça va, ça vient... Là, par exemple, je viens de passer les trois premiers titres de “Sgt. Pepper” pour commencer mon DJ set...
R&F : Quand vous faites des harmonies vocales derrière Bruce Springsteen, c’est quand même très Keith Richards...
Steven Van Zandt : Oui, peut-être... Je m’adapte à la situation, pour me mêler au mieux à Bruce. Quand je chante en solo, ce n’est pas pareil.

R&F : Pour continuer avec les groupes sixties, on sait que vous aimez particulièrement les Rascals... Quel est votre disque favori ?
Steven Van Zandt : Je citerai deux singles, “How Can I Be Sure” et “I Ain’t Gonna Eat My Heart Anymore”... Il y a 10 ans, j’ai décidé de les produire pour faire un spectacle à Broadway, un très gros truc... Les Rascals sont l’un de mes groupes préférés et je pense qu’ils n’ont pas eu la reconnaissance qu’ils méritaient. Ça a bien marché mais malheureusement, ce que raconte le show, leur échec et leur séparation, s’est produit à nouveau à ce moment-là ! Eh eh... Aujourd’hui je m’occupe d’Eddie Brigati *(le chanteur du groupe)*, avec qui je suis resté ami, je produis son nouveau spectacle.

Mes disques à moi

R&F : Quand vous avez rencontré Bruce Springsteen vers 1967, est-ce que vous écoutiez des disques ensemble ?
Steven Van Zandt : Pas mal de trucs, ouais... Je me souviens notamment des deux premiers Jeff Beck Group, "Truth" et "Beck-Ola". The Youngbloods, Buffalo Springfield, les premiers Who, "Astral Weeks" de Van Morrison... Tout ça...
R&F : Qu'est-ce qui vous intéresse le plus à l'époque ? Les guitaristes, les chanteurs, les chansons ?
Steven Van Zandt : Au début, c'est clairement la guitare. Mais à la fin des sixties je me rends compte que ce sont les chansons qui comptent le plus. Certes, j'ai assez bossé pour pouvoir réaliser un solo de guitare de 20 secondes au milieu d'un titre, mais pas pour faire celui de 15 minutes en jammant, jammant, jammant... Pas pour moi. Je préfère les choses concises. 3 minutes, quoi.
R&F : Dans les années 1970 vous produisez et écrivez les trois premiers albums fantastiques de Southside Johnny & The Asbury Jukes... On y entend beaucoup d'influences early R'n'B : Drifters, Ronettes, Solomon Burke... Quels disques en particulier aviez-vous en tête alors niveau production ?

Steven Van Zandt : Sans aucun doute ceux de Leiber & Stoller. Ce sont les architectes, les archétypes, les créateurs du concept de *songwriter-producer*... "Hound Dog", les Drifters, les Coasters tout ça. Des maîtres... J'en ai fait un quatrième avec Southside aussi, "Better Days", en 1991, qui je pense est le meilleur de tous... Southside et moi, on est un peu des Sam & Dave blancs ! Eh eh... De la soul avec des guitares rock produite par Leiber & Stoller, c'était ça l'idée.
R&F : Et toujours des chansons concises !
Steven Van Zandt : Oui. Quand j'ai commencé à répéter certains de ces titres pour mes concerts *(il reprend notamment "Love In The Wrong Side Of Town")*, je me suis rendu compte à quel point elles étaient différentes de tout ce qu'on entend aujourd'hui. Ce sont, pour la plupart, des chansons avec de l'émotion, tout ce truc qui vient du gospel finalement, de la religion, et même si par la suite la soul a arrêté d'évoquer Dieu pour parler de la femme, c'est toujours la même chose. On y parle de choses importantes, pas de n'importe quoi. Avec Bruce, c'est pareil, c'est intense...

R&F : En parlant de choses importantes, en 1985, vous enregistrez "Sun City", sans doute l'une des plus grandes protest-song de l'histoire. Dans ce genre, qu'est ce qui vous inspire alors ?
Steven Van Zandt : C'est une tradition, ça. Je pense notamment à "Volunteers" de Jefferson Airplane, ou à "For What It's Worth" de Buffalo Springfield... Mais avant tout, on vient tous de Chuck Berry, qui a institutionnalisé l'adolescent comme sujet de chansons, et puis Bob Dylan qui a apporté le réalisme qu'il a piqué au blues et y a ajouté le commentaire social, politique. Au final, je pense que la plus grande protest song de l'histoire c'est "Ohio" de Crosby, Stills, Nash & Young.

R&F : Votre "Sun City" est quand même très violent...
Steven Van Zandt : Oui. J'étais un peu le seul à faire ça au début des années 80. Tous mes albums de l'époque sont très virulents. Aujourd'hui, j'écris des choses qui le sont moins, je n'ai plus trop envie d'être politique à tout prix...
R&F : Pourtant avec Trump, il y aurait de quoi...
Steven Van Zandt : Non, il parle pour lui-même, justement. Pas besoin d'en rajouter. Avec Ronald Reagan, je sentais le besoin d'expliquer ce qu'il se passait aux Philippines, en Afrique du Sud, à Haïti... Mais là, c'est tellement évident que Trump est... Eh eh... Non, pour ce nouveau disque je ne voulais faire que des choses que je n'ai jamais faites comme : parler de moi, faire du doo-wop, de la blaxploitation, du Ennio Morricone... Tout ce qui m'a fait.

R&F : Demain soir vous faites un concert à la Cigale. Quel est votre album live préféré ?
Steven Van Zandt : Je ne suis pas trop albums live. Je dirai quand même "Live

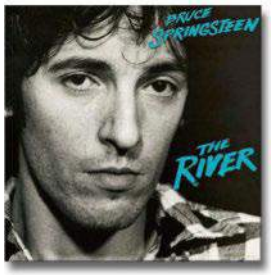
“Frank Sinatra, c’est Dieu !”

At Leeds” des Who. Et pas mal de lives enregistrés au festival de jazz de Montreux.

Un quadruple album

R&F : Vous êtes devenu une star de la télé grâce aux “Sopranos”… Quel est votre disque préféré dans le genre Cosa Nostra ?

Steven Van Zandt : Frank Sinatra bien sûr. C’est Dieu ! Je choisirai “Luck Be A Lady”... Fantastique.



R&F : Quel est votre disque préféré de Bruce Springsteen ?

Steven Van Zandt : “The River”, sans aucun doute. C’est le premier que j’ai co-produit et c’est la première fois qu’on a vraiment réussi à capturer l’essence du E Street Band sur disque. Et quand on écoute tous les inédits de l’époque, on se dit qu’on aurait dû faire un quadruple album au lieu d’un double...

R&F : Enfin, un disque pour une île déserte ?

Steven Van Zandt : Il faudrait choisir un disque qui résume tout : la composition, la performance, la production, les arrangements... Ça sera donc le “Greatest Hits” des Temptations. Il y a tout dessus.

Voilà. Van Zandt retourne à ses platines pour dérouler sa playlist spéciale 1967 alternant le über-safe (les trois premiers titres de “Sgt. Pepper’s” d’affilée, donc, peinard) et le über-pointu (Third Bardo et leur époustouflant “I’m Five Years Ahead Of My Time”), la soul majeure (Marvin Gaye/ Tammi Terrell, “Ain’t No Mountain High Enough”, Stevie Wonder, “I Was Made To Love Her”, James Brown, “Cold Sweat”) et l’acid-folk californien (Jefferson Airplane, “Somebody To Love”, Love “Alone Again Or”, Byrds, “So You Want To Be A Rock’N’Roll Star”) en saupoudrant le tout de pop (“Friday On My Mind” des Easybeats et “Itchykoo Park” des Small Faces). Alors ? C’est qui le patron ? ★

Album *Little Steven And The Disciples Of Soul “Soulfire” (Wicked Cool/ Universal)*

"Pas un personnage"

MARIETTA

Avec son deuxième album solo et le premier en français, l'ancien Feeling Of Love parvient l'air de rien à adapter ses références anglo-saxonnes au climat hexagonal.

Depuis sa période shoegaze avec The Feeling Of Love, Marietta n'a cessé d'évoluer. Evolution ne signifiant pas changement de paradigme. C'est en enregistrant "La Passagère" à Los Angeles que Marietta a pu d'autant plus affirmer sa singularité. Ce sont donc Chris Cohen (Deerhoof, The Curtains) et Kenneth Gilmore (Ariel Pink's Haunted Graffiti et mix pour Soko) qui l'ont aidé dans cette tâche. Mais que signifie *chanter le rock électrique* en France aujourd'hui ?

Rien n'est calculé

"J'essaie d'être direct, je n'invente pas un personnage. Je ne suis pas David Bowie. Je me présente en tant que moi-même", annonce l'auteur de "La Passagère". Guillaume Marietta, un trentenaire marqué par Kurt Cobain, habite à côté d'un disquaire, ce qui constitue pour cet accro au vinyle un vrai supplice de tantale. Marietta, entre élévation poétique, vérité crue, images de la femme et vie dans les grands centres urbains, est le produit de sa génération, mais avec trop de pudeur pour en devenir le symbole. L'artiste ne cache pas ses influences et son goût pour une certaine crudité : *"Ça vient du fait que je suis principalement influencé par la musique anglo-saxonne dont la manière d'écrire est directe. De la même manière, mes paroles sont simples et sans filtre, je ne cherche pas à être cru juste pour le plaisir. D'une certaine manière je travaille inconsciemment. Il faut savoir lâcher prise et ne pas imposer une direction à la musique et au texte. A un moment la chanson décide à ta place"*. La conversation dévie sur le statut des musiciens français. Outre la langue, d'où vient le décalage des *rockers d'ici* ? *"A partir de la Deuxième Guerre mondiale quand les Américains ont débarqué ils ont apporté leur truc et le nôtre a complètement dégagé. Je ne sais pas ce qu'est devenu la musique française populaire du début du vingtième siècle. Alors qu'aux Etats-Unis elle est toujours très vivace et influence encore les artistes."* Marietta a voulu sortir de sa zone de confort, celle des groupes entre potes pour se confronter à des piliers de l'indie Californien. Qu'elle fut la genèse de l'aventure ? *"J'ai connu Chris Cohen quand il a sorti 'As If Apart'. Je voulais travailler avec quelqu'un meilleur que moi techniquement et qui pouvait mettre son nez dans ma musique. Chris s'occupe de ses enregistrements tout seul. Je sentais une vibration proche de la mienne. Il m'a rapidement répondu oui et j'ai pris mes billets d'avion."* A la question de l'identité de la scène indie de LA dont Ariel Pink est désormais la figure tutélaire, Marietta n'hésite pas : "*Même si les conditions pour les musiciens aux USA sont très dures, ils ne lâchent pas le truc. Ils savent mettre leurs egos de côté pour se mettre au service de la musique. C'est une qualité rare.*" "La Passagère", ou comment *aller se faire voir ailleurs* pour mieux se retrouver. ★

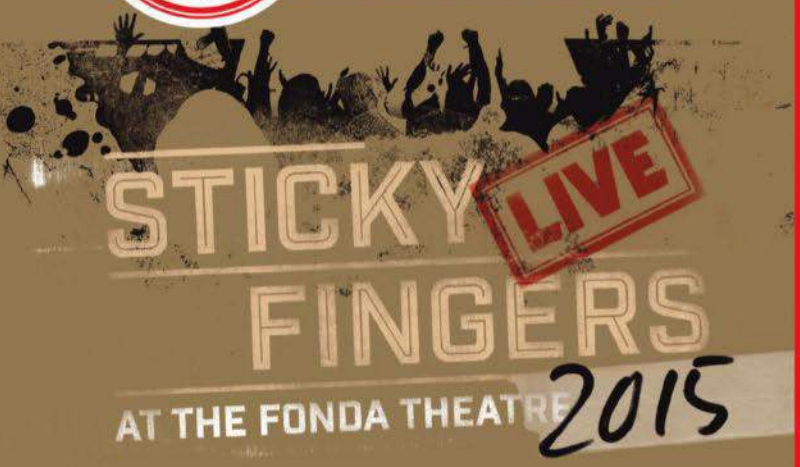
JEAN-EMMANUEL DELUXE

Album *"La Passagère" (Born Bad)*

Photo Soren Drastrup -DR

THE ROLLING STONES FROM THE VAULT

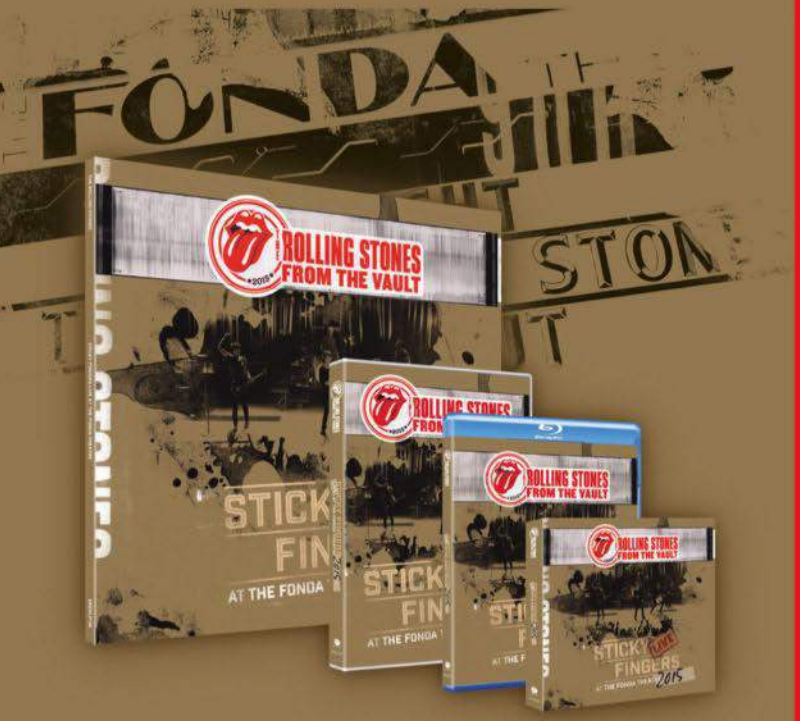
★2015★



Le 20 mai 2015, les Rolling Stones jouaient pour la première fois sur scène tout l'album « Sticky Fingers » au Fonda Theatre de Los Angeles et quelques grands classiques.

INCLUS :
Brown Sugar, Wild Horses, Start Me Up, Jumpin' Jack Flash, Bitch, Dead Flowers, When The Whip Comes Down…

Disponible dès le 29 septembre en DVD, Blu-Ray, Digipack CD+DVD, Triple Vinyle+DVD et en digital.



TOURNÉE No Filter
LES 19, 22 ET 25 OCTOBRE ARENA

rock&folk · STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU · RTL

eagle vision · UNIVERSAL MUSIC GROUP

eagle vision LES LÉGENDES DU ROCK EN LIVE

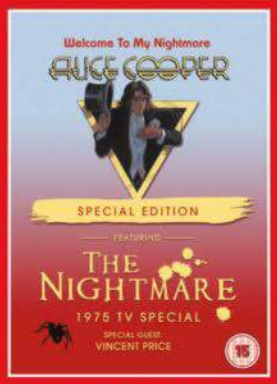
PAUL McCARTNEY & VARIOUS ARTISTS

Change Begins Within

Concert caritatif de la **Fondation David Lynch** donné en 2009 au Radio City Music Hall avec **Paul McCartney, Ringo Starr, Sheryl Crow, Donovan, Eddie Vedder, Moby, Ben Harper**…

Inclus : *Under Pressure, Yellow Submarine, Let It Be, Band On The Run, Hurdy Gurdy Man, With A Little Help From My Friends…*

Déjà disponible en DVD.



ALICE COOPER

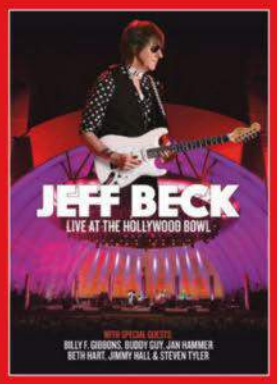
Welcome To My Nightmare - Special Edition

Contient 2 programmes :
- le fameux **concert théâtral** (1976)
- une **émission TV** inédite en vidéo (1975) avec la voix de **Vincent Price**, le maître de l'horreur !

Inclus : *I'm Eighteen, School's Out, Only Women Bleed, No More Mr. Nice Guy* et bien sûr *Welcome To My Nightmare.*

Déjà disponible en DVD.

EN CONCERT LE 1/12 AU CENTRE DES CONGRÈS (LYON), LE 3/12 À LA SALLE PLEYEL (PARIS), LE 7/12 À L'OLYMPIA (PARIS)



JEFF BECK

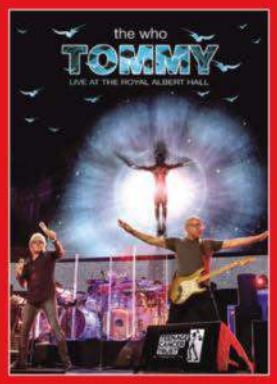
Live At The Hollywood Bowl

Filmé en 2016 à Los Angeles pour célébrer ses **50 ans de carrière**. **Jeff Beck** est rejoint par ses amis **Billy F. Gibbons, Buddy Guy, Jimmy Hall, Beth Hart** et **Steven Tyler**.

Inclus : *For Your Love, Beck's Bolero, Big Block, Over Under Sideways Down, A Day In The Life…*

Disponible dès le 6 octobre en DVD, Blu-Ray, et Digipak CD+DVD.

oüi FM · rock&folk



THE WHO

Tommy – Live At The Royal Albert Hall

En avril 2017, pour le **Teenage Cancer Trust**, les Who interprétaient pour la première fois sur scène la totalité de leur opéra-rock "**Tommy**" et leurs grands classiques. 2h20 de show !

Inclus : *Pinball Wizard, I'm Free, Who Are You, Won't Get Fooled Again…*

Disponible dès le 13 octobre en DVD, Blu-Ray et double CD et triple vinyle.

RTL2

DVD VIDEO · Blu-ray Disc · COMPACT disc DIGITAL AUDIO · eagle rock entertainment · UNIVERSAL MUSIC GROUP

PSYCHEDELIC
EXPERIENCE

"Le grunge et l'esprit Motown"

PORTUGAL. THE MAN

pop Apprécié pour ses bricolages, le groupe de Portland vient de décrocher un tube. John Gourley et ses amis donnent quelques explications sur ce *paquet fado* qui n'est pas vraiment une surprise.

Le monde tremble sur son axe, de moins en moins de choses se passent comme prévu. "Gloomin' + Doomin' ", successeur envisagé de l'album "Evil Friends" de 2013 n'existe pas. Le huitième Portugal The Man (en dix ans !), paru en juillet s'appelle "Woodstock". Et effectivement, c'est un festival. De pop moderne aux accents rock. Ou le contraire. Car cette fois, un single, "Feel it Still", joue pleinement le rôle d'accélérateur de particules. Et la formation basée à Portland récolte enfin, chez elle et à l'international, le fruit de graines astucieusement plantées par John Gourley (tête à moustache), Zach Carothers (bassiste et ami d'enfance) et leurs potes de décarrade. A preuve, cette interview a eu lieu in situ à quelques heures du passage de PTM à Quotidien, l'émission du PAF qu'envient tous ceux qui, pendant la même tranche horaire, rament sur d'autres chaînes. On l'avait gardée au chaud pour la publier alors que le groupe va donner trois concerts en France dont un qui promet, au Bataclan, le 29 septembre. Etre ailleurs, ce soir-là, sera faire d'une pierre deux coups : nier l'évidence tout en passant à côté de son époque.

Feu de brindilles

ROCK&FOLK : "Woodstock" a quelque chose en commun avec ce que faisait John Lennon au tout début de sa carrière solo : un côté direct, comme une mitraille de slogans.
John Gourley : C'est principalement dû au fait que travailler avec Danger Mouse nous a appris à canaliser notre énergie. Dans les paroles, effectivement, et également sur le plan de la structure des chansons. J'ai eu envie que le nouvel album ressemble un peu à une sorte de catalogue musical de nos années lycée. On écoutait Outkast, Missy Elliott... Il y avait des samples partout... On voulait aussi le grunge des années 90 et l'esprit Motown que j'ai découvert grâce aux albums que mon père m'a refilés. C'est ce cocktail qu'on a inventé.

R&F : Avec ce disque, recommencé plusieurs fois, vous avez un peu fait comme Coldplay au début de sa carrière. Il y a deux ans, on pensait qu'il était terminé.
John Gourley : C'était le cas !
Zach Carothers : On a bien failli publier ce qu'on avait fait, mais finalement on est repartis de zéro.
John Gourley : Deux choses ont foutu la zone : Danger Mouse qui nous a conseillé d'écrire des chansons sans idée préconçue et ma découverte de Prince, il y a trois ou quatre ans, qui écrivait sans arrêt. Jusque-là, j'ai toujours eu besoin de savoir où j'allais. De connaître le début et la fin.

"Feel It Still" : le tube tombé du ciel

"La chanson m'est venue tellement rapidement et simplement que j'en ai presque honte. Une partie du groupe était en train de mixer 'Easy Tiger' dans la cabine et, dans un studio adjacent, j'ai commencé à jouer cette ligne de basse, presque machinalement. Notre copain Asa Taccone, du groupe Electric Guest, qui a également travaillé sur l'album, m'a proposé d'enregistrer cette partie de basse, à tout hasard. Il m'a demandé si j'avais une sorte de pont qui pourrait coller avec. Je lui ai répondu que oui et il m'a ensuite suggéré de chanter quelques paroles dessus. J'avais ce vers, 'Rebel just for kicks', en tête depuis quelque temps et hop, l'essentiel de la chanson est arrivé sans que j'aie besoin d'y réfléchir. Le reste a coulé de source. Je n'ai rien prémédité, j'ai juste joué de la musique. C'est ainsi qu'on a fait 'Woodstock' et on ne veut plus travailler autrement." **(John Gourley)**

R&F : L'album est court. Vous auriez pu mettre deux ou trois morceaux de plus dessus.
John Gourley : On s'est dit que les gens avaient du mal à concentrer leur attention sur les choses aujourd'hui, et la manière de consommer la musique a tellement évolué. On a mis "Noise Pollution" en ligne il y a plusieurs mois et constaté que ça avait été un feu de brindilles !

R&F : Vous y faites allusion au Bataclan...
John Gourley : Oui et on parle aussi de la manière dont les gens se servent des réseaux sociaux pour propager des mensonges. J'ignorais, en l'écrivant, que Trump deviendrait président et qu'il allait tweeter comme un malade. L'actualité nous a obligés à repenser l'album. On ne pouvait pas se contenter d'un truc cool, il fallait que ce soit puissant. J'ai retrouvé le billet de Woodstock de mon père, ça a été une sorte de déclencheur. Je me suis souvenu de l'époque où il me montrait la cassette VHS du festival et du passage avec Richie Havens qui chante "Freedom".

R&F : Ce sample de la chanson, dans "Number One", vous a coûté un bras, non ?
John Gourley : Sincèrement, au départ, on nous a demandé une somme astronomique et on a finalement négocié un prix raisonnable.

R&F : John, pour une fois, vous n'avez pas fait la pochette du disque.
John Gourley : Non, en effet. On a utilisé une photo prise sur la route par notre copain Josh. C'est une sorte de bras d'honneur au monde. Vous savez, on a grandi en Alaska... On n'avait jamais vu une Rolls en vrai avant l'âge de vingt ans *(rires)*. Alors, quoi de mieux que cette pochette pour illustrer une musique qui incarne, en quelque sorte, nos années formatrices ? ★

JEROME SOLIGNY
Album *"Woodstock" (Atlantic/ Warner)*

Photo Maclay Heriot-DR

"La gueule de bois en permanence"

LCD SOUNDSYSTEM

Après de faux adieux, James Murphy, l'homme qui réconcilie punks chics et amateurs d'électro, est de retour. Rencontre cocktail.

pop

En 2010, après 8 ans passés à s'imposer comme le collectif électronico-rock le plus crucial de ce début de millénaire, LCD Soundsystem s'autodétruisait suite à un ultime show spectaculaire au Madison Square Garden de New York. Un concert gravé sur "The Long Goodbye", coffret de 5 albums vinyle faisant office de pierre tombale pour James Murphy et ses amis après trois albums truffés de spectaculaires réussites comme "Daft Punk Is Playing At My House" (nominé aux Grammy Awards en 2005) et le monstrueux "45 : 33" de 2007, géant de trois quarts d'heure commandité par Nike pour accompagner le *workout* et peaufiné par Murphy lors de plusieurs joggings (il avoua par la suite que l'anecdote était totalement bidon et qu'il ne pratique pas le jogging).

Le temps qui passe

En ces temps de buzz permanent où les addicts des réseaux sociaux se demandent si leur groupe favori est parti à la retraite après deux semaines de silence radio, le démantèlement de LCD a été vu par certains comme un coup de pub pour booster les ventes des 22 000 tickets du MSG. Pourtant, Murphy, qui avait déjà 32 ans lorsqu'il écrivit le premier single "Losing My Edge" (titre prémonitoire s'il en est), avait bien prévenu lors de multiples interviews qu'il ne se voyait pas durer après la quarantaine. N'avait-il pas déclaré au quotidien anglais The Guardian : *"J'étais malade sept mois de l'année, je chopais des infections bronchiales et nasales, j'étais une usine à bactéries, je ne dormais plus, j'avais la gueule de bois en permanence et j'étais bourré d'antibiotiques surpuissants que me faisaient gober les docteurs, en mode* 'On ne sait pas s'il va choper la gangrène et perdre ses membres inférieurs, alors donnons-lui ça parce qu'on ne peut pas le mettre sur une table d'opération'. *Et ma femme me disait :* 'tu vas crever, je ne sais même plus pourquoi je t'ai épousé'. *En plus, on s'apprêtait à refaire le même disque que le précédent, en plus boursouflé. Et ça me rendait encore plus malade"* ? Fin de l'histoire. Sauf que.

Flash forward : Paris, jeudi 29 juin, Buvette Gastrothèque, à Pigalle. Un bar branché façon New York, lieu choisi par Murphy, 47 ans, pour l'écoute de cet "American Dream" de la renaissance. *"On a choisi cet endroit parce qu'on trouvait que c'était une meilleure idée que d'être assis dans un bureau où tout le monde tapote en rythme sur la table en essayant de ne pas croiser mon regard... Ou, lorsque ça arrive, de faire un signe de tête en levant le pouce. Comme ça, on a la musique en fond et on peut fonctionner normalement, manger, boire un coup et traîner. Alors merci à vous d'être passé, merci à mes amis qui n'ont rien à voir avec ça mais qui sont juste mes potes et qui sont venus picoler et écouter du son, merci aussi à Sony d'être des hôtes parfaits en organisant tout ça au dernier moment !"* Rires et applaudissements. Entre deux petits fours et un open bar vin rouge/ vin blanc (logique pour James Murphy, qui a ouvert un bistrot à Brooklyn, The Four Horsemen, avec une carte de vins français très honorable), on écoute l'album. Pas de risque de piratage vu le faible volume sonore, qui ne permet guère d'apprécier les futurs classiques que sont le punko-romantique "Call The Police" et le superbe "Tonite", qui comme plusieurs autres compositions évoquent le temps qui passe et les années qui s'empilent. Un thème récurent, rappelle Murphy : *"Je ne vais pas miraculeusement rajeunir et le monde ne va pas s'arrêter de fétichiser la jeunesse"*.

Rêve brisé

Comme en leur temps Happy Mondays et New Order, Murphy l'indie rocker est devenu adepte de dance music en fréquentant les clubs. Tandis que l'on tend l'oreille pour tenter d'évaluer la qualité des sons LCD, James discute avec les journalistes, se livre sans barguigner à une série de selfies et de dédicaces, mais n'oublie pas de téléphoner à sa femme, en villégiature nordique (en Islande, semble-t-il). Bref, le New-Yorkais semble heureux de renier sa retraite anticipée, et livre du coup un album furieux, comme le prouve la chanson titre, une de ses plus belles réussites. Et un salutaire exorcisme après le rendez-vous raté avec David Bowie : il fut un temps question d'une collaboration poussée entre les deux artistes (*"juste nous deux dans une pièce"*) mais le projet avorta et la participation de Murphy à "Blackstar" se limita à des percussions sur un morceau et une suggestion d'accord sur un autre. Un rêve brisé, mais à la place un retour inespéré. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Album *"American Dream" (DFA/ Columbia/ Sony Music)*

L'Amérique du rêve

Le rêve américain est un inépuisable sujet. Parmi ceux qui l'ont chanté au premier degré, John Wayne le cowboy d'Hollywood et son album de 1973 "America, Why I Love Her" (plus parlé que chanté, d'ailleurs). Plus critique, l' "American Idiot" de Green Day. Entre les deux, "Born In The USA" de Bruce The Boss, récupéré par les Républicains. Eminem, lui, évoque la "White America" et James Brown chanta "Living In America". Palme du titre le plus explicite : "AmeriKKKa's Most Wanted" du rappeur Ice Cube.

Photo Ruvan Wijesooriya-DR

"Les mauvais présidents provoquent de la bonne musique"

PROPHETS OF RAGE

metal L'époque incendiaire a fait sortir du bois deux rappeurs vieille école et les musiciens de Rage Against The Machine. Le résultat : une *fusion* énervée et qui autorise le port du bermuda.

Chuck D et B-Real, respectivement MC de Public Enemy et de Cypress Hill, légendes hip-hop qui ont jadis tant influencé le rock metal si urbain de Rage Against The Machine, sont désormais les deux porte-voix du trio restant. Après avoir incendié les festivals d'été, l'entité Prophets Of Rage (qui était le titre d'une chanson de Public Enemy) dévoile la suite, poing levé, avec un premier pamphlet aussi groovy que contestataire — merci Donald pour ce moment.

L'artillerie lourde

ROCK&FOLK : Prophets Of Rage est-il né suite à une tentative avortée de faire renaître Rage Against The Machine ?
Tom Morello : Pas du tout. Prophets Of Rage s'est formé à cause de l'urgence politique au moment de la campagne électorale entre Clinton et Trump, et il nous est apparu clairement que Twitter à son propos n'était plus suffisant : il nous fallait sortir l'artillerie lourde — "*C'est l'heure d'y aller, et qui est prêt ?*". Les autres ont répondu présents et Prophets Of Rage a démarré sa mission. Première action : rocker la planète. Et deuxièmement, apporter un message de justice et de solidarité à travers celle-ci, une manière de refléter notre époque, et d'essayer de la changer.

R&F : L'oppression ne repose pas que sur l'argent, le pouvoir, les politiques, le capitalisme : la religion est même l'un des pires maux. Jouez-vous sur une certaine ambiguïté en utilisant le mot *prophète* ?
B-Real : Les puissants ont toujours utilisé la religion pour contrôler les masses. Après la mort et les impôts, la troisième peur est bien celle de Dieu — et qu'utiliser de mieux que celle-ci pour diriger leurs âmes ? Alors les gens ont besoin de savoir ce qu'il se passe et leur ouvrir l'esprit sur toutes les possibilités qui s'offrent à eux.

La musique de Zach

Que fabrique Zack de la Rocha pendant que ses anciens collègues de Rage Against The Machine jouent sans lui ? En septembre 2016, le hurleur à bouclettes mettait en ligne sa première chanson, "Digging For Windows", démarquage technoïde intéressant où ressortait la voix furibarde de l'Américain. Un album était promis par le producteur du titre, El-P, qui n'est toujours pas arrivé. Syndrome "Chinese Democracy" ?

R&F : Dans ce contexte, vous considérez-vous alors, Chuck D et vous, comme des prêcheurs ? Même pour aller dans le bon sens ?
B-Real : Je ne me vois pas comme un prêcheur, parce que concrètement je n'ai pas de message à vendre, comme les vrais prêcheurs peuvent, eux, le faire, quitte à vous étouffer avec. On se contente de montrer l'état des choses, et c'est à vous d'essayer de changer le monde, si vous voulez vous impliquer. Que les gens se réveillent : qu'il s'agisse d'un point de vue spirituel, ou de ce qui leur arrive dans leur vie de tous les jours, dans la société ou dans le monde entier. Si je prie pour quelque chose, et que je ne travaille pas dans ce sens de mon côté, si cela ne mène à rien, à qui la faute ? C'est pareil pour le reste : si tu peux laisser les gens dicter ce qu'il y a à faire, mais si tu ne fais rien par toi-même, rien ne se produira.

R&F : La situation ne manque pas de cynisme quand même : si le monde n'était pas tel qu'il est, aussi pourri, il n'y aurait pas ce fuel qui alimente votre art, votre musique si intense…
Tom Morello : Les mauvais présidents provoquent de la bonne musique, c'est une certitude ! Mais on reste dans l'ordre de la lutte pour la libération des hommes : elle existait avant Donald Trump, et elle continuera après lui. Peut-être qu'un jour on vivra dans un monde utopique où il n'y aura ni pauvreté ni problèmes d'environnement, et là on écrira peut-être des chansons d'amour. Mais d'ici-là, Prophets Of Rage a sa raison d'être : on veut être la bande-son de la résistance.
B-Real : On arrive avec une grosse dose de médicament qui n'a pas très bon goût, mais qui est rudement bonne pour vous.

Musiques insignifiantes

R&F : Les réseaux sociaux sont censés rapprocher les gens, mais on a l'impression qu'ils ne font que les isoler, les endormir et au final les rendre plus égoïstes encore…
B-Real : Certes, une bonne partie de la population s'abrutit à travers les médias et les réseaux sociaux, sans but ni substance, avec juste une vision matérialiste de leur vie et, du coup, les radios font le relais de toutes ces musiques insignifiantes : elles ne nous aident pas du tout pour appuyer notre message. Mais il existe une large proportion de jeunes qui fait aujourd'hui front : tout un mouvement de la jeunesse s'implique désormais un peu partout. Les institutions ne veulent pas que les gens réfléchissent ni agissent : elles veulent que les gens soient dans un état de conscience en sommeil. Mais les gamins sont alertés et ils se réveillent.

R&F : Donc vous seriez tout de même optimistes quant à notre avenir ?
Tom Morello : Oui. Ce que l'on fait de notre vivant détermine ce qu'il va se passer. Tout dépend de tes lecteurs. ★

RECUEILLI PAR JEAN-CHARLES DESGROUX

Album *"Prophets Of Rage"*
(Caroline/ Universal)

Photo Travis Shinn-DR

"Je ne m'imagine pas seul avec ma guitare"

THE WAR ON DRUGS

Les pieds sur terre et la tête dans les cumulonimbus, Adam Granduciel, présente un quatrième album ambitieux. Rencontre avec l'aspirant Bruce Springsteen de Philadelphie.

rock

Adam Granduciel a l'air serein. On l'a pourtant connu un brin plus torturé, limite poète maudit. Bien que la quarantaine approche, le leader de The War On Drugs a tout l'air d'un gamin piaffant d'impatience de dévoiler un nouvel opus "*finassé jusqu'à l'extrême*". Voilà qui ne surprendra personne. Le succès du groupe de Philly, comme certaines critiques d'ailleurs, tient pour beaucoup à cette véritable science du mixage où l'overdub règne en maître plus qu'ailleurs.

Un album tentaculaire

Sur ce point, Adam Granduciel assume et prévient : *"C'est ma manière de faire de la musique. J'aime accumuler les pistes et les exploiter à l'infini jusqu'à temps de sortir le son qui me convient parfaitement."* Et, non, cette approche n'allait pas changer après le succès rencontré par le déjà hyper-produit "Lost In The Dream" en 2014. Comme s'il y avait des années de frustration à évacuer. *"Par le passé, nos productions étaient des sortes d'instantanés. Il fallait vite composer, enregistrer, mixer… C'était très spontané mais rien n'était vraiment accompli. Là, on a eu du temps."* Un privilège. *"Je tenais à ce que 'A Deeper Understanding' soit plus puissant encore,* lâche Granofsky (son vrai nom). *Quelque chose qui permettrait de mieux exprimer ce que ce groupe est vraiment et tout ce qu'il peut donner. Le tout en gardant cette même sensibilité dans l'écriture".* De fait, le sextette — qui donnait déjà l'impression de se démultiplier — a pris des allures de grand orchestre : *"C'est une nouvelle phase qui correspond à une vraie évolution. Je me suis dit qu'on pouvait aller plus loin en ajoutant des claviers — je joue beaucoup de piano sur cet album — encore plus de guitares, une boîte à rythmes, un Mellotron ou encore un vibraphone... Bref, sur la fin, tout ce matos à mixer, c'était démentiel !"* Pour quel résultat ? Comme souvent, la nouvelle livraison de The War On Drugs fascine autant qu'elle agace. Ambitieux, "A Deeper Understanding" l'est clairement. Un album tentaculaire qui ne manque pas de substance mais peut-être d'une certaine audace.

Pas suffisant pour ébranler les convictions d'Adam Granduciel, tout juste titillé dans son ego. *"Je ne vais pas changer,* se défend-t-il. *J'essaie de faire passer beaucoup de choses dans mes chansons. Pour cela, les ambiances musicales sont tout aussi importantes que les mots. De toute façon, je ne m'imagine pas tout seul avec ma guitare, j'ai trop besoin d'un groupe..."* Un bosseur, assurément. Il le concède : *"Je me rends chaque jour ou presque en studio."* Un sacerdoce qui prend une dimension obsessionnelle lors de la gestation d'un album. Aucun doute, l'usinage de ce "A Deeper Understanding" n'a pas été de tout repos. *"Il y a toute cette phase d'overdubbing au début où je délègue beaucoup. Seulement, dès que les autres sont tous rentrés chez eux, on a commencé à pas mal expérimenter avec l'ingé son Shawn Everett* (Weezer, Alabama Shakes, Julian Casablancas, etc.) *Certaines chansons ont tourné en quelque chose de complètement inattendu. Je n'ai jamais d'idée préconçue sur ce que va devenir une de mes compositions, tout est surtout une question d'atmosphère. Le truc avec cet album et que l'am-biance colle parfaitement avec ce que j'avais en tête."* Adam Granduciel, justement, a la tête d'un mec comblé. Malgré la fatigue, le décalage horaire et les interviews qui s'enchaînent, il garde le sourire. Il avance en tout cas sans pression apparente malgré la reconnaissance. Un leurre ? *"Bien sûr que la vie est plus facile aujourd'hui. Il y a plus de succès, donc plus d'argent et de liberté. Mais écrire une chanson reste peu évident. Il faut être consciencieux car si l'inspiration te tombe du ciel, il y a beaucoup de travail derrière pour parvenir à en retirer quelque chose."*

Cols bleus

Le travail, décidément, un leitmotiv qui s'explique aisément. *"Rien n'a été facile pour des gens comme Kurt* (Vile), *Steve* (Gunn) *ou moi. Le fait est que nous nous sommes tous trouvés et découverts durant notre jeunesse à Philadelphie. Ce n'est ni New York, ni Los Angeles, c'est une ville de travailleurs, un monde de cols bleus. Le bon côté c'est que tu peux pleinement te consacrer à ce que tu as à faire. Nous, c'était la musique et c'est ce que nous avons fait et continuons à faire mais, non, rien n'a été facile. Aujourd'hui je vis entre New York et Los Angeles mais je reste ce même petit gars de Philadelphie..."* ★

HERVE PUGI

Album "*A Deeper Understanding*" *(Atlantic/ Warner)*

La pomme d'Adam

Oasis avait Blur, Nirvana les Guns N'Roses, Adam Granduciel a lui aussi sa Némésis : Mark Kozelek, chanteur de Red House Painters, qui depuis 2014 a pris en grippe War On Drugs et son leader. La raison ? Kozelek, joue un jour sous son nouvel alias Sun Kil Moon à un festival et est fort ennuyé par le bruit intempestif produit par War On Drugs qui joue sur la scène voisine au même moment. Kozelek s'énerve tout seul, sans réaction de Granduciel, puis finit par sortir la chanson "War On Drugs : Suck My Cock". Granduciel, réagit un peu dans une interview et traite le chanteur folk de crétin, celui-ci réagit par une deuxième chanson, "Adam Granofsky Blues" dans lequel Kozelek répète mot pour mot la réponse de Granduciel, en y ajoutant des rires sardoniques. Plus zen qu'un moine, Granduciel n'a jamais répondu...

Photo DR

Rock de stade pour clubs

THE HORRORS

rock En réussite souvent, dans l'impasse parfois mais toujours avec panache, les Londoniens seraient-ils le dernier orchestre romantique ?

The Horrors sont à Paris pour parler de leur nouvel album, produit par Paul Epworth, et donner un concert sur le parvis de l'Hôtel de Ville le temps d'un festival estival et gratuit. "V", titre lapidaire, une lettre et un chiffre, une victoire, une envie d'envoyer se faire foutre les détracteurs, une manière également de faire les comptes. Cinquième album des Anglais, cinquième enregistrement qui ne devrait pas calmer les critiques des fans de la première heure qui n'ont toujours pas digéré le disque "Skying", en 2011, virage pop presque FM — Simple Minds, Talk Talk, Duran Duran et Tears For Fears à l'époque furent régulièrement cités au moment de chroniquer ce disque ovni — qui a brouillé les pistes et perdu ceux qui avaient aimé les guitares malades et les ambiances post-garage-gothiques-cold wave des débuts. Après un "Luminous" décevant et presque anonyme en 2014 que même le groupe a aujourd'hui du mal à vraiment aimer, les Horrors sont donc de retour aux affaires avec probablement leur meilleur disque à ce jour.

Chansons tatouages

On flirte ici avec une certaine idée de la grandeur et de la décadence, joue avec les nerfs des fidèles et pousse encore un peu plus loin ses expérimentations de funambules, quitte à parfois provoquer en duel le mauvais goût comme sur la chanson "Gathering", qui affronte le pire les yeux dans les yeux. Faris Badwan (chant), Josh Hayward (guitare), Rhys Webb (basse) sont vêtus de noir, ponctuels et prêts à en découdre. C'est une évidence. Ils veulent écrire des chansons tatouages, celles qui ne s'effacent jamais. Ils n'ont rien trahi, rien soldé, ils ont mis en boîte les titres qui leur ressemblent, entre classe morbide et soleil de glace. Et il est difficile, après écoute, de ne pas s'incliner devant autant de bravoure et d'égoïsme. Le groupe n'est pas une épicerie de quartier qui cherche à fidéliser sa clientèle, non. Il veut inventer un nouveau genre, le rock de stade pour clubs underground ou le contraire, et est prêt à sacrifier beaucoup de choses pour atteindre son but. Cet entretien débute par des excuses sincères. Après avoir haï véritablement "Skying", on avoue en avoir fait un disque de chevet depuis. Faris ricane derrière ses lunettes noires. Rhys salue le geste. Josh commande un autre café, avant de demander : *"Vous avez écouté 'V' avant de venir? Parce que pas mal de vos confrères osent venir nous questionner sans rien avoir entendu, à part peut-être le single... Allez-vous l'aimer, ce disque, avec du recul comme 'Skying' ou sommes-nous parvenus à vous envoûter sans attendre ?"* Pas besoin de recul aujourd'hui. "V" est une confirmation. Un disque aux burnes d'or, une épée capable de déchirer le voile de la réalité, cette mégère détestable. Rhys : *"On nous a beaucoup parlé des groupes pop des années 80 depuis 'Skying'. Pas de problème. Mais nous, on préfèrerait parler de ceux qui les ont influencés, Bowie, Roxy Music, Brian Eno, Kraftwerk... On est allé voir Kraftwerk sur scène récemment et on a eu cette engueulade en rentrant chez moi, pour savoir si ces Allemands étaient plus importants que les Beatles."* Faris : *"Je crois qu'on tente juste d'écrire de belles chansons, peu importent finalement les influences, les directions prises. On voulait, avec ce disque, retrouver cette excitation des débuts, cette envie d'aller le plus loin possible. Je ne saurai pas l'expliquer mais on a ressenti que l'heure était venue d'enregistrer notre meilleur disque, on* devait *enregistrer notre meilleur disque !"* Josh : *"C'était indispensable pour que le groupe se réincarne, se revigore..."* Rhys : *"Pour nous, ça a été un voyage formidable, très excitant. The Horrors a toujours voulu aller de l'avant, expérimenter, pas pour jouer aux plus malins mais pour se redécouvrir, encore et encore..."* Faris : *"Nous n'étions vraiment pas satisfaits de 'Luminous' et c'est encore un euphémisme. Là, c'est un succès pour nous. On est fiers de ce disque. Et il n'y a que ça qui compte !"*

Le cœur et les tripes

Tous ces groupes qui se contentent aujourd'hui d'une formule, qui se répètent sans honte devraient en prendre de la graine. Le courage en 2017 est la valeur ultime. Tout a déjà été fait. Absolument tout. Il ne reste que le cœur et les tripes et ce "V" arrogant, profond, lumineux et déchiré, émouvant et guerrier, aérien et troglodyte, n'en manque assurément pas. Composé et enregistré entre l'Islande et l'Angleterre, "V" est un cortège admirable de fantômes, Beach Boys, Echo & The Bunnymen, Kraftwerk donc et beaucoup d'autres encore, mais également la preuve que les Horrors n'ont plus besoin de personne pour sculpter leur légende. Les grands groupes divisent, toujours. Les grands groupes meurent mais ne se rendent pas. ★

JEROME REIJASSE

Album *"V" (Wolf Tone)*

Photo DR

“Besoin d’être actif pour être heureux”

TY SEGALL

Fraîchement trentenaire, le Californien sort un EP, “Fried Shallots” et évoque les nombreux projets qu’il a sur le feu.

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT - PHOTOS TITOUAN MASSE

C’est au lendemain de sa participation à la Route du Rock que l’on rencontre Ty Segall dans un hôtel plutôt cossu du onzième arrondissement de Paris. Détendu et affable, notre génial blondinet avale son sixième café de la journée sur la terrasse, et se montre tel qu’il est : sans chichi ni prétention, à la fois jovial et sensible, incroyablement cultivé et fondamentalement épris de liberté.

La pochette du bien nommé “Fried Shallots”, nouvel EP de Ty Segall

Téléphone mural et agenda papier

Ty Segall, donc, est en train de sillonner la France avec un nouveau groupe, baptisé The Freedom Band, composé cependant de ses collaborateurs habituels : Mikal Cronin à la basse, Charlie Moothart aux fûts, Emmett Kelly à la guitare et Ben Boye aux claviers. Avec une philosophie différente : *“L’idée est de ne pas avoir de limite. Sur scène, on improvise plus, c’est un état d’esprit particulier. On fait la promotion de la liberté d’opinion, d’esprit, et de la positivité.”* Des mots qui résonnent, tant on sait que Ty Segall fut choqué par l’accession au pouvoir de Donald Trump. En guise de riposte, il a décidé de reverser une partie des recettes de son nouvel EP, “Fried Shallots”, à une association nommée American Civil Liberties Union. Dès que l’on évoque le sujet, sa mine se fait plus grave, et l’on sent même l’émotion poindre : “*C’est vraiment une association géniale, qui aide à défendre les libertés civiles de chaque Américain. Des gens qui prennent en charge absolument tous les cas et aident à trouver des fonds pour engager les avocats dont on peut avoir besoin pour une affaire. Ils essaient d’aider tout le monde. Je trouvais ça mieux de m’impliquer avec une association qui possède un large spectre d’activités, plutôt qu’une autre plus spécifique. L’état de l’Amérique est vraiment étrange et, on peut le dire, merdique. Je fais ce que je peux, à mon échelle, mais je ferai certainement encore davantage à l’avenir.*” Partant de là, il était évident que Ty Segall possèderait un avis bien tranché sur la récente polémique qui a secoué le petit monde du garage californien,

“La célébrité, c’est bizzare en effet”

qui a vu Matthew Melton, leader de Dream Machine, signé chez Castle Face, et sa mie Doris tenir des propos très conservateurs sur les migrants, féministes et autres travailleurs illégaux : *“C’est dingue. Je ne comprends pas leur façon de penser, c’est très embarrassant. Je ne suis d’accord sur* rien *de ce qu’ils ont dit. Je pense même l’exact contraire. Je n’ai donc rien à faire avec eux. On ne peut haïr une certaine catégorie de personnes pour une raison qui n’a rien à voir avec son comportement. Je ne cautionne aucun message négatif. Je fais de la musique pour permettre aux gens d’être ensemble. C’est la seule raison valable de faire notre métier.”* Ceci évacué, retour à la musique. “Fried Shallots” est donc une compilation de six titres inédits, laissés de côté jusque-là : *“Ce sont des chansons qui datent des trois dernières années et qui n’avaient pas trouvé leur place sur les disques, mais qui allaient bien ensemble. Pour ‘Talkin’, il s’agit par exemple de la première version que nous avions réalisée, à l’époque d’ ‘Emotional Mugger’, avant de nous rendre compte qu’elle ne s’intégrait pas très bien au reste. La première chanson est une démo qui est ensuite devenue ‘Baby Big Man’ : les paroles sont similaires, mais le riff est complètement différent. Les autres ont été enregistrées ensuite, chez moi. Enfin, je les ai toutes associées avec une grande louche d’échalotes !”* Un EP très réussi, qui comporte même une surprise avec “When The Gulls Turn To Ravens”, rare tentative country : *“Je voyage avec quelques cassettes country et folk, avec du banjo. Ce qui m’excite, c’est d’essayer tout le temps des choses différentes en termes d’écriture. J’ai un paquet de chansons avec des idées bizarres qui n’ont jamais vu le jour parce que ça ne fonctionnait pas.”* En tout cas, il ne sera pas le prélude d’un futur album. La suite, il n’y a que Ty Segall qui la connaît et il a comme à son habitude plusieurs projets sur le feu : *“Je n’ai rien de spécial à annoncer, mais pas de nouvelle, bonne nouvelle, n’est-ce pas ? En fait, je suis sur plusieurs fronts. Je travaille avec Gøggs sur un deuxième album et, bien sûr, sur ma propre musique. J’ai produit un disque pour Lars Finberg de The Intelligence qui est prévu pour l’automne. On va aussi se retrouver avec Tim Presley de White Fence. Cette fois, on a convenu que nous n’allions pas écrire de musique avant de se rencontrer. Pour ‘Hair’, chacun avait écrit quelques chansons de son côté, mais cette fois on aimerait tout composer à quatre mains, dans mon studio. Cela fait beaucoup de choses en même temps, mais j’ai besoin d’être actif pour être heureux.”* Ce qui est certain, c’est que les idées ne manquent pas chez lui. Sa récente et désormais étroite amitié avec King Tuff pourrait bien mener à une future collaboration. Il évoque aussi un concept-album constitué uniquement de ballades au piano, un opéra-rock sur “*les différentes façons d’échouer dans la vie*”, ou bien encore l’exploration des styles no-wave ou noise. D’autres pistes sont encore plus surprenantes : “*J’aimerais bien également travailler avec des producteurs de rap, comme Madlib, dont je suis un énorme fan. C’est quelque chose que je n’ai jamais fait et qui me paraît tentant. Je lance un appel, si quelqu’un a son numéro* (rires). *Il y a pas mal de musiciens à LA avec qui j’aimerais collaborer. Je voudrais faire quelque-chose avec Henry Rollins ou Keith Morris de Black Flag. Toutes mes idoles punk sont là-bas, mais ce n’est pas évident de les approcher. Peut-être qu’un jour, j’aurais les couilles de demander...*”

En attendant que ces prometteuses perspectives voient le jour, la popularité de Ty Segall ne cesse de grimper, comme on a pu s’en apercevoir à Rock En Seine. Etre une star, on le sait, n’est pas trop de son goût : “*La célébrité, c’est bizarre en effet. Je n’en suis pas une à mon sens. J’aime le mystère. Une certaine forme d’anonymat m’excite en tant que fan de musique, surtout dans ce monde moderne où tout est offert sur un plateau. J’apprécie quand tu as besoin de réfléchir pour décoder ce que quelqu’un pense ou propose. Les réseaux sociaux sont comme une drogue, celle du monde où tu es la star. Si tu en es conscient, c’est bien, comme boire ou fumer de l’herbe. Je n’ai pas besoin de Facebook ou Twitter dans ma vie. J’essaie d’être présent ici et maintenant. Je préférerais même avoir un téléphone mural à l’ancienne et un agenda papier. C’était le bon vieux temps.*”

Lourds tourments

En réalité, sous une façade solaire et enjouée, Ty semble cacher quelques lourds tourments à propos desquels il s’épanche de manière cryptique dans ses textes : “*Je n’ai pas peur de vieillir, mais plutôt de me maltraiter. Je viens d’avoir trente ans et je suis très heureux de laisser la vingtaine derrière moi. C’est comme un nouveau continent à explorer. Je crois que j’ai une certaine dose de paranoïa en moi, et d’autres problèmes psychologiques avec lesquels j’ai bataillé ces dernières années. C’est une forme de thérapie que d’écrire des chansons dessus... ‘Emotional Mugger’ est un disque très paranoïaque et c’est mon préféré, justement parce qu’il est difficile d’accès.*” L’avenir, en tout cas, ne lui fait pas peur. La liberté quoiqu’il advienne, véritable mantra, revient une nouvelle fois en guise de conclusion : “*Je pense toujours à la manière qu’à Neil Young de ne pas trop se formaliser lorsqu’il réalise ses albums. C’est une grande influence pour moi. Ne jamais enregistrer un disque pour avoir une bonne critique ou du succès, mais plutôt fabriquer celui qui te fera penser que tu as réussi ce que tu voulais entreprendre. Etre libre, voilà mon credo.*” ★

EP “Fried Shallots” (Drag City)

Régime Ty

Ty Segall : ***“Les échalotes, c’est une bonne base pour un repas, par exemple un petit déjeuner. Si tu fais frire des échalotes, tu peux ajouter n’importe quoi avec : des poivrons, des tomates et même des cornichons aigre-doux, ça fera un bon plat... enfin peut-être. Je suis pesco-végétarien*** **(régime qui consiste à bannir la viande, mais pas le poisson),** ***et j’adore le pain et le fromage. Ici en France, je dois me restreindre, il y a trop de bonnes choses à manger !”***

the stranglers

THE CLASSIC COLLECTION

2017

22.11 Annemasse Château Rouge
23.11 Lyon Ninkasi
25.11 Paris La Cigale
27.11 Le Havre Le Tetris
28.11 Brest La Carène
29.11 Nantes Stereolux
30.11 Tours (Chambray-Lès) Yves Renault
02.12 Bordeaux Krakatoa
03.12 Le Garric Maison de la Musique

rock&folk

4★ ROCK UR LIFE

HOMARD & SAUCISSE PRODUCTIONS

“Pendant une chanson, je me suis frotté les parties génitales, tout habillé, sur la tête d’un des gars de la sécurité”

MARILYN MANSON

Bien qu’il n’effraie plus vraiment le bourgeois, Brian Warner confirme sa bonne forme artistique avec son dixième album. Rencontre allemande avec l’ex-Antichrist Superstar.

RECUEILLI PAR JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

Berlin, par une grise fin d’après-midi d’août, dans les sous-sols d’un hôtel de luxe un peu hipster comme la capitale germanique en a le secret. On a rendez-vous avec celui qui fut pendant un temps le chanteur le plus sulfureux d’Amérique, aujourd’hui plutôt bien accepté par le cirque médiatique. On le retrouve allongé sur un canapé profond. La pièce est sombre et la climatisation réglée sur 10°C, ce qui n’a pas l’air de le gêner outre-mesure. Très élégant dans son costume à carreaux, et d’une politesse toute prévenante, il est loin de l’image de croquemitaine qu’ont pu en donner les médias. Très bavard, le fil de sa pensée n’est parfois pas simple à suivre

Sens dessus dessous

R&F : “Heaven Upside Down” devait sortir en février, pour la Saint-Valentin. Il sortira finalement en octobre.

Marilyn Manson : Il y a plusieurs raisons à cela. Tyler Bates, qui travaille à nouveau avec moi, avait des musiques de film à composer. Et mon père est tombé malade. Nous avons donc pensé que ce n’était pas le moment opportun. Surtout, si nous avions sorti le disque en février, il n’y aurait pas les trois chansons qui le définissent le mieux selon moi, “Revelation”, “Saturnalia” et “Heaven Upside Down”. L’album devait s’appeler “Say 10” *(qui se prononce comme* satan *en anglais)*, c’était intelligent, marrant, mais je ne pense pas que ça aurait vraiment défini l’album, qui est plus axé sur *le paradis mis sens dessus dessous*.

R&F : Ce *paradis sens dessus dessous* pourrait être les USA. Mais alors que tout le monde pousse des cris d’orfraies depuis l’élection de Donald Trump, ce dernier pourrait enfin donner aux artistes l’occasion de se rebeller pour de vrai, non ?

Marilyn Manson : C’est exactement ce que je disais à propos de Georges W Bush quand il a été élu, et les gens ont interprété ça comme un soutien, alors que je ne parlais que de créativité ! Aux Etats-Unis, historiquement on a élu n’importe qui. On a eu Ronald Reagan, qui est un acteur, Arnold Schwarzenegger, gouverneur de Californie... Et Benjamin Franklin, qui n’a jamais été président mais que l’on a mis sur le billet de 100 dollars !

Photo DR

“Johnny Depp veut devenir président des Bahamas et il m’a choisi comme colistier”

R&F : Pour aller plus loin dans le non-sens, Kid Rock est en passe d’être élu gouverneur du Michigan…
Marilyn Manson : Ah... Laissez-moi vous raconter une histoire à propos du Michigan. Un soir j’y faisais un concert, et pendant une chanson, je me suis frotté les parties génitales, tout habillé, sur la tête d’un des gars de la sécurité. Forcément, j’ai été arrêté, on m’a emmené devant le juge et on m’a accusé d’agression sexuelle ! Ça faisait partie de cette chasse aux sorcières contre moi. Heureusement, je suis tombé sur un juge compréhensif, avec de magnifiques cheveux longs et blancs, un peu comme le Colonel Sanders, qui a parlé du droit des artistes à s’exprimer, de Robert Mapplethorpe. Entre nous, je pense qu’il aurait dû me condamner, mais je suis content qu’il ne l’ait pas fait, même si ce n’était pas du tout un viol. Je pense qu’à l’époque, avec ma belle gueule et mes cheveux longs, j’aurais été le mignon des prisonniers plus costauds que moi, dans une prison de Detroit. J’aurais dû faire quatre ans de prison. Et puis après, j’aurais dû aller me présenter à tous mes voisins pour dire que j’étais un délinquant sexuel. *“Bonjour, je suis Marilyn Manson, et je suis un déliquant sexuel”*. Enfin. Et à propos de Kid Rock, je ne l’ai rencontré qu’une seule fois, il m’a dit, sans ironie aucune, qu’il avait adoré ma chanson “The Boat Show” *(au lieu de “The Dope Show”)*. Donc, l’un dans l’autre, je pense que Kid Rock sera parfait pour le Michigan. Et si je m’y fais à nouveau arrêter, peut-être qu’il pourra me filer un coup de main ! C’est absurde, mais que puis-je dire ? A part que Johnny Depp veut devenir président des Bahamas, et qu’il m’a choisi comme colistier. Ça lui va comme un gant, le gars est un pirate, je pense qu’il gagnera. Et peut-être que ça me donnera l’occasion d’avoir un peu de pouvoir sur quelque chose, une arme nucléaire, le droit de femmes, ou les lunettes de soleil de Kid Rock.

R&F : Votre précédent album, composé uniquement par Tyler Bates avait un son bluesy, sombre et cinématographique. Avec le retour de Twiggy Ramirez, vouliez-vous mélanger ce son avec un retour aux sources ?
Marilyn Manson : On s’est retrouvé avec Tyler pour savoir ce que nous allions faire avec cet album. Beaucoup de gens s’attendaient à ce que j’aille dans la lignée de “The Pale Emperor”. Mais ce que je voulais, c’est que nous fassions de la musique comme nous voulions en faire lorsque nous avons commencé à écouter de la musique. Tyler m’a demandé si j’aimais Killing Joke, et je lui ai répondu : *“Tu te fous de ma gueule ? Je les ai vu ouvrir pour Ministry. J’ai slammé sur Killing Joke, quand ça se faisait encore.”* Puis j’ai sorti “I Know Where You Fucking Live”, que je venais d’écrire sur un bout de papier, et on a commencé. On pensait à Bauhaus, à Killing Joke, aux Stooges, aux Sex Pistols, voire aux Dead Boys, quelque chose de tendu, énervé et agressif. On ne sait pas ce qui va se passer. Musicalement, ils finissaient sur une note suspendue, ça créait de l’incertitude. Le genre de trucs qui te font te sentir bien après l’avoir entendu, mais d’un autre côté, tu ne veux pas l’entendre à nouveau. Je voulais que l’album soit comme un film, et Tyler fait des musiques de films, et j’avais toutes les paroles, mais pas encore dans le bon ordre pour que l’histoire fonctionne correctement. Si nous avions sorti l’album plus tôt, nous n’aurions pas eu tous les éléments. La mort de mon père a été décisive. Je suis d’ailleurs plutôt comme mon père. Quand quelqu’un faisait un puzzle, il était du genre à voler une pièce pour faire chier le monde. Je pense que d’une certaine manière, il a fait pareil avec moi. C’est ce qui fait de l’album ce qu’il est. Il n’aurait pas voulu que je sois triste après sa mort, même si, évidemment, il me manque. Je n’ai pas pu lui faire écouter l’album. De toute façon, s’il était sorti plus tôt, il aurait été très différent. En ce sens mon père a volé la dernière pièce du puzzle, juste pour me faire chier. Je voulais raconter une histoire dans laquelle tout le monde puisse se retrouver. Raconter le côté vulnérable, romantique, qui fout en l’air la vie des gens. On a tous vécu ça. J’ai fait des erreurs dans ma vie, mais maintenant j’accepte cet idéal romantique, façon Bonnie & Clyde. Sans règles préétablies, plus du genre : *“C’est nous contre le monde, je prendrais une balle pour toi, je tuerais pour toi.”* Ça, c’est le début de l’histoire racontée dans le disque. Puis, tout se complique avec “Saturnalia”, où les choses deviennent sombres. Et la fin est laissée au libre choix de l’auditeur.

R&F : Vous avez un phrasé très particulier, comment s’est passé l’enregistrement ?
Marilyn Manson : J’enregistre les premières pistes de voix comme une conversation. Sans donner d’intensité, sans chanter. Quand je dis *“Tuerais-tu pour moi ? Car tu ne m’embrasseras plus si tu ne tues pas pour moi”*, il faut que je le pose d’abord. Et c’est amusant, parce que cette chanson, la maison de disques voulait la sortir en single, alors que les paroles sont terribles, même si la chanson est très pop. C’est comme dans un couple, au début il faut être séducteur...

Gesammtkunstwerk

R&F : Sinon, vous êtes aussi écrivain, peintre, vous avez votre propre marque d’absinthe… Etes-vous familier avec le concept philosophique allemand du *Gesammtkunstwerk* (l’œuvre d’art totale) ?
Marilyn Manson : Je ne connaissais pas le concept, mais c’est ce que j’ai toujours voulu faire. Je n’en ai cependant pas encore eu l’occasion, mais j’aimerais. C’est très difficile de faire ce qu’on veut lorsqu’on ne gère pas les choses comme on le voudrait. Et les gens interprètent mal mon travail, donc je dois séparer les choses. J’adore l’art, c’est ma passion, mais dès que je finis un projet, je me transforme en Phineas Taylor Barnum *(le fameux entrepreneur de spectacles)*. Là par exemple, la maison de disques voulait que je sorte une version sans grossièreté de l’album. Je me suis fait un malin plaisir d’envoyer une version dont tous les mots étaient remplacés par *fuck*. Le label n’a pas trouvé ça très drôle. J’ai répondu :*“Comment vous voulez que je fasse une version nettoyée, je n’ai pas pris de douche depuis une semaine ?”* On ne peut pas faire une version propre de ce disque. Si un môme veut prendre l’argent de ses parents, aller chez Wal-Mart et acheter une version propre... son argent n’a aucune valeur pour moi. Qu’il aille plutôt acheter un flingue, et trouve quelque chose à en faire. Je ne veux pas de ton argent. On m’a déjà forcé à le faire pour mes albums précédents. Mais putain, vous iriez voir un film tout public vous ? J’ai quelques règles personnelles : pas de chanson qui gênent les strip-teaseuses, ce n’est pas sympa. Toujours avoir des nichons dans un film, d’une façon ou d’une autre. Qu’il y ait au moins une tension sexuelle. Et ne surtout jamais faire des choses que quelqu’un de moins intelligent que toi te dit de faire, parce que c’est toi l’artiste. Eux, ils ne sont que ceux qui encadrent les œuvres d’art et les vendent. Et à un moment de ma carrière, j’avais oublié mon propre message de conviction en soi. Plus maintenant. Là on m’a signé sans avoir écouté l’album. Je leur ai dit à quel point il était bien, ils m’ont cru, et j’avais raison.

On quitte le sieur Manson après lui avoir parlé de la journée mondiale des chats et s’être montré des photos de nos amis félins respectifs. Une fin à l’image du personnage : surprenante. ★

Album *“Heaven Upside Down” (Caroline/ Universal)*

ABONNEZ-VOUS

Le deuxième album des lads de Wigan et tous ses classiques "Bittersweet Symphonie", "Lucky Man", etc...

12 numéros
+ le double CD
"URBAN HYMNS"
20ème Anniversaire

73,50€

au lieu de 96,45€
soit 24% de réduction

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK & FOLK** - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tél : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP17OA

OPTION 1 12 numéros + le double CD **"Urban Hymns" 20ème Anniversaire** de The Verve pour **73,50€** au lieu de 96,45€ soit 24€ d'économie

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **64,50€** au lieu de 77,30€ soit **16% de remise.**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France 2017**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 30/11/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + Le prix du double CD pour 19.15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

The Dream Syndicate, 2017 :
De gauche à droite : Jason Victor, Mark Walton, Steve Wynn et Dennis Duck

“Cobain était fan”

THE DREAM SYNDICATE

Séparé en 1989, le groupe de Los Angeles prêchait le psychédélisme élégant dans une décennie qui n’en demandait pas tant. Steve Wynn & Cie sont de retour.

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

En 1982, The Dream Syndicate — formé à Los Angeles par Steve Wynn (chant, guitare), Karl Precoda (guitare), Dennis Duck (batterie) et Kendra Smith (basse) — publiait un premier album fabuleux, “The Days Of Wine And Roses”, qui mélangeait des influences alors peu recommandables comme le psychédélisme, le Velvet Underground, les Stooges et Bob Dylan… Il allait devenir le fer de lance d’un mouvement appelé Paisley Underground qui réunirait des groupes psyché (Rain Parade), country rock (Long Ryders) ou pop (Bangles). L’histoire tournera court, mais ouvrira la voie au rock alternatif de la fin du siècle — de REM à Nirvana, pour aller vite. Après la séparation de Dream Syndicate, Steve Wynn mènera à bien une carrière solo et une multitude de projets divers, avec des groupes comme Miracle 3 et Baseball Project, publiant près d’une trentaine d’albums. Il y a cinq ans, The Dream Syndicate s’est réuni pour donner des concerts. Comme beaucoup. Sauf qu’en septembre 2017, il publie son cinquième album studio, le premier depuis 1988.

En juin, dans un club de la capitale, Steve Wynn ne s’est pas contenté de donner des interviews. Ce passionné de musique a enchaîné avec un mini concert acoustique et un DJ set : *“J’aime la musique, discuter de pourquoi ‘Beggar’s Banquet’ est meilleur que ‘Their Satanic Majesties Request’, ce genre... Avant The Dream Syndicate, j’étais DJ dans une radio, j’adorais ça. Encore aujourd’hui, quand je suis invité dans une station, je préviens :* ‘vous pouvez m’interviewer, mais est-ce que je ne pourrais pas plutôt passer des disques ? Au lieu de me demander quelles sont mes influences, laissez-moi vous les faire écouter !’ ”

Vers des choses difficiles

ROCK&FOLK : Pourquoi vous être séparés en 1989 ?

Steve Wynn : J’aime beaucoup “Ghost Stories” *(le quatrième album studio, produit par Elliott Mazer, l’homme derrière “Harvest” de Neil Young)*. Il était vraiment bon et la tournée a été fantastique... On jouait vraiment bien et devant des salles combles. C’est là que j’ai dissous le groupe, c’était un peu pervers... Même les musiciens m’ont dit : *“pourquoi maintenant ?”* J’avais 28 ans, j’étais dans ce groupe depuis sept ans et il y avait tellement d’autres choses que je voulais faire... Faire un disque de singer-songwriter, jouer avec d’autres musiciens, utiliser des cordes, des cuivres, toutes sortes de sonorités. En y repensant, j’aurais pu mener les deux de front, mais à l’époque, ça ne se faisait pas tellement...

R&F : Le manque de succès commercial ? Vous avez commencé en même temps que REM…

Steve Wynn : Je souris, parce que Peter Buck est un ami. Beaucoup de gens nous mettent dans le même sac, mais nous étions très différents. Dès le début. Prends Michael Stipe et moi : il a une voix magnifique, la mienne est comme du vinaigre... D’une certaine façon REM, et encore plus les Bangles, étaient faits pour être des groupes à succès. Nous non. Mes héros étaient le Velvet Underground, Television, les Modern Lovers, le Gun Club, les Only Ones... Donc, je n’ai pas été surpris. Au contraire, je poussais dans cette direction, vers des choses plus difficiles. Le succès grand public n’a jamais été important pour moi...

R&F : Vous avez dit que Nirvana était la pire chose qui pouvait arriver à la musique alternative…

Steve Wynn : Quand “Nevermind” est sorti, j’ai adoré ce disque. Je me suis dit : *‘Mec, on a gagné ! Notre camp l’a emporté. Des guitares, du punk rock, Black Flag mélangé à Cheap Trick.’* Tout le monde aimait ça. Malheureusement, ça voulait dire qu’il n’y avait plus de séparation entre underground et mainstream. Et soudain, les maisons de disque ont rappliqué, et tous les groupes étaient aussi atroces que les vieux dinosaures. Ils dépensaient leurs avances en cocaïne, soudoyaient les programmateurs, changeaient leur musique pour qu’elle soit plus commerciale. C’était plutôt triste. Pourtant, il y a eu des trucs super, des groupes comme Pavement et Yo La Tengo ont pu devenir importants. Ils ont commencé en s’inspirant de Dream Syndicate. Apparemment, Kurt Cobain lui-même était un grand fan de “Days”. On a influencé beaucoup de groupes. Tous ces jeunes d’aujourd’hui qui font du rock psychédélique, comme White Fence, Elephant Stone, Thee Oh Sees, sont des fans de Dream Syndicate. Et quand je les entends, je me dis : *‘mec, j’aime ce qu’ils font, c’est mon genre de truc.’*

R&F : The Brian Jonestown Massacre qui joue le même accord pendant 20 minutes…

Steve Wynn : C’est ce que je préfère ! C’était un de mes buts, sur le nouveau disque : comment utiliser le moins d’accords possible ? Il contient trois chansons sur un seul accord. C’est amusant de faire ça. J’avais aussi oublié qu’on pouvait jouer les quatre mêmes accords éternellement, à quel point ça pouvait être beau.

Photo Chris Sikich-DR

The Dream Syndicate, 1983 : Dennis Duck, Dave Provost, Karl Precoda et Steve Wynn

"Moins Standells, plus Coltrane !"

Et quand on a répété avec lui, c'était The Dream Syndicate. Pas du genre : *"bon, c'est quasiment The Dream Syndicate, si tu ne regardes pas ce mec"*... Il incarne plus l'esprit du groupe que nous !

R&F : Pourquoi n'avoir pas reformé The Dream Syndicate plus tôt ?
Steve Wynn : D'abord parce que j'étais très occupé et heureux avec ce que je faisais. Ensuite, ça devait se faire avec Mark et Dennis, le bassiste et le batteur — même si ça n'est pas la formation originale. Pour un concert en Espagne, ils ont dit oui. Mais je savais que les deux autres ne le feraient pas... Avec Karl Precoda *(premier guitariste virtuose du groupe)*, on ne se parle plus. Et Paul Cutler (*le deuxième...*) est resté mon ami mais il ne veut plus jouer de rock'n'roll. Ça semblait donc impossible. Mais j'avais accepté ce concert, et je me suis dit que Jason Victor serait parfait. On joue ensemble depuis quinze ans.

R&F : Qu'est-ce qui différencie un album de Dream Syndicate d'un autre de vos projets ?
Steve Wynn : Quand Dennis Duck et Mark Walton jouent ensemble, automatiquement, ça devient The Dream Syndicate. Mark a rejoint le groupe à l'été 1984... C'est marrant, les gens parlent toujours de Kendra Smith, et c'est très bien parce qu'elle a été très importante, mais elle n'est restée qu'un an dans le groupe ! Au-delà de ça, j'ai réfléchi à ce qu'était une chanson de Dream Syndicate. Et j'ai vraiment choisi d'écrire des chansons *circulaires*, hypnotiques, basées sur la répétition, le minimalisme... Je voulais revenir à nos débuts, être fidèle à ce qu'on était alors, mais sans imiter le passé, sans nostalgie.

R&F : Justement, Kendra est présente avec "Kendra's Dream". Elle vit en recluse ?
Steve Wynn : Elle était devenue la Syd Barrett de l'underground ! Elle a tout laissé tomber en 1986, elle a déménagé dans les bois, en Californie du Nord, sans électricité, sans téléphone... Remarque, aujourd'hui elle a tout de même une adresse mail ! Je lui ai demandé de faire un texte et une voix sur une chanson. Elle était un peu hésitante. Deux jours avant le mixage, j'ai reçu un message, avec le chant en pièce jointe. J'ai pris sa voix, je l'ai posée sur la chanson, et c'était parfait, tout ce que j'avais espéré. Sa voix est superbe, plus profonde qu'avant. Je crois que grâce à ça et à certaines autres choses, elle pense à refaire de la musique...

Trois quarts de mecs

R&F : Un nouveau public découvre The Dream Syndicate...
Steve Wynn : J'ai fait beaucoup de concerts en solo ces vingt dernières années, c'était bien, j'avais du succès, mais le public avait presque toujours mon âge... Trois quart de mecs. Quand on a commencé à refaire des concerts, il y a cinq ans, soudain : des jeunes ! Des garçons et des filles ! J'étais vraiment surpris. Puis je me suis souvenu qu'à 24 ans, j'étais allé voir les 13th Floor Elevators. J'étais tellement excité... Sauf qu'ils étaient nuls ! Affreux. Je ne veux pas être ce genre de groupe...

R&F : Le futur idéal ?
Steve Wynn : Que des gens nous découvrent, qu'on donne des concerts et qu'on refasse un disque. Mon plus grand regret, c'est que nous n'en avons pas fait assez. J'aimerais vraiment en faire un nouveau très vite. Il y a un titre de douze minutes sur l'album, le plus long que j'aie jamais fait, je pense que c'est la direction dans laquelle nous allons aller. Moins Standells, plus John Coltrane ! ★

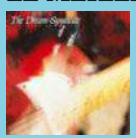
Album *"How Did I Find Myself Here ?" (Anti-/ Pias)*

Minimum syndical

LE MEILLEUR ALBUM : "The Days Of Wine And Roses" (1982)

Le chef-d'œuvre. On pense aux Stooges et aux Velvets, bien sûr ("Then She Remembers"), mais aussi à Dylan ou aux Only Ones, pour la voix et les guitares ("Halloween"). Kendra Smith chante "Too Little, Too Late" d'une formidable voix de non-chanteuse et fait ainsi le lien entre Moe Tucker et Kim Deal. Le morceau-titre final, 7'30" d'impro bruitiste et hypnotique, définit le son du groupe... qui y revient 35 ans plus tard !

LE MEILLEUR LIVE : "Live At Raji's" (1989)



Enregistré comme "Ghost Stories" par Elliott Mazer, sur la dernière tournée. Réédité en version augmentée (double CD, le concert complet) en 2004, "Complete Live At Raji's". Tous les classiques sont là. Parfait résumé de toutes les périodes, de "Days Of Wine And Roses" aux albums plus récents, avec longues jams (une version définitive de "John Coltrane Stereo Blues", le "Sister Ray" de Dream Syndicate).

LE PIRE : "Out Of The Grey" (1986)

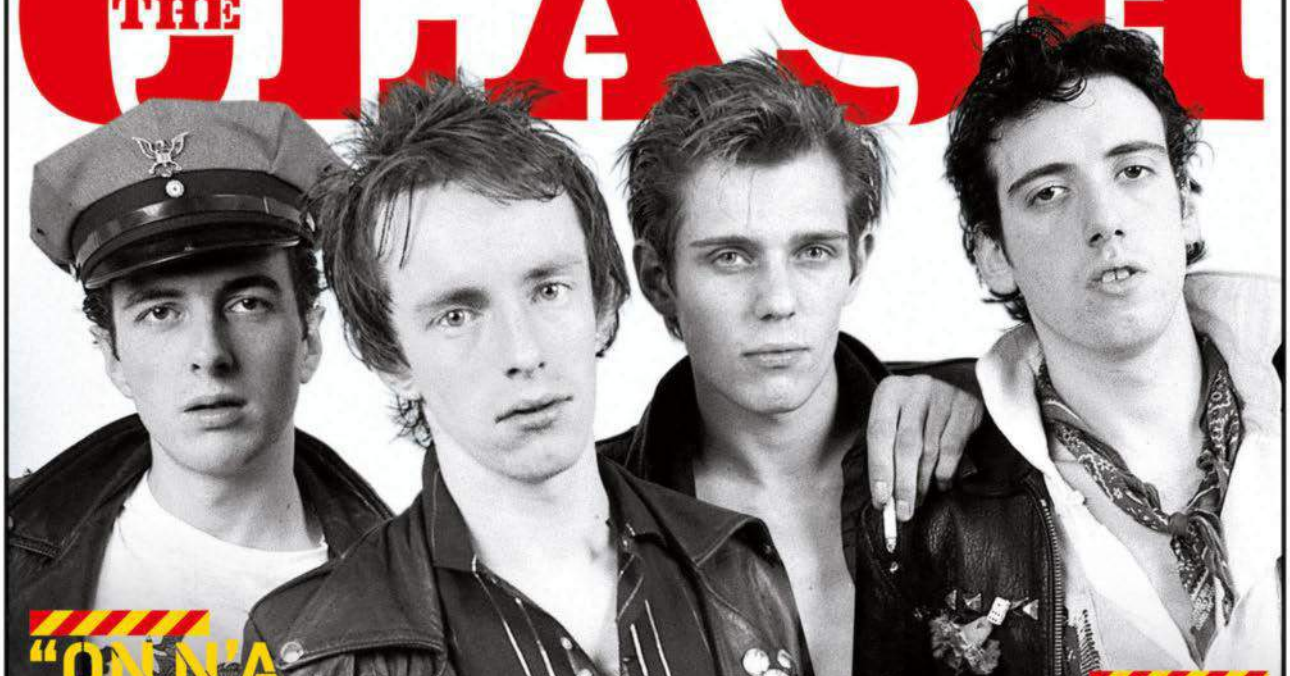
Wynn : ***"C'est peut-être celui que j'aime le moins. Pourtant je n'arrête pas de rencontrer des gens dont c'est le préféré ! Je ne veux pas les vexer... Mais je pense que les chansons n'étaient pas les meilleures que j'ai écrites. Quant au son de batterie*** **(Il mime une enclume)...**

A quoi pensait-on ? Tout le monde faisait la même chose. Je réécoute des disques de cette époque, REM, les Bangles ou des choses encore plus grand-public, et ils ont tous ce son. Un seul groupe n'est pas tombé là-dedans : Hüsker Dü... probablement parce qu'ils faisaient leurs disques en une journée !"

Photo Archives Rock&Folk-DR

COLLECTION rock&folk #3

THE CLASH



"ON N'A PAS HONTE DE SE BATTRE"
INTERVIEWS NON PUBLIÉES DEPUIS DES ANNÉES

WHITE RIOT !
UN NOUVEAU REGARD SUR CHAQUE ALBUM DE CLASH

"ON SE SERAIT CRU DANS UN TOURBILLON !"
INTRODUCTION EXCLUSIVE DE MICK JONES

THE LAST GANG IN TOWN

L'HISTOIRE COMPLÈTE DE LEUR RÉVOLUTION ROCK

PLUS BIG AUDIO DYNAMITE | STRUMMER EN SOLO | PHOTOS RARES

Hors-Série Collection Rock&Folk - N°3 The Clash - 10€
BEL: 11€ - SUISSE: 17 CHF - LUX: 11€ - PORT CONT: 11.50€
CAN: 15.40 $CAN - ITA: 11.50€ - DOM: 11.80€
L 11476 - 3 H - F: 10,00 € - RD
Editions Larivière

EN COLLABORATION AVEC UNCUT

EN KIOSQUE

“Comme un disque des années 70”

FOO FIGHTERS

Le groupe Californien revient avec un neuvième album à la patine seventies. Agréable, tout comme cette rencontre avec Dave Grohl, superstar discrète en chemise bûcheron.

RECUEILLI PAR JEAN-CHARLES DESGROUX

Photo Kristen Welsh-DR

Machine de guerre prompte à remplir les stades de la planète ou jouet d'enfant gâté qui accumule les projets fous rien qu'en ouvrant un carnet d'adresse, les Foo Fighters se payent aujourd'hui le luxe de la maturité. Au bout de deux décennies largement bien remplies, le groupe surprend avec un neuvième disque — et probablement son premier album complètement réussi, une audace, une prise de risque et un revirement artistique qui pourraient peut-être même, a posteriori, permettre de le qualifier de chef-d'œuvre. En attendant le verdict de l'histoire, "Concrete And Gold" se savoure avec plaisir. Avec plaisir et même pendant toute une partie de l'été, précisément lorsqu'on se trouve à Los Angeles et que l'on guette impatiemment ce foutu mail de confirmation d'interview. Tout le monde est en vacances, le journaliste aussi, mais dans un périmètre proche du centre névralgique des Foo Fighters, qui préparent leur promo, et il ne repartira pas de Californie sans un entretien avec Dave Grohl. Une détermination et un sacerdoce récompensés par une rencontre avec l'homme, accompagné du batteur Taylor Hawkins et du bassiste Nate Mendel, qui s'opère finalement dans ses propres Studios 606, en périphérie nord des collines d'Hollywood, précisément à Northridge, bled de la Valley où l'antre rock'n'roll la plus excitante de notre époque est préservée des curieux…

Sinistre et merveilleuse

ROCK&FOLK : Pendant un moment on s'attendait à une suite de votre précédent projet, l'album et série documentaire "Sonic Highways" : ne vouliez-vous pas aller plus loin en explorant les vibrations et les histoires d'autres studios, cette fois à l'étranger, à Abbey Road, Polar, Hansa, Hérouville, Musicland ou Miraval ?

Dave Grohl : L'idée initiale du projet était en effet d'aller ailleurs dans le monde : Reykjavik, Paris, Tokyo, mais d'un point de vue logistique, c'était trop compliqué à réaliser — et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle on s'est recentré sur les Etats-Unis en y trouvant huit studios particuliers. Par la suite, j'avais une autre idée pour une deuxième saison, mais ce n'était pas destiné à un album des Foo Fighters, c'était pour autre chose. Je voulais bien continuer ce concept de série, mais je ne voulais pas refaire les choses à l'identique, deux fois de suite. Alors finalement, pour ce disque, nous avons littéralement fait l'opposé : nous sommes retournés à l'autre bout du spectre de ce que nous sommes capables de faire en tant que groupe, à savoir rentrer dans un studio, y passer trois ou quatre mois, et y enregistrer un album — ce que nous n'avions pas fait depuis très longtemps ! C'est important pour nous de changer nos habitudes à chaque fois que nous nous attelons à un disque, juste pour conserver l'excitation et la fraîcheur — et c'est ainsi que nous avons fonctionné.

R&F : Vous approchez tous la cinquantaine et avez grandi avec ce classic rock omniprésent sur les radios américaines — et assumez même votre passion pour le rock FM ou le prog-rock. En concert on peut vous voir vous éclater lors de jams autour de morceaux de Rush, des Faces, Queen… Cette fascination est prédominante sur "Concrete And Gold" : on jurerait que le disque a été enregistré en 1976 !

Taylor Hawkins : C'est marrant parce qu'on avait justement voulu que les deux derniers albums sonnent comme si on était en 1976 ! Alors qu'on a enregistré celui-ci comme un album moderne — et finalement il sonne davantage comme un disque des années 70 que les deux précédents !

R&F : Il y a des chansons comme "Make It Right" ou "La Dee Da" qui sonnent comme Montrose, Foghat ou Steve Miller…

Taylor Hawkins : Carrément. Mais c'est parce qu'on a grandi avec ça : ça a toujours été là, en nous. Et même la première fois que j'ai entendu les Foo Fighters, un peu avant que je sois dans le groupe, j'y entendais déjà les Beatles ou Steve Miller. Mais c'est en effet peut-être un peu plus évident ici parce que Greg Kurstin, notre producteur, a lui aussi grandi sur ces mêmes trucs : soft rock, hard rock, Van Halen…

R&F : On croirait aussi que vous avez *redécouvert* les Beatles : "Sgt. Pepper's" ou "Magical Mystery Tour", c'est limpide sur "The Sky Is A Neighborhood", une vraie réussite. S'agit-il d'un hommage ?
Dave Grohl : Non... Lorsque tu grandis en écoutant de la musique, il y a des éléments de groupes que tu adores, et des chansons et des sons qui font partie intégrante de ta personnalité. Pour moi, une chanson comme "The Sky Is A Neighborhood" est quelque chose que j'avais toujours rêvé de faire à cause de mon amour pour les Beatles, Andrew Gold, Gerry Rafferty, ou qui que ce soit, mais là, avoir cette section de cordes et ces chœurs par-dessus une partie aussi heavy m'a rappelé des disques que j'ai adoré pendant ma jeunesse. Je ne l'ai pas vu comme un hommage intentionnel. Et ça a aussi à voir avec la relation que nous avons construit avec Greg Kurstin qui a parfaitement saisi d'où nous venions : la connexion entre nous a été d'autant plus facile à être stimulée. Lorsque la musique est aussi belle, sombre, sinistre et merveilleuse en même temps, comme la chanson "I Want You (She's So Heavy)" des Beatles... Le riff y est tellement sombre, mais la chanson si belle avec ses couches de voix : ça c'est comme mon premier amour lorsqu'on parle de musique.

Photo Kristen Welsh-DR

"A cause de mon amour pour les Beatles"

R&F : Les claviers sont d'ailleurs plus que jamais mis en avant : est-ce que Rami Jaffee, déjà présent en tournée, est enfin devenu un membre officiel, à part entière, des Foo Fighters ?
Dave Grohl : C'était déjà le cas depuis très longtemps...

R&F : Sur les photos du groupe pas vraiment… Même sur scène, il est peu visible…
Dave Grohl : C'est peut-être pourquoi les gens nous demandent tout le temps ça en ce moment : c'est à cause des photos.
Taylor Hawkins : Oui, il est un membre officiel maintenant — mais ça faisait déjà près de treize ans qu'il était auprès de nous, mais c'est vrai qu'on a rendu sa présence un peu plus officielle maintenant.
Dave Grohl : Il est partout sur "In Your Honor", et il a joué depuis sur tous nos albums. Alors oui, en effet, vu que nous avons repoussé certaines limites cette fois-ci, il est davantage présent sur "Concrete & Gold" et il est vraiment bon.

La thérapie

R&F : A vous voir là et à vous observer depuis tant d'années, on a l'impression que le groupe vit sans frictions, sans heurts : vous êtes même une exception dans la catégorie des poids lourds, parce qu'ailleurs tout est souvent une affaire d'égos, de drames, de clashs…
Nate Mendel : La thérapie a fonctionné *(rires)* !
Dave Grohl : Je vais te dire : lorsque des gens me questionnent à propos de notre longévité, je pense que la thérapie est la mauvaise option.
Nate Mendel : Ça, c'est l'excuse pour se séparer : "*On a fait une thérapie et ça n'a pas fonctionné, maintenant on peut se barrer*".

R&F : Dave vous passez une énergie folle à atteindre des objectifs incroyables, à réaliser vos rêves. Derrière tout ça, on devine une combinaison de candeur adolescente, d'une montagne de travail, de détermination, de talent, et d'un peu de chance j'imagine… Quel recul prenez-vous par rapport à tout ça ?
Dave Grohl : Waow... Je ne sais pas...
Nate Mendel : Ça, c'est le facteur chance.
Taylor Hawkins : Oui, c'est la chance sans aucun doute. On était les bonnes personnes, Dave était au bon endroit, on était les bonnes personnes avec les bonnes idées au bon moment. Etre prêt lorsque l'opportunité se présente. Au bout du compte, la joie qui nous emporte le plus c'est de faire de la musique. Mais parfois les autres aspects sont souvent les plus chiants ! ★

Album *"Concrete And Gold" (RCA/ Sony Music)*

Ironie glaçante

RANDY NEWMAN

Il a quasiment introduit la satire dans la pop. Le Californien se retrouve aujourd'hui dans une Amérique encore plus étrange que ce que ses chansons suggéraient.

RECUEILLI PAR FRANÇOIS KAHN

Janvier 2008 : Steve Jobs achève une *keynote* Apple, où il a commenté, déjà, les ventes record de l'iPhone (4 millions en sept mois). Le "*One more thing*" du matin est un musicien, Randy Newman. Les deux se connaissent bien : Jobs vient tout juste de vendre Pixar à Disney, et Newman est un peu leur compositeur maison. La salle s'attend donc à "You've Got A Friend In Me". Mais avant ça, Newman explique poliment derrière son piano que, si Bush n'est pas un très bon président, il faut remettre les choses en perspective : Caligula, Hitler ou même Léopold II (et ses dix millions de morts au Congo) ont sans doute été pires. Et, devant certains journalistes et actionnaires médusés, il entonne un nouveau morceau, "*Quelques paroles pour défendre mon pays*", et en constater au passage le déclin.

Vide intérieur

On avait en effet oublié qu'avant de composer de gentilles rengaines pour "Toy Story" ou "Monstres & Cie", Randy Newman a été un des paroliers les plus acérés d'Amérique. Parfois mis dans le même sac que Billy Joel ou les Eagles (tous des fans), Newman a pourtant cultivé dès ses débuts un don pour l'ironie glaçante. Accompagné par la crème des musiciens de studio de Los Angeles, il révélait les préjugés ambiants, ou le désespoir d'une partie de l'Amérique que personne d'autre n'évoquait. Une chanson de Randy Newman, c'est une façade lisse et somptueuse mais où le vernis finit par craquer : un couplet, parfois un simple mot, et le narrateur révèle ses vraies couleurs. Les amoureux se montrent souvent décevants ou maladifs. Les pontes étalent leur vide intérieur. Les ploucs racistes du Sud saluent finalement leurs critiques hypocrites, les donneurs de leçons de New York ou Chicago, où les Noirs sont parqués dans des ghettos. Il suffit de réécouter ses albums des années 70 ou 80, et beaucoup de la situation actuelle devient plus claire. Ces dernières années, les albums, qui se font aussi de plus en plus autobiographiques, se sont espacés : il reconnaît qu'il lui manque la discipline pour écrire. Les musiques de film ont pris le relais, ce qui le fait renouer avec la tradition familiale (les Newman comptent trois générations de compositeurs à Hollywood). Heureusement, Randy Newman se rappelle parfois sa passion d'origine. Et, en 2017, cela donne une nouvelle collection de chansons, "Dark Matter", où il évoque Vladimir Poutine, les créationnistes, et tout ce qui peut le mettre mal à l'aise.

Du chiqué

ROCK&FOLK : Sur le premier titre de "Dark Matter", "The Great Debate", un débat entre scientifiques et croyants tourne finalement à l'avantage de ces derniers, à cause du gospel. Comment expliquez-vous cela ?

Randy Newman : Dans la chanson, leur camp l'emporte plus ou moins, parce que la musique religieuse est simplement magnifique. Ça va de Bach au gospel. Alors qu'il n'y a pas vraiment de musique pour exprimer la raison. Ici, c'est l'émotion qui compte au final. Moi-même, je ne suis pas croyant, mais parfois je me dis que ça serait relaxant de croire qu'il y a une vie après la mort, d'avoir à s'en foutre de trouver du sens ailleurs.

Photo Archives Rock&Folk-DR

Fans de Randy

Si la carrière de chanteur de Randy Newman n'a décollé que sur le tard, grâce à des morceaux assez faciles comme "Short People" ou "I Love LA" (qui évoque pourtant en passant les taudis de la ville), il a très vite été un auteur-compositeur très recherché par les labels, et encensé par ses pairs.

Encore méconnu, il fournit dans les années 60 bon nombre des titres gravés par les **Beau Brummels** ou **Harpers Bizarre**, grâce à l'influence de son ami d'enfance, le producteur Lenny Waronker. **Dusty Springfield** place deux de ses morceaux au cœur de "Dusty In Memphis", et **Harry Nilsson** enregistre carrément en 1969 tout un album de reprises, accompagné par Newman au piano, "Nilsson Sings Newman". C'est enfin lui qui signe les arrangements grinçants façon Kurt Weill de "Is That All There Is?", le sommet de la carrière de **Peggy Lee**.

Outre-Manche, Newman se révèle une bonne pioche pour des artistes anglais à la recherche d'un tube, comme Cilla Black, les Walker Brothers ou Alan Price, mais il joue aussi un rôle crucial pour **Elton John**, dont le premier album, écrit et enregistré sur le modèle de celui de Newman, a pourtant été un bide notoire à sa sortie. La sortie en 1972 de "Sail Away" (souvent considéré comme son chef-d'œuvre) a eu de son côté un impact déterminant sur **Brian Wilson**. Le leader des Beach Boys l'écoute et le décortique aussitôt non-stop et considère que l'album l'a empêché de basculer davantage dans la dépression et la folie. Il s'inspire vite des arrangements de l'album pour sa suite orchestrale en bonus de "Holland" et il reprendra quelques décennies plus tard deux de ses chansons. Enfin, **Joe Cocker** aura été pendant toute sa carrière un fidèle client des compos newmaniennes, "You Can Leave Your Hat On" (sur la BO de "9 Semaines ½") étant même un de ses morceaux signature. C'est devenu un standard du strip-tease, grâce à un arrangement très rentre-dedans. De quoi faire oublier des paroles particulièrement glaçantes sur l'original. FK

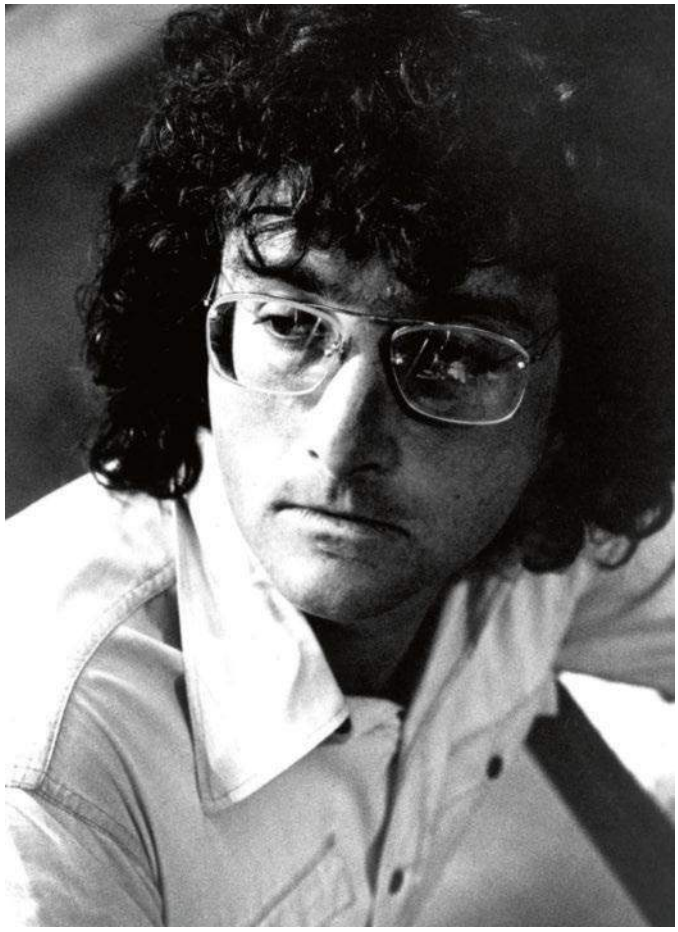


Photo Archives Rock&Folk-DR

R&F : Musicalement, vous avez expérimenté sur ce disque, avec des titres à la structure parfois ambitieuse, et beaucoup de morceaux enregistrés avec orchestre.
Randy Newman : J'ai été très content de faire quelque chose de différent, d'aller de l'avant. Les chansons démarrent quelque part et prennent ensuite des tournants. J'ignore si c'est une bonne chose, mais il y a des gens, comme Paul Simon, qui se forcent à tenter à chaque fois quelque chose d'autre, et cette attitude m'a inspiré. Mes producteurs m'encourageaient aussi à aller vers mon point fort, l'orchestre. Je sais que c'est un tort, mais je ne me suis jamais vraiment trop intéressé aux pistes de base, au son d'une batterie, de la guitare ou de la basse. C'est tout ce qui constitue le rock'n'roll, c'est ce que les Beatles faisaient, j'adore ça, mais ça m'ennuie d'y réfléchir. Peut-être sur le prochain disque...

R&F : Vous aimez mettre votre public dans la tête de vos personnages, leur faire éprouver de l'empathie pour eux. Comment cela marche-t-il avec quelqu'un comme Poutine ?
Randy Newman : L'empathie, c'est ce que je préfère faire, quand j'y arrive. Sur "Putin", j'aime bien qu'il lâche un : *"Non, je n'y arriverai pas."* C'est peut-être du chiqué. Les choristes répondent aussitôt *"Bien sûr que si !"* et lui rajoute : *"J'y arriverai."* Cet échange lui donne un côté un peu puéril. Mitchell Froom *(producteur du disque)* aurait voulu qu'il soit fort, arrogant et sûr de lui tout du long. Je préférais que ça ne soit pas le cas.

R&F : Le morceau a été écrit et enregistré avant l'élection de novembre. Avec les soupçons sur la Russie, "Putin" est-il dépassé par l'actualité ?
Randy Newman : Pendant 80 ans, les Républicains prônaient la lutte contre la Russie. Là, les Russes sont là, et personne ne semble s'en alarmer.

Photo Pamela Springsteen-DR

“Je me suis longtemps reposé derrière des personnages”

C’est clair qu’ils ne nous veulent pas du bien. Et il faut vraiment être idiot pour ne pas le voir : ils voulaient que *ce type* soit président, parce qu’ils voulaient que ce soit la pagaille.

R&F : Justement, *ce type* tient des propos dignes de “Political Science”, où tout est résolu à coup de bombes atomiques.
Randy Newman : Je n’aurais jamais cru que ce serait une chanson où les gens auraient peur de rire. Le narrateur est visiblement cinglé. Mais *ce type* n’est pas très loin. Un journal américain trouvait qu’il était un personnage de chanson de Randy Newman. Et c’est le cas. Je n’avais jamais imaginé que ça serait un jour possible.

R&F : Comptez-vous écrire sur lui ?
Randy Newman : Pour dire quoi ? Qu’il est bête, méchant et paresseux ? Bien sûr, c’est pile mon rayon. Mais il serait par exemple plus intéressant, de prendre le point de vue de sa fille, Ivanka, lui envoyant une lettre. Je ne sais pas si ça pourrait marcher, mais ça reste une piste.

R&F : Les relations familiales ont toujours été importantes pour vous.
Randy Newman : C’est ce qui m’intéresse en tant qu’auteur. J’ai écrit sur Dieu et la foi, beaucoup sur le racisme, sur l’argent et aussi sur la famille. Ce sont des sujets récurrents qui m’intéressent. Ma composition préférée, c’est “My Country” *(sur les soirées muettes passées en famille, à regarder la télé)*. La musique en est un peu trop statique, mais elle décrit exactement comment j’ai grandi, et plein d’autres personnes aussi.

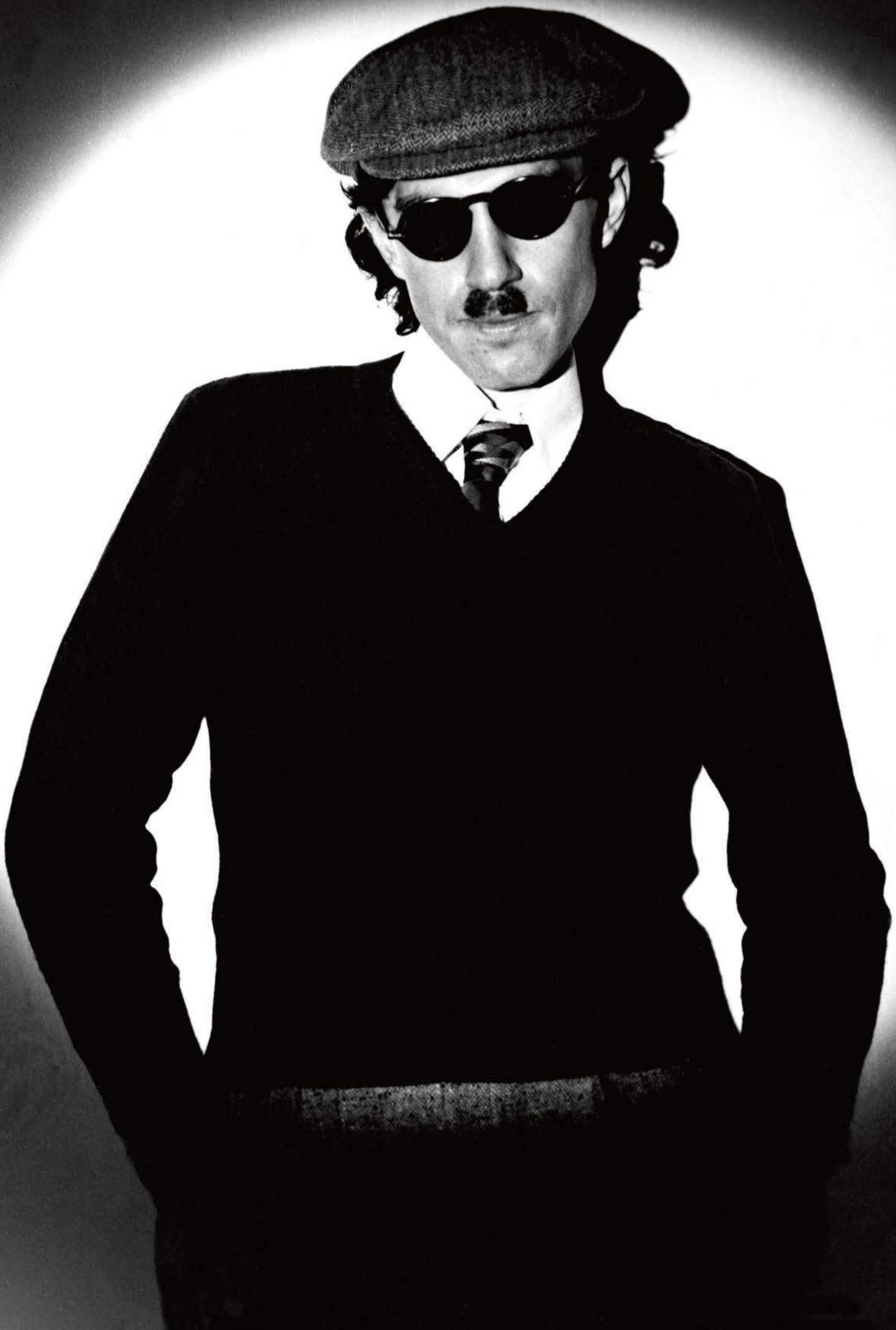
Sombre et triste

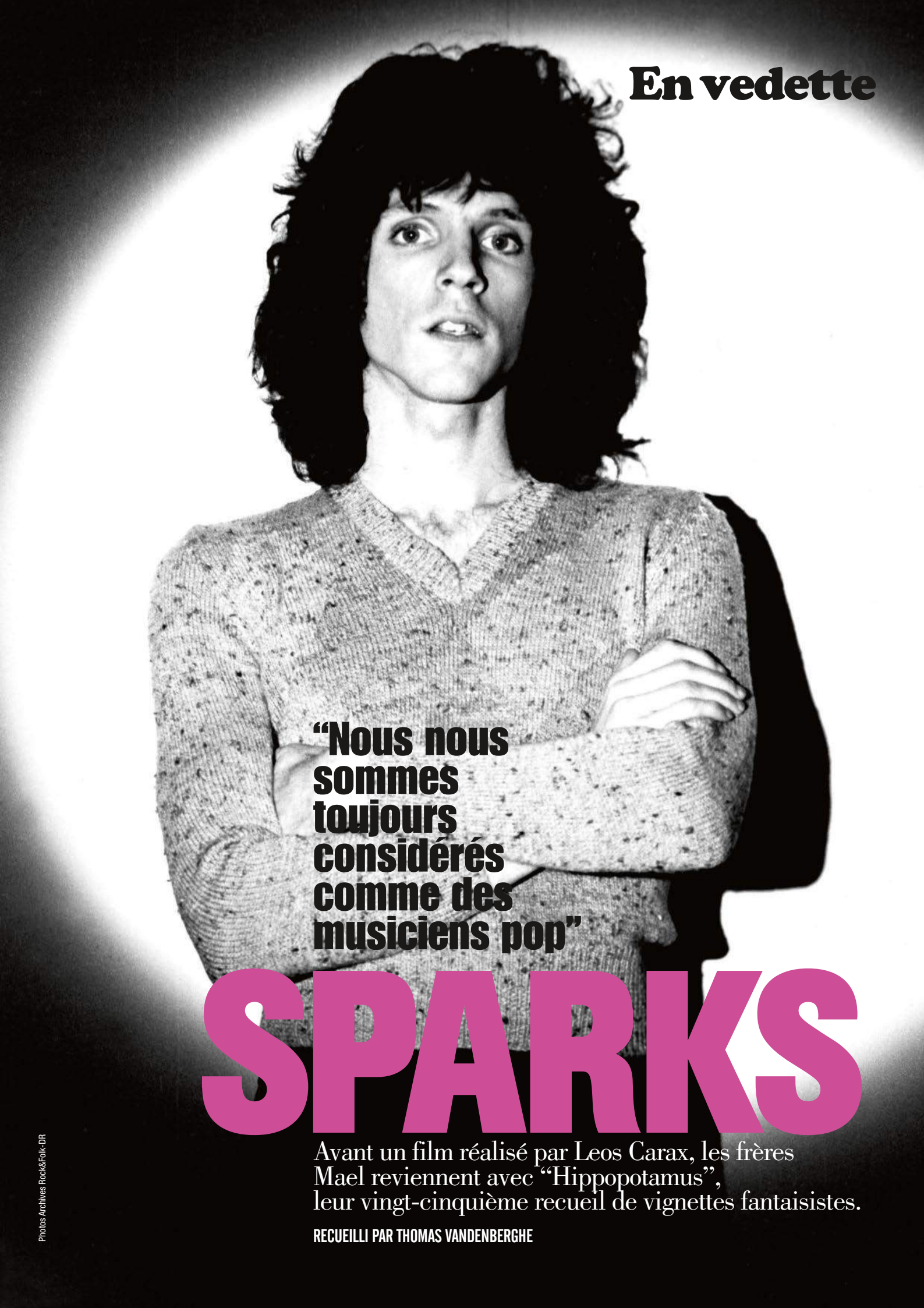
R&F : Vous abordez aussi de plus en plus souvent votre propre vie.
Randy Newman : Une chanson comme “Lost Without You” s’est imposée à moi. Elle est sombre et triste, elle parle de la mort de ma mère, mais ça valait la peine de l’écrire. Je me suis longtemps reposé derrière des personnages, mais sur “Land Of Dreams” (1988), j’ai voulu voir si je pouvais faire autrement. Ces chansons sont en fait faciles à écrire, sans que j’en éprouve des scrupules.

R&F : “When She Loved Me”, la complainte au milieu de “Toy Story 2”, a été un tournant pour Pixar : elle leur a montré qu’ils pouvaient aborder des thèmes complexes dans leurs films, comme la nostalgie.
Randy Newman : Ce qui est important, pour Pixar, c’est que le film ait *du cœur*, c’est leur terme. Je connaissais l’histoire qu’ils voulaient raconter, et ils voulaient animer la chanson que j’avais écrite là-dessus. Mais je ne croyais pas que des gosses de cinq ou sept ans resteraient sans voix jusqu’à la fin devant le résultat. Quels adorables bambins !

R&F : Cherchez-vous au final à déranger par vos chansons ?
Randy Newman : Pas vraiment. J’essaye surtout de bien écrire, de bien capter une vérité, quel que soit le sujet, que les mots y soient justes. Je serais prêt à aller très loin rien que pour ça me donne une chanson. ★

Album “Dark Matter” (Nonesuch/ Warner)
Concert le 24 février 2018 à La Cigale





“Nous nous sommes toujours considérés comme des musiciens pop”

SPARKS

Avant un film réalisé par Leos Carax, les frères Mael reviennent avec “Hippopotamus”, leur vingt-cinquième recueil de vignettes fantaisistes.

RECUEILLI PAR THOMAS VANDENBERGHE

Photos Archives Rock&Folk-DR

Le monde de la musique serait bien fade sans Sparks. En 45 années de carrière, Ron et Russell Mael n'ont jamais cessé d'être modernes et après avoir été génialement inspirés dans des domaines aussi éloignés que le glam, le vaudeville, le disco, la pop électronique ou la musique répétitive (sublimée dans la trilogie sortie entre 2002 et 2008) les deux Californiens (que beaucoup n'ont jamais cessé de croire anglais) reviennent aujourd'hui avec un nouvel album riche, varié, drôle et (encore une fois) magnifique où le falsetto de Russell chante sur les mélodies acrobatiques de Ron Mael ses points de vue délirants sur la position du missionnaire ou le design scandinave.

Une autre façon de penser

ROCK&FOLK : Ron, vous faisiez peur aux enfants à cause de vos regards caméra un peu menaçants, on se souvient d'un passage chez Jacques Martin particulièrement marquant.

Ron Mael : Tu n'es pas le premier à me dire ça... Des personnes même plus âgées que toi, particulièrement en Angleterre me disent la même chose depuis longtemps : ce souvenir qu'ils ont de ma tête ou de mon regard sur scène ou un passage à Top Of The Pops. Mais avoir laissé un tel souvenir aux gens... même si c'est un peu négatif... Je ne peux pas dire que je n'en tire pas une certaine fierté. Ça me rend heureux. C'est bizarre car ça n'a jamais été intentionnel, mais je pense aussi que ce petit détail à l'image a aidé notre musique à sortir du lot.

R&F : Votre nouvel album "Hippopotamus" a-t-il été pensé comme une suite à "FFS" *(l'album enregistré intégralement avec Franz Ferdinand)* ?

Ron Mael : Ce disque a clairement été pensé comme un album pour un groupe *(contrairement à la dernière tournée en duo, Sparks jouent cette année avec cinq musiciens additionnels dont les membre du groupe Mini-Mansions, fans de Sparks)*. En cela, "Hippopotamus" s'inscrit dans la continuité de "FFS". Mais aussitôt après la tournée avec Franz Ferdinand, nous avons travaillé sur les chansons du film *(une comédie musicale écrite par eux et tournée bientôt par Leos Carax)* et c'était rigoureusement autre chose, un autre rythme de travail, une autre musique, une autre façon de penser... Donc, quand nous sommes revenus à l'écriture des chansons de notre nouvel album, nous sommes repartis assez spontanément là où nous avions laissé les choses avec "FFS".

R&F : Vous présentez votre vingt-cinquième album en 45 ans. Comment faites-vous pour garder la passion et la magie intactes à chaque fois, quand il faut repartir de zéro ?

Russell Mael : Au train où allaient les choses avec le film, on était surmotivés. Ça faisait du bien de mettre l'écriture du film de côté pour revenir à des formats pop de 3 minutes. Au final, on revient toujours à ce qui est pour nous une sorte de mission : rallier des gens à l'univers de Sparks. La seule façon de faire ça est de ne jamais se reposer sur ses lauriers car on sait que des gens vont découvrir Sparks avec ce disque. Pour cette raison on doit se sentir aussi pertinents que quand on a sorti notre premier album.

Ron Mael : Mais il faut bien reconnaître que repartir de zéro à chaque fois est un peu effrayant : cette crainte de la page blanche. Quelquefois on doit tourner autour de quatorze ou quinze idées avant d'en trouver une bonne.

R&F : Avant de signer l'époustouflant "Lil' Beethoven" en 2002, vous aviez terminé un disque que vous avez finalement jeté à la poubelle.

Ron Mael : C'était terrible. Chaque chanson que tu écris finit toujours par devenir précieuse. Mais ça a été un de ses rares moments où on a réussi à prendre conscience d'un truc qui n'allait pas, se regarder en face et se dire qu'on n'allait nulle part. Il y avait des chansons super mais il manquait au tout une sorte de pertinence. Pour la première fois on avait eu l'impression de faire *un autre album de Sparks* et ça nous a terrifiés. Du coup on s'est complètement extrait du format chanson, on s'est enfermés dans le studio et on s'est amusés avec les sons, en empilant des voix et en jouant sur la répétitivité. J'écoutais beaucoup John Adams à l'époque. Nous nous sommes toujours considérés comme des musiciens pop, mais il arrive des moments où tu es obligé de te reprogrammer.

De mal en mal

R&F : Le monde va de mal en mal. A part sur "Hello Young Lovers" avec "Baby Can I Invade Your Country" et sur ce nouveau disque avec "What The Hell Is It This Time", vous semblez vivre comme dans une bulle et ne pas vous laisser affecter par le chaos ambiant.

Russell Mael : On parle entre nous, évidemment.

Ron Mael : Dans un sens, nous réagissons à notre façon à tout ça avec des chansons, c'est ça qui nous aide à surmonter toutes ces choses. Ça paraît futile mais réagir positivement aux choses négatives qui nous entourent est la meilleure chose qu'on puisse faire. Artistiquement, il y a deux façons de réagir aux catastrophes : soit tu déprimes au point de ne plus réagir du tout, et tu t'enfermes. Soit tu te rebelles contre ces choses à ta façon. En ce qui nous concerne avec de la musique et des paroles. C'est notre façon de réagir.

Russell Mael : On reçoit beaucoup de messages de fans qui nous félicitent de traiter ces problèmes autrement qu'en disant juste : *"Trump est le diable"*. Sans qu'il soit question de faire l'autruche, notre projet est de créer une sorte de diversion, de prendre un peu de hauteur. Les fans nous comprennent et manifestement, notre musique leur fait l'effet d'un hug géant.

Ron Mael : Ne rien faire et laisser faire est la pire des attitudes. Nous sommes rebelles à notre façon.

"Aller contre les règles établies, ça nous intéresse"

R&F : Tous vos fans le disent : il n'y a pas d'équivalent à Sparks. Y a-t-il des artistes de qui vous vous êtes déjà senti proches dans la façon qu'ils avaient de vouloir toucher les gens ?

Ron Mael : Quand on allait à l'université, on était clairement fans de Godard. On a toujours vécu à Hollywood donc on a toujours baigné dans le cinéma. Et justement, le cinéma de Godard était tellement à la fois du cinéma... et à la fois un commentaire sur le cinéma, une réaction à ce qui se faisait. De là à dire que nous avons été influencés par Godard, il y a un monde. Mais ce sens du contrepied est quelque chose auquel nous sommes sensibles je crois. Dès que le travail de quelqu'un consiste à aller contre les règles établies d'un système, ça nous intéresse, et on s'en sent proches.

R&F : On a le sentiment que vos influences sont également comiques. Les paroles de chacune de vos chansons contiennent un ou plusieurs *twists* comiques.

Ron Mael : J'ai toujours été fan de Andy Kaufman qui, lui aussi, prenait la comédie à contrepied. Et en stand-up pour moi le meilleur est clairement Richard Pryor. ***Suite page 54***

Photo Elaine Stocki-DR

Plus sophistiqué que Queen, moins pédant que Roxy Music

TOP 10 Discographie sélective SPARKS

PAR BENOIT SABATIER

Les dix albums essentiels des Sparks — et pour chacun, les meilleurs morceaux. *Ten in heaven.*

01 "Propaganda" *(1974)*

La quintescence des Sparks glam rock, une enfilade de chansons scotchantes : "At Home, At Work, At Play", "Achoo", "Reinforcements", "Thanks But No Thanks", "Bon Voyage", "BC"... Avec une seule de celles-ci, n'importe qui bâtirait toute une carrière. Plus sophistiqué que Queen, moins pédant que Roxy Music, totalement flamboyant, débridé, "Propaganda" n'a qu'un problème : trop d'idées. Et les falsettos de Russell peuvent gaver. Alors pour souffler, les frangins livrent au milieu de l'album, c'est rare chez eux, une ballade. Et quelle ballade ! "Never Turn Your Back On Mother Earth" : leur plus belle chanson, diffusée avant chaque concert de leur fan Morrissey.

02 "N°1 In Heaven" *(1979)*

Blondie et Bowie les imiteront : c'est la première fois que Giorgio Moroder, génie disco, se met au service d'un groupe rock. Sacrilège ! Une association contre-nature, opportuniste ! Faux : l'alliage disco rock fait des miracles sur les incroyables "The Number One Song In Heaven" et "Tryouts For The Human Race", mais aussi "Beat The Clock", "Academy Award Performance ", "My Other Voice"... Comme Bowie, les Sparks n'ont cessé de se réinventer, avec audace, tout au long de leur carrière. Se plantant parfois. Sûrement pas ici.

03 "Kimono My House" *(1974)*

Les Californiens enregistrent à Londres, la ville de leurs idoles The Who, là où Brian Eno vient de composer "Here Come The Warm Jets". Le glam de "Kimono", c'est ça : la puissance des Who avec l'inventivité d'Eno, le tout façon folle de Broadway. Et dire que cet album de déments s'est imposé comme un classique ! "This Town Ain't Big Enough For Both Of Us", "Amateur Hour", les hits pleuvent, une débauche de créativité sans fin, puisque les deux frères sortent "Propaganda" illico dans la foulée. La cage aux fous !

04 "Lil' Beethoven" *(2002)*

Encore une réinvention radicale et bluffante. Quels autres groupes seventies peuvent s'enorgueillir de composer trente ans plus tard des albums parmi leurs meilleurs ? Les Sparks ont bâti leur réputation sur une pop pétaradante, *camp* et baroque, les voilà s'abreuvant désormais dans le classique — un *chamber rock* barge, avec orchestre martial, cordes paranos, piano véloce, chanté-parlé parfois réduit à une phrase répétée... Sommets : "Your Call's Very Important To Us. Please Hold", "The Rhythm Thief", "Suburban Homeboy", et le lennonien

"I Married Myself", bouleversant. Les deux albums suivants, avec les remarquables "Waterproof", "Perfume", "The Very Next Fight", "This Is The Renaissance", "I've Never Been High", prolongent ce délire opéra-pop avec rab de guitares.

05 "Gratuitous Sax & Senseless Violins" *(1994)*

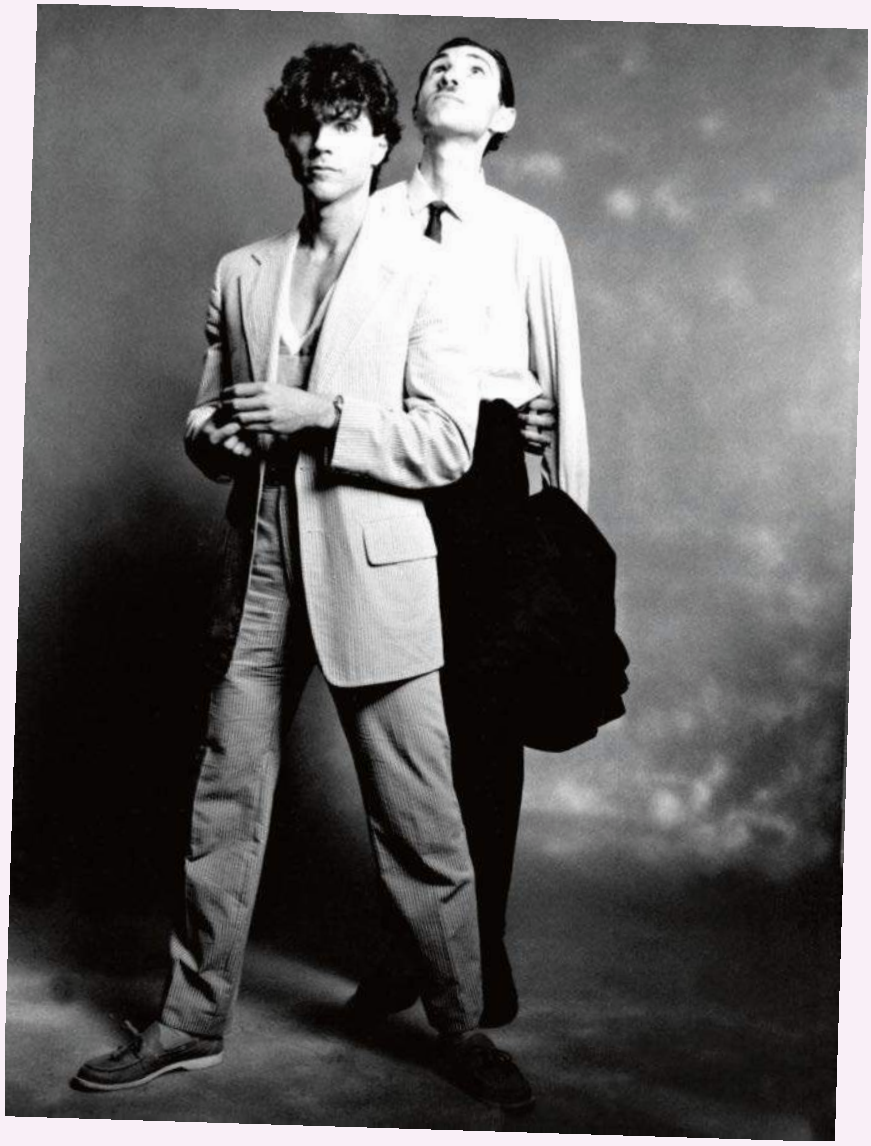
Encore plus incongru que d'habitude. Cet album regorge pourtant de compos sublimes ("Let's Go Surfing", "Frankly, Scarlett, I Don't Give A Damn", "When Do I Get To Sing 'My Way' ", "The Ghost Of Liberace"). Pour le chant, Russell a rarement autant ému, dans des registres variés et mélancoliques, pas loin des Pet Shop Boys. Là où ça déraille, c'est au niveau de la production, entre acid-house et eurodance, un son cheap et daté qui n'arrive même pas à flinguer les mélodies — c'est dire leur beauté. "Irreplaceable", sur l'album suivant ("Balls"), provoque les mêmes frissons.

06 "Angst In My Pants" *(1982)*

Le glam rock de l'ère synthétique : T Rex façon Gary Numan, Slade à la sauce Human League. Le son défonce, les chansons suivent le mouvement — surtout "Sherlock Holmes", mais aussi "Angst In My Pants", "The Decline And Fall Of Me", "Eaten By The Monster Of Love", plus "I Predict", "Sextown USA"... Durant cette décennie, les Sparks vont ensuite s'enfoncer dans une pop synthétique plus club et moins inspirée. Malgré quelques réussites ("With All My Might", "Lucky Me, Lucky You", "Change", "Madonna", "All You Ever Think About Is Sex"), certains disciples, comme les suisses Yello, vont alors les surclasser.

07 "A Woofer In Tweeter's Clothing" *(1972)*

Quand la pop psyché vire power-pop : une sorte de mix entre deux disques sortis la même année, "On The Third Day" (ELO) et "Tanx" (T Rex). Avec des morceaux aussi stupéfiants que "The Louvre", "Moon Over Kentucky",



"Underground", "Girl From Germany", "Here Comes Bob", impossible de réduire cet album à une simple transition vers les chefs-d'œuvre glam.

08 "Terminal Jive" *(1980)*

Pour "Young Girls", un de leurs plus grands morceaux. Et pour la France : "When I'm With You" fut un énorme tube chez nous (et pas ailleurs). Il y a aussi "The Greatest Show On Earth". Le reste relève souvent du pilotage automatique — new wave discoïsante au kilomètre. Trop productifs, les Mael auraient dû compiler le meilleur de cet album avec le top du suivant, "Whomp That Sucker" (qui contient "Funny Face", "I Married A Martian", "Suzie Safety").

09 "Halfnelson" *(1971)*

Etudiants à l'UCLA mais fans anglophiles (The Move, Tomorrow), Ron & Russell montent Halfnelson. Todd Rundgren produit leur premier album (qui resortira sous le nom "Sparks"). La pop psyché des Blossom Toes et Mothers Of Invention a clamsé avec les sixties ? Ils la ressuscitent sous des habits neufs — ceux de "(No More) Mr Nice Guys", "High C", "Slowboat", "Wonder Girl", "Fletcher Honorama"...

10 "Indiscreet" *(1975)*

Produit par Tony Visconti, l'album, qui recèle les stupéfiants "How Are You Getting Home ?" et "Happy Hunting Ground", n'a qu'un défaut : s'inscrire comme une redite du chef-d'œuvre qu'il suit, "Propaganda" — alors qu'il est, façon Bonzo Dog Band, encore plus perché. A travers sa voix, Russell joue une multitude de rôles : une mémé, un satyre, une vierge... Et le personnage le plus fabuleux : celui du frère dingo d'un moustachu barjot, enrôlé dans un duo hallucinant. ★

Photos Archives Rock&Folk-DR

Photo Elaine Stocki-DR

“Rallier les gens à l’univers Sparks”

Ce type était hilarant mais aussi émouvant, dans le sens où il parvenait à défier ses propres colères, à les canaliser et les transformer en matière comique. C’est amusant car l’histoire du film est justement celle d’un comédien de stand-up qui tombe amoureux d’une chanteuse d’opéra. Du coup, on a dû se glisser dans la peau et la façon de penser d’un comédien de stand-up actuel. Un personnage très en colère, très abrasif. On a essayé d’en faire une sorte de Lenny Bruce contemporain.

R&F : Justement, qu’en est-il de ce film ?
Russell Mael : Ça fait quatre ans qu’on travaille sur le projet. C’est une comédie musicale, une grosse production, le plus gros budget sur lequel Leos Carax ait jamais travaillé... avec beaucoup d’équipes techniques et des comédiens américains, ce qui nous a confrontés aux problèmes des agendas de comédiens. Adam Driver le comédien principal est engagé dans le projet depuis deux ans, mais il joue également dans “Star Wars”... ça complique. Amazon est aussi en train de s’intéresser au film... Ça prend des proportions qu’on n’avait pas osé imaginer.

R&F : C’est votre deuxième comédie musicale en cinq ans, après “The Seduction Of Ingmar Bergman” *(une comédie musicale fantaisiste sur le réalisateur scandinave, commandée par le ministère de la Culture suédois)*
Ron Mael : Le projet Bergman impliquait tellement de personnes et de comédiens que nous n’avons pu le présenter qu’une seule fois en live. Du coup, quand on a eu l’idée de cette histoire, on s’est dit que ce serait super d’en utiliser l’aspect narratif pour le nouvel album, en lui donnant l’aspect d’un conte... Alors on a tout de suite écrit à l’économie, avec très peu de protagonistes pour que ça coûte le moins cher possible. Et voilà que cette histoire va finir en production hollywoodienne... ce qui nous va très bien comme ça !
Russell Mael : Quand on a fini l’écriture des chansons, de l’histoire et des dialogues du film, on est allé au Festival de Cannes pour rencontrer Leos qui est fan du groupe et qui avait utilisé une de nos chansons dans “Holy Motors”. Il a pris un peu de temps pour réfléchir, et il est revenu super motivé, ce qui est génial dans le sens où ce n’est pas un réalisateur qui se concentre sur plusieurs projets à la fois. Quand il est sur un truc il ne le lâche pas et il va au bout.
Ron Mael : Travailler avec lui est un rêve. Cependant il est évident qu’il doit aussi apporter sa touche au film, ce qui signifie qu’on a été obligé de réécrire, de sacrifier des choses auxquelles on était parfois attachés. Au cinéma, la réécriture fait partie du jeu. Sur notre musique on ne lâche rien, mais il est évident que quand tu t’attaques à la production d’un film, à notre niveau, tu es obligé de faire quelques sacrifices.
Russell Mael : C’est aussi la raison pour laquelle il n’y a pas eu de vrai nouvel album de Sparks depuis si longtemps. A la base, ce film devait être notre nouveau disque ! Donc, dès qu’on a fini de l’écrire on s’est attelé à “Hippopotamus”.

Prof de chant

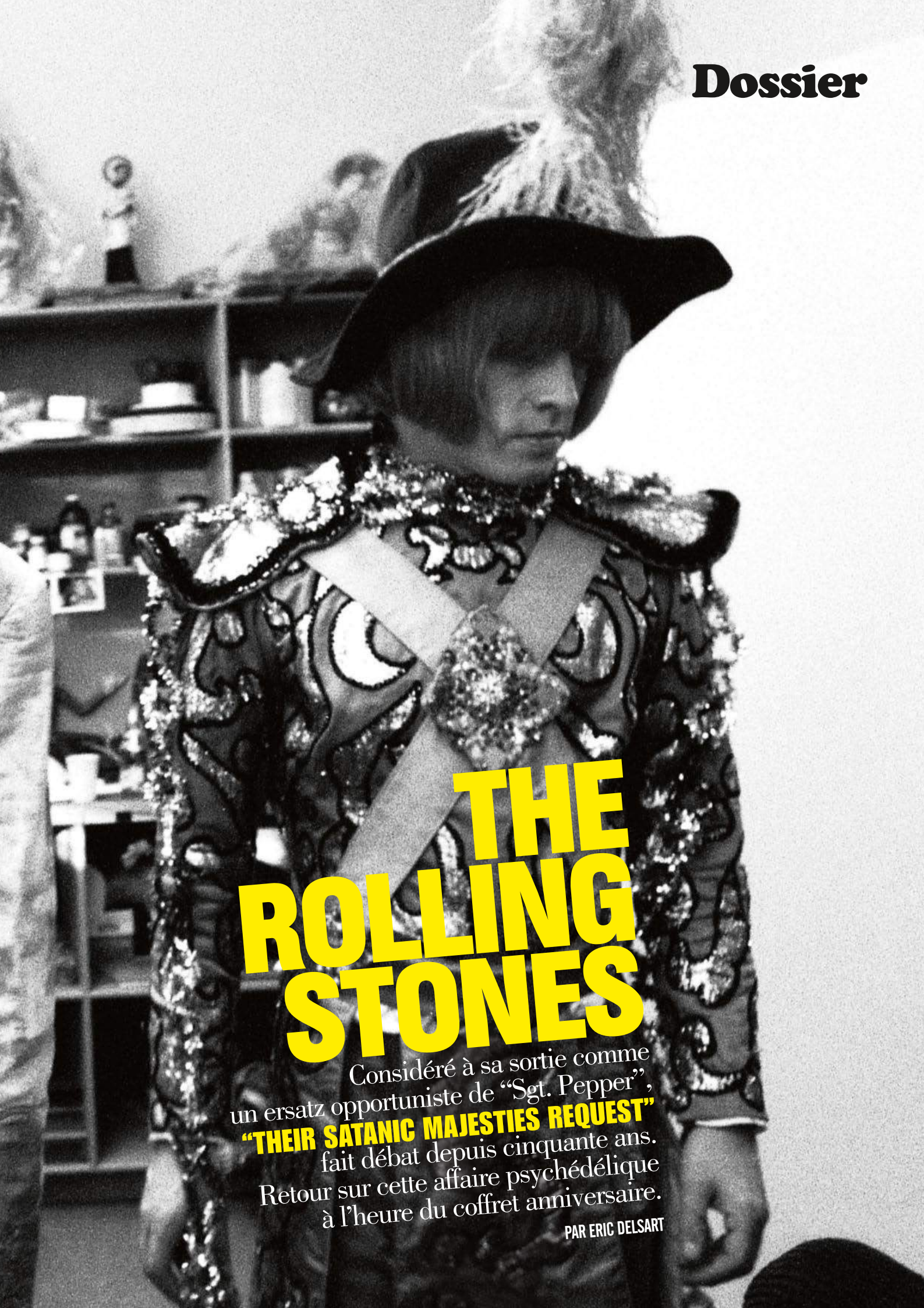
R&F : Les chansons du film sonneront-elles très Sparks ? S’il y a autant de syllabes que d’habitude, ça risque d’être dur pour les acteurs…
Russell Mael : Adam Driver a voulu nous rencontrer pour savoir comment il devait interpréter nos chansons et on lui a tout de suite dit qu’on n’aimait pas beaucoup l’interprétation très ampoulée des comédies musicales de Broadway.
Ron Mael : Il est allé voir un prof de chant et c’était notre hantise : que le coach lui apprenne à chanter comme dans une comédie musicale de Broadway.
Russell Mael : On cherchait vraiment une sensibilité de chanteur de groupe. Deux mois plus tard on a fait un test en studio et il nous a bluffés. Il n’est pas tombé dans le piège de la comédie musicale classique. Et en tant que chanteur c’était assez appréciable de voir un acteur donner corps à mes chansons.
Ron Mael : Un acteur de “Star Wars” qui plus est ! ★

Album *“Hippopotamus” (BMG/ Sony Music)*

Collection Légendes du Rock

Commandez-les sur boutique.editions-lariviere.fr

Photo DR



THE ROLLING STONES

Considéré à sa sortie comme un ersatz opportuniste de "Sgt. Pepper", **"THEIR SATANIC MAJESTIES REQUEST"** fait débat depuis cinquante ans. Retour sur cette affaire psychédélique à l'heure du coffret anniversaire.

PAR ERIC DELSART

Le rock psychédélique des Rolling Stones est décadent

Photo DR

Nous fêtons cette année le cinquantenaire de 1967, date clef du calendrier rock'n'roll, où la contre-culture a pris le pouvoir et la jeunesse occidentale ouvert les portes de la perception. Dans l'histoire du rock, peu d'années sont autant chargées de symboles. Comme 1954 et 1977, 1967 est une année de révolution, de l'invention d'un nouveau langage musical. L'année du Summer Of Love, où le rock psychédélique a émergé dans une grande explosion multicolore. C'est aussi l'année durant laquelle de nombreux disques majeurs de l'histoire du rock sont sortis : "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band" des Beatles bien sûr, le premier Doors, "Surrealistic Pillow" de Jefferson Airplane, "Are You Experienced" de Jimi Hendrix, "The Piper At The Gates Of Dawn" de Pink Floyd, "Safe As Milk" de Captain Beefheart, "Forever Changes" de Love, "Disraeli Gear" de Cream, mais aussi, à contre-pied de toutes ces couleurs chatoyantes, le premier album du Velvet Underground. C'est en revanche l'année maudite des Rolling Stones, une année de souffrance où le groupe le plus sulfureux de sa génération s'est perdu, entre procès, divorces et décisions artistiques discutables, avant de se crasher avec son album le plus controversé, "Their Satanic Majesties Request". En douze mois, les jeunes rebelles qui dansaient aux sommets des charts sont devenus aux yeux du grand public des suiveurs largués qui ont pris le wagon du psychédélisme en marche. Cinquante ans après les faits, il est grand temps de revenir sur cette sombre histoire et d'examiner de près ce disque honni en son temps, et dont la réputation n'a eu de cesse de grandir depuis…

L'année 1967 avait pourtant bien démarré pour les Stones, dont le single "Ruby Tuesday" à la mélodie pop cristalline caracolait en tête des charts américains en janvier. "Between The Buttons", l'album paru le 20 du même mois, gorgé de chansons pop aux sonorités baroques et music-hall, fut même numéro 2 aux USA. Le duo Keith Richards/ Mick Jagger y confirmait, après le formidable "Aftermath" (1966), sa capacité à composer un album solide de A à Z, et la production subtile de l'album annonçait un tournant psychédélique promis au succès... Malheureusement, les choses allaient rapidement prendre un tour dramatique. Quelques jours après les premières sessions d'enregistrement du nouvel album en février 1967, Keith invita quelques amis à venir tripper au LSD dans son manoir champêtre de Redlands, à proximité de Portsmouth. Neuf personnes, dont Mick Jagger et sa compagne de l'époque Marianne Faithfull, étaient de la partie et eurent la mauvaise surprise de voir leur sauterie interrompue par une descente de police. Le raid ne devait évidemment rien au hasard : l'establishment conservateur rêvait de s'offrir le scalp d'un de ces groupes de jeunes gens décadents qui menaçaient les institutions avec leurs idéaux libertaires. Les Beatles étant hors de portée — leur MBE (médaille de Membre de l'Empire Britannique, équivalent local de la Légion d'Honneur) assurant leurs arrières — les Rolling Stones étaient la cible idéale. Début février, le tabloïd News Of The World publia une série d'articles racoleurs ("Pop Stars And Drugs : Facts That Will Shock You") centrés sur la consommation de LSD par des artistes comme Donovan. Le journal fit ainsi état de la présence active de Pete Townshend, Ginger Baker et surtout Mick Jagger lors d'une des légendaires fêtes lysergiques organisées par les Moody Blues à l'époque. Une accusation erronée car le Rolling Stone à s'être épanché auprès du journaliste sous couverture était en fait Brian Jones (forcément). Jagger décida de poursuivre News Of The World pour diffamation. Acculé et conscient de son erreur, le journal mit le chanteur

sous surveillance rapprochée afin de le prendre en flagrant délit. C'est ainsi que le 11 février 1967, un appel anonyme renseigna la police des activités en cours dans la maison Richards. Dûment mandatée, la vingtaine de policiers déployés y firent une pêche miraculeuse : pilules d'amphétamines dans la veste de Jagger, héroïne sur le marchand d'art Robert Fraser (propriétaire de la plupart des produits stupéfiants ce soir-là), marijuana à tous les étages... L'événement fit les choux gras de la presse à scandales — qui se fit par ailleurs un plaisir de répandre des rumeurs salaces sur Marianne Faithful (que la police avait eu la surprise de trouver nue, simplement enveloppée d'un tapis de fourrure) — et les leaders du groupe passèrent la nuit derrière les barreaux, avant d'être libérés sous caution en vue d'un procès. Si, durant un temps, les Stones retournèrent à leurs affaires, la paranoïa s'était installée au sein du groupe et de son entourage. Andrew Loog Oldham, lui-même confronté à ses propres démons, décida de prendre la fuite (ce qui fut perçu par le groupe comme un manque de loyauté). Ses activités avec son label Immediate l'avaient considérablement éloigné des Rolling Stones dont il avait été le producteur et promoteur visionnaire. Ses propres problèmes d'addiction rendirent la séparation inéluctable. Son départ eut une conséquence immense. A l'instar des Beatles qui ont conçu un des projets les plus mal fichus de leur carrière avec le film sans queue ni tête "Magical Mystery Tour" peu après le décès de leur manager Brian Epstein, les Rolling Stones, sans le contrôle qualité d'Oldham, ont passé de longues heures en studio à chercher la lumière durant des sessions dénuées d'idées géniales (l'écoute des disques pirates contenant prises alternatives, instrumentaux et jams diverses témoigne de la vacuité de ces séances). Le 10 mai, Brian Jones fut à son tour arrêté en possession de cannabis. Le guitariste, que la petite amie Anita Pallenberg avait quitté pour Keith Richards sombra alors dans une dépression profonde. Le 29 juin, Jagger et Richards furent condamnés à des peines de prison qui, paradoxalement, leur valurent un soutien immense. De la part du grand public évidemment, mais aussi de leurs amis musiciens (les Who sortirent un single de reprises de "The Last Time" et "Under My Thumb") et plus étonnamment de la presse qui fit de leur procès une cause célèbre (notamment le pourtant conservateur Times qui se fendit d'un éditorial resté célèbre intitulé "*Who breaks a butterfly upon a wheel ?*" contestant la sévérité du jugement).

Photo DR

Au milieu de cette controverse, le groupe publia le single “We Love You” pour remercier ses fans, dont la face B “Dandelion” est la première véritable adhésion des Rolling Stones au flower power. Dernière production d’Andrew Loog Oldham, “We Love You” a pour particularité de voir figurer John Lennon et Paul McCartney dans les chœurs.

Moment de relâche

C’est donc dans cette drôle d’ambiance que fut concocté le sixième album des Rolling Stones, de façon sporadique, désordonnée, avec la menace permanente d’un avenir morne en ligne de mire. Si Jagger et Richards furent acquittés fin juillet, le mal était fait. Les Rolling Stones ne pouvaient rattraper le temps perdu, mais ils s’attelèrent à boucler leur projet psychédélique avant la fin de l’année. D’où le titre de travail “Cosmic Christmas”, qui fut ensuite changé en “Her Satanic Majesty’s Request”, en référence au texte “Her Britannic Majesty’s Secretary Of State Requests” qui orne la première page des passeports britanniques. Le groupe préféra toutefois éviter d’attiser les braises

Difficile d’avoir les cinq musiciens en studio en même temps

encore rouges de la polémique avec un outrage malvenu à la reine. “Her” devint “Their”, faisant des Stones eux-mêmes des majestés sataniques. Sous sa pochette 3D sophistiquée, “Their Satanic Majesties Request” est surtout un album bordélique, conséquence des circonstances de son enregistrement (il était difficile d’avoir les cinq musiciens en studio en même temps). L’album alterne ainsi morceau à la production somptueuse (comme “She’s A Rainbow”, arrangée par John Paul Jones) et passages instrumentaux auto-complaisants (l’oubliable “Gomper”). Il possède la particularité de comprendre une rare composition du bassiste Bill Wyman. Il fallait bien que Jagger et Richards aient l’esprit autre part pour

Anton Newcombe et John Dwyer en ont fait leur album de chevet

permettre tel moment de relâche. La réalité demeure que le bon Bill, qui n'avait pas pu être prévenu à temps alors qu'une session d'enregistrement avait été annulée à la dernière minute, s'était pointé seul en studio. L'ingénieur Glyn Johns lui proposa malgré tout de rester enregistrer des démos. Celle alors intitulée "Acid In The Grass" impressionna ses compères au point que le groupe l'enregistra sous le nom d' "In Another Land". Le label l'apprécia au point de la sortir en single, ce qui irrita Jagger et Richards qui, potaches, ajoutèrent des ronflements (de Bill Wyman lui-même) à la fin de la version album de la chanson, sans prévenir son auteur au préalable. Le seul vrai bénéfice ici des déboires des Stones reste la chanson "2000 Light Years From Home", écrite par Mick Jagger dans la solitude de sa cellule de la prison de Brixton. L'album sortit en décembre 1967 sous un flot de critiques au mieux mitigées, souvent assassines. Jon Landau, dans l'édition du 8 décembre de Rolling Stone parle de "*crise d'identité de premier ordre*", décrivant l'album comme un "*courant sinueux d'effets de production et de gimmicks électroniques*". Il y accuse les Stones d'avoir été "*trop influencés par leurs inférieurs musicaux*". Philippe Rault, dans Rock&Folk daté de février 1968 ne compte que "*quatre plages à retenir*", le reste de l'album constituant "*une bonne musique de fond sans prétentions particulières*". Le groupe lui-même a renié cet album au fil du temps (Keith Richards n'y consacre que quelques lignes dans son autobiographie), et durant des décennies, "Their Satanic Majesties Request" a été l'album honni des Stones. Une aberration, une faute de goût rapidement rectifiée par le sain retour aux sources de "Beggars Banquet", plus blues, plus rock, plus proche des thèmes familiers du groupe.

Quelle époque hippie

Eux aussi ont tenté de séduire le public hippie grandissant, mais tous n'ont pas réussi leur mue psychédélique avec autant de talent que les Pretty Things ou les Small Faces. Quelques *freak outs* improbables.

Kenny Rogers & The First Edition

"JUST DROPPED IN"

Chanson anti-drogue écrite par Mickey Newbury, "Just Dropped In" devient, grâce à la bonhomie d'un Rogers en roue libre, un hymne psychédélique et un déraillage étonnant pour son interprète.

Sonny Bono

"I JUST SIT THERE"

Sans Cher, Sonny part en vrille sur "Inner Views" son seul et unique album solo et s'amuse avec des sitars pour ce qui reste le titre le plus formidablement barré de sa discographie.

The New Animals

"YES I'M EXPERIENCED"

Bouleversé par le festival de Monterey en 1967, Eric Burdon devient prosélyte du psychédélisme. S'il reste quelques gemmes de cette période, cette réponse à Hendrix est d'une naïveté confondante.

The Monkees

"CAN YOU DIG IT"

Lassés de n'être que des *teen idols*, les Monkees ont accompli un suicide commercial splendide avec le film psychédélique "Head" (au scénario écrit par Jack Nicholson). La BO est à l'avenant de ce film nonsensique.

William Shatner

"LUCY IN THE SKY WITH DIAMONDS"

Dans l'espace, personne ne vous entendra tripper ! Cette reprise de 1968 par le capitaine Kirk de "Star Trek" est aussi barrée que grotesque, un classique malgré lui.

Sacha Distel & Brigitte Bardot

"LA BISE AUX HIPPIES"

Conçue pour le "Sacha Show" de novembre 1967, cette pochade au sitar omniprésent conçue par Serge Gainsbourg parvient à être encore plus kitsch que le "Scoubidou" du crooner.

S'il déplaît autant, et qu'il dérange certains plus que les horribles albums tardifs du groupe ("Dirty Work", au hasard), c'est qu'il marque une période de repli pour les Stones. "Their Satanic Majesties Request" place les Rolling Stones en position de suiveurs d'une mode éphémère, nombreux jugeant l'album comme une pâle copie de "Sgt. Pepper", bien moins aboutie et arrivant longtemps après la bataille. Pour autant "Their Satanic Majesties Request" reste aujourd'hui un des albums les plus fascinants du groupe. Certes, il y a quelques éléments problématiques, comme ces textes baba un peu surannés ("Sing This Song All Together", sorte de "All You Need Is Love" du pauvre) et cette pochette carnavalesque qui ressemble à une parodie de celle de "Sgt. Pepper" et sur laquelle les musiciens sont affublés de tenues pour le moins contestables. Admettons-le, si l'album était sorti avec une pochette psychédélique plus imaginative — comme ce fascinant dessin de labyrinthe qui illustre l'intérieur de la pochette, par exemple — et qu'on lui avait amputé ses passages les plus foireux (comme le *sing-along* poussif de "Sing This Song All Together" et son excroissance free de 8 minutes), l'album figurerait sans doute parmi les classiques du psychédélisme anglais. Libéré de ses fautes de goût, l'album ainsi condensé aurait possédé une aura bien plus toxique, plus diabolique justement. Car l'essentiel est présent : avec ses synthétiseurs trippants sur "2000 Light Years From Home", ses arrangements étranges (la voix et le clavecin d' "In Another Land"), ses guitares tordues (le riff monumental de "Citadel"), l'album possède tous les ingrédients d'un bon *freak out*. Le rock psychédélique des Rolling Stones est décadent, traversé de fulgurances, d'explorations étranges et empli de mélodies inoubliables ("She's A Rainbow"). On est plus proches de groupes louches — et vénérés des collectionneurs — tels que July ou Art, et l'ensemble, par son côté bizarre, a mieux vieilli que bien des babouseries hippies de l'époque. Heureusement, les années 2000 ont changé la donne : Internet, le mp3 et les sites d'échange ont permis à des milliers de fans de musique de se construire des cultures musicales d'une richesse folle. Du jour au lendemain, des blogs ont démocratisé l'accès à des albums introuvables de deuxième et troisième division psychédélique. L'underground des années 1960-70 a ainsi pu être arpenté par tous et défriché par des milliers de mélomanes qui ont pu se rendre compte par eux-mêmes que de nombreux albums cultes dans certains milieux (car rarissimes) n'étaient que des hendrixeries de seconde zone ou des pastiches insignifiants des Beatles. A l'inverse, des disques oubliés ont enfin acquis leur statut de classiques mineurs — l'album de Tomorrow, "Trip Thru Hell" de CA Quintet, "CQ" des Outsiders et tant d'autres... Quant à "Their Satanic Majesties Request", il est un peu devenu le porte-étendard de tous ces albums psychédéliques mal fichus de l'époque car il en est l'archétype même. Trop long, oscillant entre niaiseries et fulgurances, inconstant mais sympathique. Il possède en outre cette qualité supplémentaire d'être concocté par un des plus grands groupes de tous les temps qui l'a désavoué. Naturellement, des freaks tels qu'Anton Newcombe (qui a nommé un des albums de The Brian Jonestown Massacre, "Their Satanic Majesties' Second Request") et John Dwyer en ont fait leur album de chevet et le défendent bec et ongles, si bien qu'il a fini par être un disque influent. Alors qu'il ressort aujourd'hui en édition deluxe augmentée de bonus (notez qu' "Aftermath" et "Between The Buttons" n'ont pas eu le droit à ce traitement), il semblerait que "Their Satanic Majesties Request" ait enfin trouvé sa rédemption. ★

Album *"Their Satanic Majesties Request — 50th Anniversary Edition" (ABKCO/ Universal)*

Photo DR

“CE N’EST PAS UN DISQUE QUI PREND LA POSE, C’EST UN DISQUE DIRECT, VISCERAL, COMME LES PUTAINS DE SEX PISTOLS”

LIAM GALLAGHER

Le chanteur d’Oasis tournait quelque peu en rond depuis le split de Beady Eye. Trois ans de réflexion, quelques insultes à son frère et le Mancunien revient en artiste solo. Il s’en explique, non sans une certaine drôlerie.

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Rencontrer Liam Gallagher. En 2017, pour qu’il parle de son premier album solo, “As You Were”. Evidemment. Il y a des rendez-vous qui ne se refusent pas. Le disque sera disponible en octobre. Le 6. En attendant, on a le droit d’écouter cinq chansons : “For What It’s Worth”, “Wall Of Glass”, “Bold”, “All I Need And More” et “Paper Crown”. Du rock’n’roll mélancolique, des ballades fédératrices, plutôt dépouillées, avec cette voix qui fait toute la différence. Peut-être aussi un côté plus brut, presque punk, quand les guitares rongent plus qu’elles ne caressent. Liam fait du Liam, sans Oasis mais avec toujours la même arrogance salutaire, la même foi inébranlable. Pas loin de la gare de l’Est, il attend dans un bar d’hôtel, alors que la canicule dévore le bitume parisien. Liam a chaud mais garde sa parka. “*Je préfère transpirer et rester beau gosse*” précise-t-il. Bien sûr.

Photo Muriel Delepont

ROCK&FOLK : Bonjour Liam. J'ai quelque chose à vous donner… ?
Liam Gallagher : C'est quoi ? Un cocard *(rires)* ?

R&F : Non, non, c'est un cadeau. Je vous le donnerai peut-être à la fin de cet entretien…
Liam Gallagher : Je vais tout faire pour le mériter alors ! Putain, ce qu'il fait chaud ! Putain de canicule mec ! On se connaît, non ? On ne s'est pas déjà parlé?

R&F : Il y a bien longtemps. Nous étions jeunes et vous dominiez alors le monde…
Liam Gallagher : Je suis de retour. Liam est de retour !

R&F : Que pouvez-vous nous dire sur ce disque solo, on a reçu très peu d'informations ?
Liam Gallagher : Moi non plus, je n'ai reçu aucune information *(rires)*. Le titre de l'album, déjà, c'est "As You Were". J'en avais la traduction en français mais je l'ai oubliée. Je pense qu'on pourrait le traduire par quelque chose comme *de retour aux affaires* ou *on remet ça* ou *la vie continue*... C'est une phrase pas mal utilisée en Angleterre. Enfin, peu de monde s'en sert mais moi, je l'utilise tout le temps. C'est un bon titre.

R&F : Combien de chansons sur cet album ?
Liam Gallagher : Douze. Et j'en suis vraiment ravi, ça sonne vraiment bien. Je voulais juste que les chansons ne perdent pas leur intensité, leur côté à vif, en étant trop mixées. Si ça ne tenait qu'à moi, je ne ferais même pas de mix. Je les balancerais comme elles sont, comme elles sonnent quand elles sortent de la console. Les mixages d'envergure, ce n'est pas pour moi, ça étouffe tout. Laisse ces putains de chansons comme elles sont ! Va falloir que je sois très attentif... J'ai écrit et enregistré quelques chansons avec Greg Kurstin, un mec de Los Angeles, qui joue dans un groupe avec Beck et qui a travaillé avec Paul McCartney. J'ai aussi beaucoup bossé avec Dan Grech, le cousin de Nigel Godrich. On a écrit et enregistré les trois premières chansons en trois jours en Californie. Je suis ensuite rentré en Angleterre et j'ai écrit d'autres chansons. Cette première session à Los Angeles m'avait complètement boosté !

R&F : Il y a quelques temps, vous aviez eu cette phrase formidable à propos d'un éventuel album solo : "*Un disque solo ? Tu tripes ou quoi, tête de bite? Je ne suis pas une salope…*" ?
Liam Gallagher : Je dois être une salope, alors *(rires)* ! Non mais à l'époque, je ne voulais vraiment pas faire de disque solo. Pour moi, il y a trop d'artistes solo dans le monde, qui feraient mieux de jouer dans des groupes. Il y a trop de grands groupes qui ont disparu parce qu'une tête de bite voulait absolument tenter sa chance en solo, voulait honorer son ego et rien d'autre ! Ce genre d'attitude fait souffrir à chaque fois tous les autres membres. Aujourd'hui, honnêtement, je préfèrerais être dans Oasis, être là pour te parler d'Oasis. Beady Eye, j'ai adoré, c'était super, vraiment. Mais ce n'était pas Oasis non plus, hein, faut s'avouer les choses. Même si j'en étais très fier. Et donc, ce disque solo, pour moi, c'est un peu comme le dernier lancer de dé, je...

R&F : Le dernier lancer de dé ? Pourquoi ? Vous allez mourir ou arrêter la musique si jamais ça ne prend pas ?
Liam Gallagher : Non, je ne vais pas mourir. Je vais même peut-être vivre éternellement... La musique est une partie de ma vie. Je ne me réveille pas le matin en hurlant : "*Musique, musique, musique !*". J'aime la musique mais elle n'est pas non plus une obsession. J'aime plein d'autres choses dans la vie. Si les gens n'achètent pas mon disque, je ne vais pas me faire sauter le caisson. Je ferai juste quelque chose d'autre, loin de la musique... Je croise les doigts pour que ça fonctionne mais sinon...

"SI KIM JONG-UN DECLARAIT AIMER OASIS, JE SERAIS BIEN EMBETÉ"

Photo DR

“OASIS ?
ON VERRA BIEN.
QUI PEUT SAVOIR ?
JE RESPIRE ENCORE,
NOEL RESPIRE ENCORE.
ON NE SAIT JAMAIS”

R&F : Sinon, vous arrêtez ? C'est plutôt définitif, non ?
Liam Gallagher : Je pense que je devrais arrêter, mec. Ce disque, c'est le meilleur que je puisse faire. Je n'écrirai jamais un disque de reggae ou de dance, ce disque, c'est ce que je sais faire. Je ne vais pas forcer le monde à m'aimer s'il n'en a pas envie, je ne suis pas stupide, même si, parfois, on pourrait le penser *(sourire malicieux)*. En toute franchise, s'il ne se passe rien avec ce disque, ça va quand même me faire du mal. J'aurais alors besoin de prendre un peu de recul, loin, très loin, pour panser mes blessures. Et on verra bien ce qu'il se passera ensuite... Les vingt dernières années, je me demandais sans cesse : *"C'est quoi la suite ? C'est quoi la suite ?"*. Je ne parvenais pas à apprécier à sa juste valeur l'instant présent, je devais toujours aller de l'avant. J'ai changé. Je vais voir ce qu'il va se passer avec ce disque et j'en tirerai certaines conclusions...

R&F : Sur ce disque, on retrouve des musiciens passés par BabyShambles, Kasabian, Beady Eye. Travailler avec Liam Gallagher ne fait donc pas peur finalement ?
Liam Gallagher : Bien sûr que non ! Je suis super cool ! Je ne sais pas pourquoi les gens me voient comme ce mec invivable. Je suis cool à vivre, mec ! Travailler avec moi, c'est vraiment tranquille, aucun problème ! Je suis bien moins casse-couilles que plein d'artistes. Je ne suis pas un dictateur, je n'ordonne pas aux musiciens de faire tel ou tel truc. Et puis, je suis vraiment trop beau pour être un dictateur. Regarde, Trump, Hitler, Staline, que des petites salopes toutes moches *(rires)*.

R&F : Et alors, ce disque, vous le décririez comment ?
Liam Gallagher : C'est un vrai album déjà, pas juste des chansons compilées. Et c'est ce que j'ai fait de plus honnête jusqu'ici ! Je me suis bien cassé la tête sur les paroles et les mélodies, c'est le disque le plus personnel que j'aie enregistré. Sans le moindre putain de doute ! C'est un disque avec un vrai esprit, un disque sensible, avec des vraies guitares, du putain de rock'n'roll si tu as envie de l'appeler comme ça... Ce n'est pas un disque qui prend la pose, c'est un disque direct, viscéral, comme les putains de Sex Pistols. C'est vraiment bon d'être de retour. Je n'en pouvais plus de glander à la maison. L'ennui peut tuer un homme. Et depuis le split de Beady Eye, je m'ennuyais comme un rat mort ! Quatre ans à la maison à ne rien foutre, à trop boire, à trop parler dans le vide. Ouais, c'est toujours mieux que de creuser des trous toute la journée pour payer ton loyer mais moi, j'ai besoin de chanter du rock'n'roll, je suis venu sur cette planète pour ça, j'étais fait pour ça. Je dois être sur scène, je dois être dans la rue. Je ne suis pas fait pour rester sur un canapé.

R&F : Les chansons ressemblent parfois à des ballades…
Liam Gallagher : Elles ont toutes été écrites avec une guitare acoustique. L'acoustique et ma voix, ça a toujours bien fonctionné. Si j'avais fait un truc de rock pour les stades, j'étais foutu mec. Moi, j'aime la guitare acoustique, elle est comme une percussion qui sert ma voix. Et puis, évidemment, je suis un vrai taré de John Lennon. Je ne peux pas m'en empêcher. Mais je ne voulais surtout pas ressembler aux vieux Guns N' Roses.

R&F : Quand vous parlez de ce disque, on a l'impression que vous aviez besoin aussi de retrouver un certain état d'esprit, quelque chose de peut-être plus DIY, plus punk…
Liam Gallagher : Ouais, mec ! Avec Oasis, on avait 25 amplis, 400 guitares, 500 claviers, c'était la démesure. Là, on a trois guitares, deux amplis, une batterie, on aurait pu voir bien plus grand mais ce n'était pas la question. Il fallait revenir aux racines du truc, être plus instinctifs...

R&F: De quoi parlent ces nouvelles chansons ?
Liam Gallagher : De paix, d'amour, de colère, de haine, de jalousie, d'admiration, de toutes les émotions humaines en fait. Mais moi, j'aime tout le monde. Je suis un homme de paix. Bien sûr, ici et là, je pointe certaines errances, y compris les miennes mais personne n'est parfait et je l'accepte. Je ne suis pas un flic, un juge ou un dieu. C'est un disque d'amour mais pas seulement. Amour, haine et espoir, mec.

Je ne suis pas Bono

R&F: En avez-vous écrit une sur votre frère?
Liam Gallagher : Pas vraiment mais si vous tendez bien l'oreille, il se peut que Noel apparaisse ici ou là... C'est mon frangin. C'est comme ça. Au moins, quand on a quelque chose à se dire, on ne prend pas de pincettes, on y va, frontal. Aujourd'hui, on ne peut plus rien dire. Il faut faire gaffe au moindre mot prononcé, c'est épuisant. Avec Noel, on a toujours préféré la franchise, que ce soit dans l'intimité ou devant les micros, on s'en branle.

"LES HOMMES POLITIQUES N'ECOUTENT PAS DE MUSIQUE, OU ALORS DE LA TECHNO MERDIQUE OU DU HEAVY METAL"

R&F : Parlons d'autre chose : avez-vous pu voir la Garde républicaine interpréter "Dont Look Back In Anger" avant le match amical France-Angleterre au Stade de France ?
Liam Gallagher : C'était terrible, mec, vraiment terrible... Désolé d'être sincère mais ce n'était vraiment pas bon. Ça partait d'un bon sentiment, c'était un geste vraiment adorable mais le résultat... Ce n'est pas pour moi, non... Mais je reste fier quand les chansons d'Oasis sont reprises pour ce genre de célébration. Et puis, il vaut mieux, à l'heure actuelle, alors que tout part en vrille, se raccrocher à une chanson qu'à un discours politique. Je me suis senti honoré, quand même... Tu ne vas pas me parler de ce qu'a fait mon frère, hein ? Ce gros con n'a pas daigné se pointer au concert en hommage aux victimes de Manchester... Que veux-tu que je te dise ? Il n'avait qu'un avion à prendre, quel branleur... Je n'y suis pas allé pour me faire de la pub, pour me montrer avec Coldplay. Je me devais d'y être, point barre. Et j'en étais fier, c'était ma putain de ville, mes putains de gens ! Si on n'avait pas voulu de moi, j'y serais allé quand même. Moi, j'appartiens à cette catégorie qui pense que la musique peut vraiment changer le monde. Si une chanson peut changer la vie des gens, elle peut donc influencer le monde. C'est prouvé ! Les hommes politiques n'écoutent pas de musique, ou alors de la techno merdique ou du heavy metal. Aucun d'eux ne semble être sensible à la mélodie. Si Kim Jong-un déclarait aimer Oasis, je serais bien embêté...

Photo Nick Griffiths-DR

HUIT ANS DE REFLEXION

QU'A FAIT LIAM GALLAGHER DEPUIS LA FRACASSANTE SEPARATION D'OASIS A ROCK EN SEINE ? QUELQUES DATES CLES PIOCHEES DANS UNE VIE TUMULTUEUSE. PAR BASILE FARKAS

28 AOÛT 2009 : Dans les loges de Rock en Seine, une prise de bec éclate entre Noel et Liam. Noel se moque de son frère qui est en train de gratouiller une guitare acoustique et c'est l'escalade. La guitare est *"brandie comme une hâche"* (dixit Noel) par Liam qui jette tout ce qui lui passe sous la main, une prune notamment. Noel quitte son propre groupe, le concert est annulé, Oasis séparé.

16 FEVRIER 2010 : Oasis remporte le Brit Award du meilleur album britannique pour "Dig Out Your Soul", sorti en 2009. Liam vient chercher le trophée, remercie Bonehead, Guigsy, Alan White, ex-membres du *"best fooking band in world"*, puis jette son micro dans la foule.

9 NOVEMBRE 2010 : Sortie de "Bring The Light" premier single de Beady Eye, groupe que Liam a fondé avec les membres de la dernière mouture d'Oasis, Andy Bell, Gem Archer mais bien sûr pas *celui dont on ne doit pas prononcer le nom*.

L'album "Different Gear, Still Speeding" paraît en février, aucun tube dessus mais treize honorables compositions *lennoniennes*.

30 AVRIL 2012 : Rencontre Diego Maradona dans le salon privé d'un aéroport et tweete la photo : *"Maradona a serré la main de Dieu."*

AVRIL 2013 : En avalant un M&M's bleu dans sa chambre d'hôtel, la rock star se découvre une allergie fulgurante à la cacahuète.

12 JUIN 2013 : "BE", le second album de Beady Eye, est mis en vente. Le groupe tourne dans des salles étonnamment petites (à Paris, le Bataclan) et joue en plein après-midi dans les festivals où il est invité. *"Une expérience rafraîchissante"* selon le chanteur.

AVRIL 2014 : Le divorce avec sa seconde femme, Nicole Appleton, est prononcé.

25 OCTOBRE 2014 : Grande gueule mais lucide, il annonce sur Twitter (où il brille depuis 2009) la séparation de Beady Eye.

24 MAI 2016 : Traite son frère de *"patate"* sur Twitter. Le début d'une longue série d'insultes tubéreuses.

AOÛT 2016 : Interview dans Q Magazine, où le chanteur annonce le lancement de sa carrière solo. Un contrat chez Warner est signé.

2 OCTOBRE 2016 : "Supersonic", incroyable documentaire consacré à Oasis sort dans les salles anglaises. Contrairement à son frère aîné, Liam en assure la promotion via des interviews pleines de franchise et de drôlerie.

MAI 2017 : Pretty Green, la marque de prêt-à-porter du Mancunien, lance une collection *Sgt. Pepper* à l'occasion des cinquante ans de l'album de son groupe préféré. Créée en 2009, Pretty Green et ses frusques d'inspiration moderniste connaissent un franc succès. ★

Beady Eye

“JE N’EN POUVAIS PLUS DE GLANDER”

“MON FRERE ? CE GROS CON N’A PAS DAIGNÉ SE POINTER AU CONCERT EN HOMMAGE AUX VICTIMES DE MANCHESTER”

R&F: Ces attentats, cette crise totale que traverse le monde, cela affecte-t-il votre façon de composer?
Liam Gallagher : Ecoute, ces enculés ne parviendront jamais à me soumettre. Ils peuvent multiplier les saloperies, je me lèverai toujours le matin pour faire mon truc. Peut-être même pour en faire encore plus. Je crois que je reviens au bon moment. Je ne reviens pas pour sauver les gens mais pour jeter un pavé dans la mare. Quand c’est la merde dehors, tu n’as pas envie que Liam Gallagher reste chez lui à glander. Tu veux qu’il monte au front ! Bataclan, Manchester, c’est la même ! On vit tous sous le même ciel, mec ! Quand c’est arrivé, j’étais dévasté et très en colère ! Enculés de merde ! Ils ont flingué des gamins, ces salopes ! Que tu sois de Daech ou de n’importe quel groupe terroriste, tu es juste une salope frustrée. Il n’y a pas de mot pour décrire cette horreur. Et je n’oublie pas que toute cette merde vient aussi de nos politiciens. Sans leur avidité, leur cynisme, on ne crèverait pas dans nos rues. Mais pour répondre à votre question, je ne suis pas Bono. Je ne guette pas la moindre crise pour me jeter sur ma guitare et écrire une chanson universelle, non...

R&F: Histoire de revenir à quelque chose de moins atroce, vous avez failli mourir à cause d’un M&M’s bleu, est-ce vrai ?
Liam Gallagher : C’est vrai, oui. Imagine la scène : J’étais dans une chambre d’hôtel, je mange ce bonbon à la con et je fais une allergie qui manque de me tuer *(rires)*. A la Elvis ! Pathétique. Ça aurait fait une belle épitaphe putain : *Ci-gît Liam Gallagher, étouffé par un M&M’s bleu*. La honte.

Echarpe collector

R&F : Avant votre disque solo, on a pu voir “Supersonic”, ce documentaire sur Oasis. Extraordinaire.
Liam Gallagher : Merci mais moi, ce documentaire, je ne l’aurais pas arrêté là. J’aurais tout raconté, absolument tout. Même les choses les plus sombres, les moins avouables. Il fallait raconter toute l’histoire, en profiter pour boucler la boucle. Mais c’est un bon documentaire. Ma mère y est juste fantastique. Elle est même meilleure que moi *(rires)*. Je l’aime.

R&F : Quand on regarde “Supersonic”, on ne peut s’empêcher de vous voir, vous et Noel, comme des connards cool.
Liam Gallagher : Je prends ! J’aime ça ! Je suis un connard cool. C’est exactement ça !

R&F : Ce disque solo, est-ce aussi pour vous une façon de prouver aux mecs d’Oasis que vous êtes capable de le faire encore ?
Liam Gallagher : Non, je n’ai pas besoin d’écrire des chansons pour prouver que je peux encore le faire. Je peux le faire, putain, quand je veux, où je veux. Avec qui je veux. Mais je ne me considère pas comme l’un des plus grands songwriters sur terre. Je me vois plus comme le chanteur rock’n’roll. Ça ne m’a jamais dérangé de chanter les chansons des autres. En tant que songwriter, je suis plutôt limité. Même si, quand j’écris, je trouve ça cool. Mais Elvis n’a pas eu besoin d’écrire des tonnes de chansons pour être adulé. Et ce qui convient à Elvis me convient tout à fait *(rires)*. Non, je suis juste ravi d’être de retour. D’être là, à Paris, à parler avec toi de ma musique. Oasis ? On verra bien. Qui peut savoir ? Je respire encore, Noel respire encore. On ne sait jamais...

L’entretien est terminé. *“Tu n’avais pas un cadeau pour moi ?”* demande Liam, impatient. On lui tend une vieille écharpe collector du PSG, une écharpe d’avant le Qatar. Il semble touché, lui, le supporter de Man City. *“Oh mec, c’est vraiment pour moi, tu me la donnes ? Je te promets une chose : Si je joue à Marseille, je me pointe sur scène avec...”*. Liam Gallagher n’a vraiment peur de rien. Et c’est probablement aussi pour ça qu’on ne peut s’empêcher de l’aimer depuis tant d’années. ★

Photo DR

Album “As You Were” (Warner)

Les punks le voient en parrain

MARC BOLAN

Né en 1947, le chanteur de T Rex a terminé sa courte vie voici quatre décennies, en 1977. Retour en sept points sur quelques épisodes marquants de cette comète glam.

PAR JEROME SOLIGNY

Quarante ans qu'il est mort. Bolan, Tyrannosaurus Rex, wagon de queue du train hippie, puis T Rex qui allait sortir l'Angleterre de sa torpeur post-split des Beatles en donnant au glam ses plus belles lettres de noblesse. L'aube des seventies : John Peel dans la poche, des chansons magistrales et insolentes de simplicité emballées par Tony Visconti, une rafale de numéros 1 ("Hot Love", "Get It On", "Telegram Sam" et "Metal Guru"), des concerts hystériques, un film pour couronner le tout ("Born To Boogie", le seul de Ringo Starr). Et puis la drogue et surtout l'alcool qui rend bouffi, la tour d'ivoire qui vacille, l'égocentrisme élevé au rang d'art. L'art, parlons-en, qui se mord la queue, et l'Amérique qui se refuse. Alors la descente, inévitable, vers un enfer qui n'est pas les autres. Finalement, à mi-décennie, un petit miracle. Un come-back seulement pour les fans (le dernier album studio a été un échec commercial), une muse qui chante, et lui souffle dans les voiles et dépose dans ses bras l'enfant de l'amour échangé. Les punks, qui le voient en parrain et enlèvent une partie du plomb dans ses ailes : le dragon futuriste devient humble, dandy du monde souterrain. Jusqu'à la mort. Qui fauche en démontrant que les Mini 1275 GT, même violettes, résistaient mal aux chocs frontaux. C'est sûr, Marc Bolan mérite des centaines de pages. Mais pour l'heure on se contente d'une évocation de sa carrière en sept points dont le dernier (les cinq chansons préférées de Tony Visconti racontées par le producteur en personne) n'est pas le moindre. Sept, comme dans 1947, 1977 et 2017.

L'AMI AMERICAIN

Quoi qu'affirment certains, c'est au club UFO (sur Tottenham Court Road) fin 1967 et non au Middle Earth (à Covent Garden) début 1968 que l'américain Tony Visconti, débarqué à Londres, a rencontré Marc Bolan pour la première fois. Intrigué par le nom Tyrannosaurus Rex lu dans IT (International Times) et convaincu qu'en bas de l'escalier exigu qui menait à cette salle, il découvrirait un groupe de rock en plein effort, le jeune producteur allait prendre une des claques musicales de sa vie. Assis en tailleur au ras d'un public de moins de deux cents personnes et flanqué de son percussionniste Steve *Peregrine* Took, Bolan, look hippie très affirmé, débitait d'une voix de crécelle des chansons faussement folk mais pas encore rock, tandis que le public, comme hypnotisé, n'en perdait pas une syllabe. Ce soir-là, Visconti estima qu'il allait pouvoir se servir de la musique de ce chanteur frisé à gueule d'ange comme d'un tremplin pour sa propre carrière.

GUERRIER ELECTRIQUE

On peut légitimement affirmer que le fait d'avoir vu Bob Dylan, quelques années auparavant, passer de la guitare sèche à l'électrique au grand chagrin de ses admirateurs de la première heure, a contribué à ce que Marc Bolan fasse aussi le grand saut. Mais dès 1967, son bref passage au sein des déjantés John's Children (il a remplacé le guitariste Geoff McClelland) avait laissé des traces de poudre qui ne demandaient qu'à être enflammées. Bolan n'enregistra qu'une poignée de titres avec ce groupe (dont sa "Desdemona" parue en single et censurée par la BBC pour cause de *"jupe soulevée"*), mais sa participation à leurs concerts — notamment quelques dates en Allemagne avec les Who et une apparition remarquée, un long feedback, au fameux happening marathon 14-Hour Technicolor Dream, fin avril de la même année — allait semer en lui l'idée que la guitare électrique était idéale pour faire du potin et attirer l'attention. Etre présent (selon Bolan) à l'enregistrement

Dandy du monde souterrain

de “Hey Joe” par Jimi Hendrix à Londres, et avoir passé un week-end chez Eric Clapton à le regarder jouer précipiteront un passage à l’acte concrétisé par le single “King Of The Rumbling Spires” de 1969 et l’album “A Beard Of Stars” qui lui a succédé, le dernier de Tyrannosaurus Rex et le premier avec Micky Finn à la place de Steve Took.

VRAIS FAUX RIVAUX

La légende veut que Marc Bolan et David Bowie se soient rencontrés au milieu des années 60 tandis qu’en échange de quelques livres, ils repeignaient les murs du bureau de leur manager alors commun Leslie Conn. Travailler tous deux, un temps également, avec Tony Visconti, les aura certainement rapprochés, mais leurs relations n’étaient plus au mieux lorsque le succès balbutiant monta à la tête de Bolan (en janvier 1970, à l’invitation de Visconti, le futur leader de T Rex, plutôt renfrogné, déposa aux Trident Studios quelques lignes de guitare sur “The Prettiest Star” de Bowie) et il se coupa de tous ceux qui ne contribuaient pas directement à sa gloire lorsqu’il enchaîna, de la fin 1970 au début 1973, une dizaine de singles dans le top 3 britannique. Mais alors que T Rex déclinait, Bowie explosait et réussit même à s’imposer aux USA, là où Bolan n’a jamais rimé à grand-chose. L’année précédant le décès de ce dernier, ceux que la presse aimait présenter comme deux frères ennemis se sont recroisés avec plaisir et Bowie accepta de participer à l’émission de télévision de son copain sur Granada (et notamment d’y chanter “Heroes”). Les funérailles de Marc Bolan comptent parmi les rares auxquelles David Bowie a assisté et il a contribué financièrement à l’éducation et au bien-être de Rolan Bolan, fils unique de son père et de sa dernière compagne, la chanteuse Gloria Jones.

MUSIQUE ET MOTS

De mieux en mieux réédité depuis quelques années (sous forme de coffrets et de luxueux digipaks disponibles via Edsel), le catalogue discographique original de Marc Bolan et T Rex fait l’objet d’une traque assidue de la part de nombreux aficionados. Si les albums vinyle de T Rex (notamment les plus populaires, “Electric Warrior” et “The Slider”) sont facilement trouvables en bon état, il n’en va pas de même pour les premiers de Tyrannosaurus Rex dont la cote ne cesse de grimper. Certains singles sur Regal-Zonophone valent plus de cinq cents livres. C’est également la somme que devront débourser les fans les plus accros pour se procurer “The Warlock Of Love”, l’unique livre de poésie de Marc Bolan tiré à très peu d’exemplaires par Lupus en 1969. JRR Tolkien n’allait décéder que quatre ans plus tard, mais son fantôme planait déjà au-dessus de ces textes alambiqués teintés de romantisme, plus proches des paroles des chansons de Tyrannosaurus Rex que de celles de T Rex.

HEROUVILLE

Comme ceux de David Bowie, les passages de T Rex au Château d’Hérouville (pour des raisons essentiellement fiscales) dans les années 70 sont sources d’inexactitudes. En tout et pour tout, Marc Bolan et ses musiciens se sont rendus trois fois aux studios de Pontoise en 1972 et n’y sont jamais restés plus de quatre ou cinq jours. A la fin de la première semaine de mars, ils y ont enregistré le gros des basic tracks de “The Slider”, et puis, début août et fin octobre, l’essentiel de “Tanx”, son successeur paru l’année suivante. Même si leurs notes de pochette ne le stipulent pas, aucun de ses disques n’a été finalisé ni mixé à Hérouville.

MORTS MAIS PAS QUE

C’est un peu beaucoup l’hécatombe chez les musiciens proches de Marc Bolan depuis ses débuts. Steve Took et Mickey Finn (qui lui a succédé aux percussions) sont aujourd’hui décédés, tout comme Steve Currie, l’excellent bassiste qui a joué avec lui de 1970 à 1976. De nos jours, Tony Visconti, bon pied, bon œil et bonne oreille est plus que jamais sur le pont en tant que producteur et Bill Legend, batteur du T Rex des années d’or, continue l’aventure à sa façon en faisant marcher à ses baguettes un tribute band (X-T Rex) qui sévit depuis 2014. A la fin des années 90, Mickey Finn avait monté un groupe similaire qui continue de jouer depuis sa disparition (en 2003) sous le nom, pur et simple de... T Rex ! Visconti, Legend et David Bowie font partie des cinq cents signataires d’une pétition qui a tourné en 2008 pour empêcher ces gens-là d’exploiter le nom du groupe de Marc Bolan.

CINQ DE TONY

“COSMIC DANCER” (1971)

“C’est à l’époque de cette chanson que Marc m’a vraiment accordé toute sa confiance. Il savait que j’avais déjà arrangé des orchestres à cordes et m’a laissé carte blanche. J’ai fait venir dix-huit musiciens et sorti le grand jeu. A la réécoute aujourd’hui, je trouve que ce titre a véritablement une âme au point que Ray Charles aurait très bien pu le chanter. C’est une chanson autobiographique et Marc s’y montrait très vulnérable.”

“SHE WAS BORN TO BE MY UNICORN” (1969)

“Dans le texte de ce morceau, il déploie toute sa verve inspirée par Tolkien. Il s’était inventé un univers parallèle, une sorte de pays merveilleux où vivaient des elfes, des lutins et des magiciens. Et il voulait y croire. La fin des années 60 a été une époque très fertile pour Bolan, j’aurais aimé qu’il revienne à ça...”

“THUNDERWING” (1972)

“Enregistrée très vite à Copenhague, cette chanson témoigne de la passion de Marc, qui n’avait pourtant pas le permis de conduire, pour les voitures. Il inventait des noms. N’importe où dans le monde, et même avec un saxophoniste baryton danois, on était capables de reproduire le son de T Rex (rires) *! Les violoncelles, une autre composante clé, ont été rajoutés à Londres.”*

“BELTANE WALK” (1970)

“C’est véritablement à ce moment que Marc a viré électrique. Il s’agit d’une sorte de blues sublimé par un refrain qui emmène ailleurs. La chanson a été enregistrée durant la même séance que ‘Ride A White Swan’, avec les mêmes violonistes. C’est là que j’ai commencé à doubler les parties de guitare de Marc avec des cordes et ça a été la naissance du son T Rex.”

“MAD DONNA” (1973)

“Je dois citer un titre de l’époque où Marc a essayé de faire évoluer sa musique et se montrait plus ouvert. Il y a un pianiste français qui joue sur cette chanson (vraisemblablement Bernard Arcardio), *et la fille d’un ponte de la maison de disques française de T Rex présente la chanson. ‘Mad Donna’, que Marc voulait funky, sonne un peu comme du Leon Russell. Des Blancs qui jouent de la musique de Noirs !”* ★

Photo Redfems/ Getty Images

Les choses sont tellement plus convaincantes quand on y croit vraiment

GRETSCH ORANGE, MAGRITTE, MINI COOPER VIOLETTE & PORSCHE 550 SPYDER

L'évocation de la mort du chanteur de T Rex dans un accident automobile le 16 septembre 1977 a été prétexte pour notre conteur punk à une plongée dans les mythologies du rock, remontant jusqu'au fameux crash de Buddy Holly...

PAR PATRICK EUDELINE

L'œuvre "16 Septembre" de Magritte est l'une des plus célèbres du peintre surréaliste belge. Les fans de Bolan les plus dévoués sont régulièrement allés la voir en pèlerinage. Ce tableau d'un sycomore, qu'adolescent, le jeune Mark Feld gardait dans son portefeuille (une carte postale achetée au Louvre), fut peint entre 1954 et 1956. On y voit une lune montante traversant sans rime ni raison l'épaisseur du feuillage. Le 16 septembre 1977, Marc Bolan, comme on le sait s'est crashé contre un sycomore... La lune était en phase semblable. Depuis toujours, Bolan était persuadé de mourir avant ses trente ans, façon James Dean. Son dernier single "Celebrate Summer" comprenait la phrase suivante : "*Summer is heaven in 1977.*" Certes. Et son hit "Solid Gold Easy Action" ? "*Easy as picking foxes from a tree.*" Le numéro d'immatriculation de la Mini violette de Gloria Jones qui empala le légendaire sycomore, était FOX 661 L.

Une très ancienne malédiction pesait sur Marc Bolan. Un signe. Il avait porté la guitare de Eddie Cochran, quand celui-ci était venu jouer dans sa ville en 1960. La Grestch Chet Atkins orange au micro changé pour un P-90... Celle-là même que le sergent Dave Harman reconnut de suite, alors qu'il était appelé pour se rendre sur les lieux d'un accident, sans plus de précisions... La caisse de guitare éventrée gisait. Au milieu, la guitare, éjectée de la voiture.

Il reconnut tout de suite — au micro changé bien sûr — l'unique Grestch d'Eddie. Et il hurla à ses collègues : *"Cochran est mort. C'est Eddie !"* Rentré au poste de police avec la guitare légendaire, il s'isola avec l'objet. Le signe était une évidence, un message des dieux. Il ne pouvait plus hésiter. Il se devait de faire "Just Like Eddie"... Il devint Dave Dee, le chanteur de Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick And Tich. Dave Dee arrêta sa carrière en 1969, alors que son groupe connaissait une suite de tubes ininterrompue, et avait survécu aux hippies, au british blues, au prog rock. Persuadé que, s'il continuait, il mourrait sur scène ou en se rendant à un concert, dans un accident de voiture. Comme Eddie et les autres. Il y avait un pacte. Le succès, mais pour un temps. Comme Bolan plus tard et tel Cochran. Aujourd'hui, la guitare mythique repose au Rock And Roll Hall Of Fame de Cleveland. Mais ceux qui savent hésitent à aller se recueillir devant elle.

Cochran, dont l'avant-dernier single, inutile de le rappeler, se dénommait bien sûr "Three Steps To Heaven". Comme Buddy Holly et son *"That'll be the day when I die"* ? Buddy Holly qui voulait absolument que son ami Dion prenne avec lui l'avion qu'il avait loué, plutôt que de se fader le glacial voyage dans un car brinquebalant et sans chauffage jusqu'au prochain gig. Le voyage en avion revenait à 36 dollars par personne. Mais Dion avait refusé. Enfant, il avait entendu sa mère se plaindre chaque mois du loyer exorbitant. De 36 dollars, précisément.

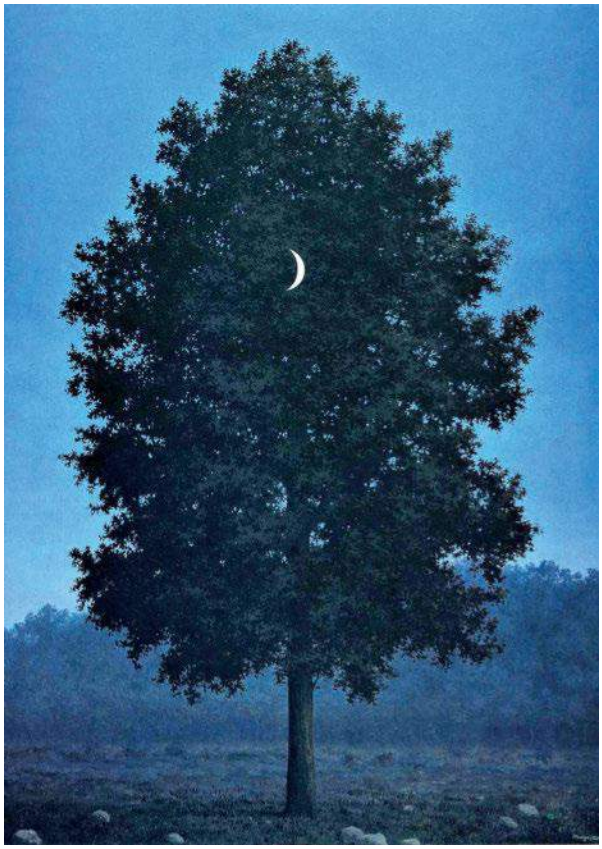


Tableau "16 Septembre" - René Magritte 1956

Ceci n'est pas un portrait de Marc Bolan

Il ne pouvait, en honneur à sa mémoire, gaspiller une telle somme en un unique voyage. Lui, le *wanderer*. Waylon Jennings, éphémère musicien de Buddy Holly, quant à lui, avait laissé sa place à Ritchie Valens. Holly lui avait fait remarquer : *"Tu vas attraper la crève dans ce bus sans chauffage. Pire, tu vas avoir un accident !"* Jennings lui avait répondu : *"Et toi, tu vas te crasher avec cet avion !"* Ce sont les derniers mots qu'il devait échanger avec le chanteur. Des mots qu'il devait porter, bien sûr, en lui à jamais.

Mais toutes les malédictions du rock, tous ses présages, sont fils du mythe premier : comment James Dean a froissé les puissances tutélaires. Les films d'horreur, en ces fifties, étaient à la mode. Ils étaient avec le rock, qui n'était encore alors que jump, blues ou boogie, ou les beatniks, le seul moyen d'éclater l'étroitesse du rêve américain, ses limites convenues. Et d'y introduire un peu de démesure, un ailleurs.
"The Vampira Show" débarqua à la télévision en 1954, sur KABC, pour un programme nocturne. Une nuit de films de série B. Merveilleusement nuls pour la plupart, bien évidemment, et comme il se doit. Science-fiction, horreur, fantastique... Le personnage de Vampira, une Morticia Addams mâtinée de Garbo était tenu par Maila Nurmi. Une émigrée finnoise qui préparait son coup depuis longtemps. En fait, Maila appartenait à une église sataniste, ancêtre de celle d'Anton LaVey. Les choses sont tellement plus convaincantes quand on y croit vraiment. James Dean, bisexuel guère convaincu, obsédé par le sado-masochisme et toutes les transgressions, fut immédiatement attiré. Maila allait l'initier. Ils eurent une brève aventure. Maila Nurmi devint une figure de la bande du Googie's de Sunset Boulevard, le bar de nuit où Dean et les siens se réunissaient. Une aventure que James Dean nia dans la presse quand la rumeur se mit à courir. Il s'était laissé persuader par ses agents que cette fiancée-là n'était absolument pas présentable. Mais Nurmi le vécut fort mal et prépara une malédiction sur Dean.
Pendant le tournage de "La Fureur De Vivre", elle lança donc un sort sur la voiture que James Dean venait d'acheter, sur Dean lui-même et sur les acteurs de sa bande.

Les acteurs ? A part Dean, lui-même... Sal Mineo est mort poignardé, Nick Adams fit une overdose et Natalie Wood s'est noyée. Mais la plus chargée en vibrations délétères, sans doute, était la voiture.

On le sait. James Dean acheta sa Porsche pour participer à une course. Celle de Salinas. Celle-là même où il se rendait le jour de l'accident. Une Porsche 550 Spyder. Achetée par Dean dans une concession de Los Angeles, en compagnie de Nick Adams et Ursula Andress. Le premier essaya de le dissuader. La seconde refusa obstinément de monter dedans. George Barris qui avait *préparé* la voiture pour Dean, alors qu'il travaillait au magasin, sentait lui aussi comme une aura indéfinissable, un malaise. Il essaya même de dissuader Jimmy Dean. Il y avait *quelque chose* dans cette voiture. Ils le sentaient, tous. Même Alec Guinness qui prédisait carrément à Dean : *"Tu vas te tuer avec !"* Mais Dean n'en eut cure et surnomma la Porsche *Little Bastard*. Le matin du 30 septembre, sur la route de Salinas... On connaît la suite.

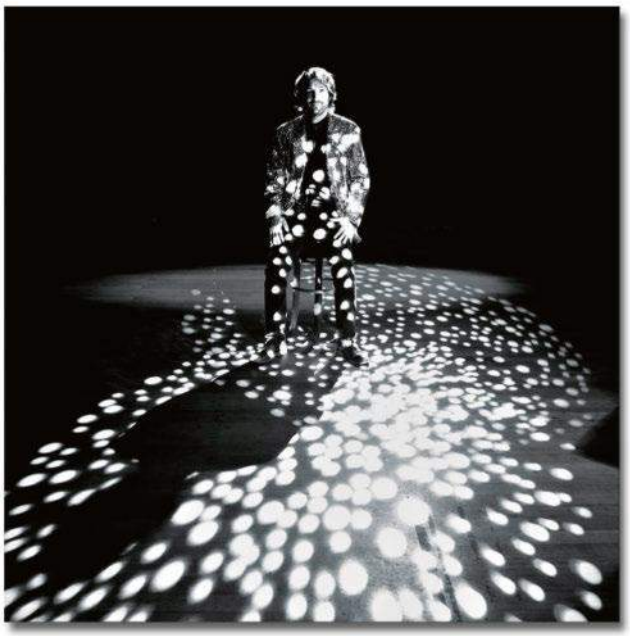
La suite ? George Barris voulut racheter la voiture. Histoire de la revendre aux fans en pièces détachées. Ce qu'il fit. Le jour même où la Porsche lui fut livrée, elle se détacha des sangles qui la retenaient et causa son second mort : le chauffeur qui la conduisait. Les premiers clients furent deux médecins, dévots de Dean et de courses de voiture. Ils achetèrent le moteur et la transmission. L'installèrent dans leurs propres bolides. A la première course, à Pomona, les deux auront un accident. Un des deux meurt sur le coup, le second reste paralysé à vie. Barris vendit les pneus... Qui explosèrent tous en même temps à leur première sortie. George Barris renonça alors à continuer de vendre les pièces détachées. Mais accepta de prêter la voiture à la sécurité routière pour une tournée d'exhibition. Quelques semaines avant l'accident, James Dean avait accepté de tourner un message pour eux, expliquant aux jeunes les dangers de la vitesse. Exposer la Porsche pouvait sembler une bonne idée, histoire d'enfin persuader la jeunesse des dangers d'une conduite trop sportive. On entreposa la Porsche dans un garage. La nuit suivante, un incendie inexpliqué se déclara, brûlant toutes les voitures. Toutes, sauf la Porsche de James Dean évidemment. On présenta la Porsche à sa première exhibition... Le soir venu, alors qu'elle était exposée dans les airs, arrimée à des filins, le capot se détacha et tomba sur un adolescent, le tuant sur le coup. Le jour anniversaire de l'accident. Un 30 septembre.
On emmena néanmoins la Porsche pour une nouvelle exposition. A Salinas. Il y eut un accident de la route... dont le chauffeur se tira indemne en un premier temps. Hélas la remorque où était enfermée la Porsche se détacha subitement et le tua sur place. Trois autres accidents mortels eurent lieu encore. Jusqu'en 1958. Et puis la Porsche, un jour, sans raison apparente, d'une manière totalement inexpliquée, se désintégra en onze morceaux distincts. Barris, lassé et inquiet, renonça à tout déplacement. Pire, il voulut envoyer la voiture à la casse. Qu'on n'en parle plus. Ce qui fut fait. Mais quand la remorque contenant la Porsche arriva sur place et qu'on en ouvrit la porte... Elle était vide. La Porsche avait disparu. Rien n'avait été forcé, les joints étaient intacts. Aucune trace d'effraction. Mais la Porsche n'était plus là. La voiture de James Dean ne fut jamais retrouvée depuis.

L'émission de Maila Nurmi s'arrêta vite. La chaîne voyait d'un mauvais œil les rumeurs qui couraient. Ce fût le choc en retour, comme en toute opération de magie. Maila retourna à l'anonymat. Posa même de la moquette dans les années soixante, avant de traîner, vers 1977 avec la scène punk locale, Misfits en tête. Pleurée par la communauté gothique et sataniste, la *Mater dolorosa* première, la Vampira originelle, Maila Nurmi, s'est éteinte en 2008. Bienvenue au mois de septembre 2017. ★

Écoutez du classique.

#RockRadio

Beauté lumineuse



Kelley Stolz

"QUE AURA"

CASTLE FACE/ DIFFER-ANT

Icône de l'underground américain depuis près de deux décennies, Stoltz s'est souvent trouvé au bon endroit durant sa longue carrière — entamée dans son Michigan natal au moment où la scène garage de Detroit explosait, poursuivie à San Francisco où il a participé au bouillonnement artistique qui a réveillé la ville — mais n'avait jamais rencontré son public alors qu'il publiait avec une régularité métronomique des albums pop d'une beauté confondante (on citera "Circular Dreams" en 2008, ou "Double Exposure" en 2013). Question de timing sans doute, comme l'illustre son court passage dans le backing-band de Sixto Rodriguez (en compagnie des Fresh & Onlys) juste avant que ce dernier ne soit redécouvert. Malgré cette lose collée aux semelles et des concerts effectués dans des salles vides (on se souvient de son passage confidentiel à l'Espace B à Paris en 2014), Stoltz n'a jamais perdu la foi et les étoiles semblent enfin s'aligner pour l'affable quadragénaire qui a enfin rencontré le succès depuis que Dwyer lui a renvoyé l'ascenseur en le publiant sur Castle Face (Stoltz l'avait grandement aidé à se lancer en produisant "Sucks Blood" en 2007, le premier enregistrement marquant des Oh Sees). Il a vu ensuite son rêve de toujours s'accomplir quand Echo & The Bunnymen — un groupe dont il est fan au point d'avoir repris un album entier en 2006 ("Crockodials", réinterprétation de "Crocodiles", premier album des Liverpuldiens sorti en 1980) — l'a enrôlé comme guitariste. Manifestation de cette dynamique positive, Stoltz publie ce qui est peut-être son meilleur album à ce jour avec "Que Aura", disque bluffant de maîtrise et gorgé de mélodies immédiates (la power-pop de "I'm Here For Now", l'envolée à la Gary Numan de "Feather Falling", le post-punk de "No Pepper For The Dustman", l'assurance feutrée de "Tranquilo", la ritournelle plaintive de "Looking For A Spark"). Certains ont reproché par le passé à Stoltz de trop porter ses influences en étendard. Beatles, Kinks, Beach Boys et autres groupes des années soixante nourrissent depuis toujours les albums de cet autodidacte éclairé qui joue de tous les instruments, au point qu'on pouvait parfois déceler (trop ?) facilement clins d'œil et références dans ses chansons.
Or, depuis 2015 et "In Triangle Time", cet esthète de la pop sixties s'est doucement mis à tenter des bizarreries synthétiques dans son home studio qu'il surnomme Electric Duck.
Il a même sorti un album sous le pseudonyme Willie Weird (l'excellent "The Scuzzy Inputs Of Willie Weird") pour expérimenter, de façon décomplexée, des sons déviants et enrichir son vocabulaire instrumental. "Que Aura" bénéficie de cette nouvelle palette et montre un Stoltz complètement libéré, qui, stimulé par les possibilités de cette formidable boîte à outils, produit un nombre de mélodies inspirées proprement surnaturel. Il se dégage ainsi de "Que Aura" une beauté lumineuse, une force tranquille. Chaque prise de risque paie, à l'image de la pop électronique de "Same Pattern" (le morceau mis en avant par son label pour promouvoir l'album) ou de l'étonnante escapade disco-funky de "Empty Kicks", qui mériterait de tourner en boucle sur les radios généralistes. En se réinventant ainsi, Kelley Stoltz se place parmi les artistes les plus passionnants du moment.
On le savait depuis toujours capable de grandes choses. Qu'il est bon de le voir les accomplir.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

The Horrors

"V"

WOLFTONE/ CAROLINE INTERNATIONAL

Ville portuaire du sud, Southend fournit au rock anglais des groupes marquants, les Paramounts, Legend, Dr Feelgood, Eddie & The Hot Rods, les Horrors... Formés en 2005 par Faris Badwan (chant), Joshua Hayward (guitare), Tom Furse alias Cowan (claviers), Rhys Webb (basse) et Joe Spurgeon (batterie), les Horrors se font remarquer en tentant la fusion improbable entre le garage gothique et le prog cafardeux. Refusant d'être associés à une ligne stylistique bien définie, ils jouissent de la liberté d'explorer comme bon leur semble. Le cinquième album au titre univoque de "V", enregistré aux Church Studios, est coproduit par Paul Epworth, boss du label Wolftone, connu pour ses collaborations avec BabyShambles, Stone Roses, Paul McCartney, Adele,

etc. Ornée d'une obi japonisante, la pochette est conçue par Erik Ferguson, artiste qualifié de grotesque ou de cauchemardesque, aux œuvres parfois controversées ("Dickhead"). Mis en ligne dès la mi-juin, "Machine" s'accompagne d'un clip signé Jon Emmony, une simulation de création de la vie à base de formes animales. A l'exact opposé du rock des Sonics, une des influences revendiquées au début de leur aventure, les Horrors s'adonnent au (presque) tout synthétique à la Depeche Mode. Instrument de base, l'ordinateur peut même devenir source d'inspiration ("Press Enter To Exit"). Emergeant de nappes électroniques noyées dans la réverbération, plusieurs mélodies font mouche ("It's A Good Life", "Something To Remember Me By"). Alors qu'on la croit définitivement mise au placard, la guitare fait une timide apparition le temps de "Gathering", appréciable respiration pop. Très années 1980, "V" sonne comme un long tribut à Talk Talk.

✪✪✪

JEAN WILLIAM THOURY

LCD Soundsystem

"American Dream"

DFA/ COLUMBIA/ SONY MUSIC

Peu de mastodontes ont su éviter cette mascarade : tournée d'adieu, séparation, reformation, tournée, nouvel album — et puis nouveaux concerts d'adieu, etc. James Murphy a décidé d'agir comme un dinosaure en se livrant à ce cirque après seulement trois albums (fantastiques). De quoi s'est-il séparé, qu'a-t-il reformé ? LCD Soundsystem, c'est lui. Il a juste pris un congé de quatre ans. Durant lequel il a bossé comme un taré : en tant que producteur (Arcade Fire, Pulp, Gorillaz), créateur d'un expresso (House Of Good), concepteur d'une sono de luxe (Despacio), d'un habillage sonore pour les tourniquets du métro new yorkais, d'un algorithme pour l'US Open, gérant avec sa femme d'un bar à vin bio à Williamsburg. Pigeant finalement que c'est moins fatigant d'enregistrer un album, Murphy sort "American Dream". Son nouveau statut, ses activités dans le design sonore et la torréfaction pour hipsters a déteint sur sa musique. LCD citait autrefois Faust, Swans, This Heat, PiL, Monks. Sur "American Dream", on entend encore du Suicide, Krisma, "Station To Station", mais aussi U2 (celui de "Pop") et Simple Minds. Il y a toujours d'excellents morceaux ("Others Voices"), des montées imparables

("How Do You Sleep ?"), du trépidant ("Emotional Haircut"), de la mélancolie ("American Dream"), mais le disque tire sur la corde de l'emphase — un lyrisme nostalgique, comme si Murphy regrettait l'époque d'avant la gentrification (de lui et sa musique). Il a secoué les années 00, fini au Madison Square Garden, revient avec un album plus grandiloquent que vraiment grand. LCD Soundsystem pourrait finalement s'imposer comme mastodonte. Bientôt une deuxième tournée d'adieu ?

✪✪✪

BENOIT SABATIER

Ringo Starr

"Give More Love"

UNIVERSAL

Allez, on peut bien l'avouer : depuis deux ans, "Postcards From Paradise", le précédent album de Ringo Starr (son dix-huitième) n'a pas vraiment quitté notre platine. Ce qui signifie, en 2017, qu'il est dans l'iTunes et qu'on y revient. Surprise, "Give More Love" l'a aussitôt rejoint. Parce que Ringo a un secret. Il fait de la musique qui ne prend pas le chou. Jouissive, irait-on jusqu'à écrire. Et par les temps qui courent, c'est bien agréable. Une fois encore, ce jeune homme qui vient à peine de prendre soixante-dix-sept ans s'est entouré d'amis, de sa génération pour la plupart, qui ont mis en musique et orchestrations ses réflexions de brave type que le décalage (entre lui et ce qui se passe autour) tarabuste. Non, et c'est ce qui le différencie de pas mal

d'autres mortels, Ringo n'en fait pas tout un fromage. Pour autant, il ne mâche pas certaines paroles et celles de "So Wrong So Long" et "King Of The Kingdom" interpellent comme il faut. Joe Walsh, Don Was ou Timothy B Schmidt contribuent à mettre en valeur cette dizaine de morceaux qui vont aider à supporter le climat polaire de la fin de l'été. "We're On The Road Again", qui démarre l'album pied au plancher bénéficie de la présence de Paul McCartney à la basse qui roule, et "Laughable", qui sonne très Cars. Macca est également sur la ballade "Show Me The Way" et Peter Frampton *parle avec sa guitare* sur "Speed Of Sound". Aussi niaise que sympathique, la chanson-titre confirme que Ringo est décidément resté bloqué à une époque où l'amour était au centre des préoccupations, et on sent bien qu'il déplore que ce ne soit plus le cas.

✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Jake Bugg

"Hearts That Strain"

VIRGIN/ EMI

A ses débuts, Jake Bugg est apparu comme un joyeux anachronisme. Qui aurait pu croire qu'un mec de vingt ans aux aspirations folk, blues et skiffle puisse vendre plus de 600 000 exemplaires de son premier album à une époque où 1) cette musique est considérée comme de l'archéologie et 2) l'industrie du disque est censée être en crise ? Par on ne sait quel miracle, ce jeune anglais à l'esprit *northern* frondeur et à la gueule d'ange a réussi à plaire aux jeunes sans passer par la télé-réalité tout en séduisant les anciens qui ont senti le souffle de Dylan résonner en lui. Un adoubement universel que Bugg a joyeusement envoyé valser l'an dernier avec son troisième album "On My One" aux aspirations hip-hop, soul et pop, aux antipodes de ses débuts. Si ce disque a laissé quelques fans sur le carreau, "Hearts That Strain" devrait rassurer les baby-boomers : c'est un disque à guitares, tendance Nashville et ballades country-rock. Enregistré et écrit en partie avec Dan Auerbach, il fait intervenir quelques légendes du rock telles que Gene Chrisman et Bobby Woods de The Memphis Boys (session-men du mythique studio American Sound) et propose un voyage dans l'Amérique des grands espaces comme la fantasment souvent les européens.

Jake Bugg chante ainsi une douzaine de ballades plus ou moins enrobées de violonades ("Bigger Lover"), de mandoline ("Southern Rain") ou de slide plaintive ("This Time"), préférant les guitares ensoleillées à l'austérité des Midlands anglais. Doux et dénué d'aspérités, "Hearts That Strain" est un disque agréable mais manquant un peu de mordant, où Bugg se montre plus souvent proche de James Blunt que de Kevin Morby. On est en droit de le déplorer.

✪✪

ERIC DELSART

Sparks

"Hippopotamus"

BMG/ SONY MUSIC

Glam, eurodance, disco, rock californien, rock indie, musique symphonique, opéra pop, variété haut de gamme, concept album, supergroupe (avec Franz Ferdinand sous l'alias FFS), electro : les frères Mael (Ron aux claviers, Russell au chant) ont tout fait en 49 ans de carrière et 25 albums, dont le point commun est la classe et l'élégance, avec des paroles nonsensiques parfois, brillantes toujours, aussi sophistiquées que tordues. Et cet éternel retour, fortuitement homonyme à une chaîne de restauration française spécialiste de la viande rouge, ne fait pas exception à la règle *sparksienne*. On y parle d'Edith Piaf, de la position du missionnaire, d'un tableau de Jérôme Bosch, de la veuve du président Lincoln (pour savoir ce

qu'elle a pensé de la pièce de théâtre à laquelle elle assistait quand son président de mari s'est fait dessouder) et d'un réalisateur français (sur une valse), pour ne citer que quelques-uns des thèmes loufoques de cet album baroque. Accompagnés du fidèle Dean Menta à la guitare (comme sur les cinq albums précédents) et de Steven Nistor à la batterie, Ron et Russell retrouvent, ici et là, les échos glamour de leur période seventies, celle de leurs plus gros succès commerciaux comme "This Town Ain't Big Enough For Both Of Us". Les Rolling Stones du name dropping et de la pop à texte fêteront en 2018 les 50 ans de leur premier album, "Halfnelson". La voix de Russell monte toujours aussi haut et Ron est toujours un impassible compositeur camouflé derrière sa *poker face* et son clavier *Ronald* (un Roland aux lettres mélangées). Enregistré dans leur studio de Los Angeles, "Hippopotamus" stupéfie par sa constance dans l'excellence.

✪✪✪ ½

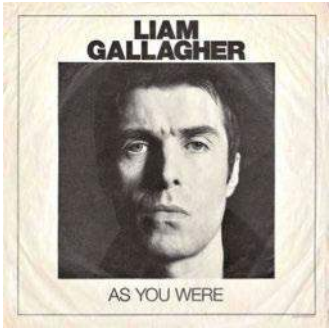
OLIVIER CACHIN

Liam Gallagher

"As You Were"

WARNER

Divorcé d'avec l'autre moitié d'Oasis (son frère, Noel), Liam Gallagher poursuit un parcours jonché de pépites pop-rock, à la tête de Beady Eye (2009-2014) et désormais sous son nom. Champion de la nuance, il avait déclaré qu'il faut être con pour faire un disque solo. Dans un autre tweet, plus récent, il annonce ainsi la sortie de "As You Were" : *"C'est officiel, je suis con"*. La réalisation de l'album se partage entre Greg Kurstin (Adele, Paul McCartney, Foo Fighters) et Dan Grech-Marguerat (Kooks, Kaiser Chiefs). Ils garantissent un excellent résultat, chaque chanson évoluant de belle manière de l'intro au finale, comme "Greedy Soul" qui débute par une guitare acoustique sur tempo glam, les chœurs et les claviers attendant leur tour pour que la machine prenne de l'ampleur. L'obsession Beatles agit comme un phare qui évite à Liam de s'égarer. On y pense quand on entend certaines harmonies chantées ("Paper Crown") ; le lennonesque "Come Back To Me" avec son entrée de batterie à la Ringo ; des allusions à "Helter Skelter" ou "Happiness Is A Warm Gun" dans les paroles ; l'inclusion d'une œuvre signée Klaus Voorman dans l'édition deluxe... Oasis reste l'autre référence, aussi bien pour la musique que l'attitude ("For What It's Worth"). Liam chante l'amour



("When I'm In Need") sans renier son personnage d'insolent avec le puissant "You Better Run". Tout aussi *bruital* (brutal et qui fait du bruit), "I Get By" est d'une redoutable efficacité avec les guitares, les claviers et la batterie fusionnées à haute température, prouesse que souligne le dépouillement des premières mesures de "China Town". Le premier disque solo de Liam Gallagher est une totale réussite.

✪✪✪✪

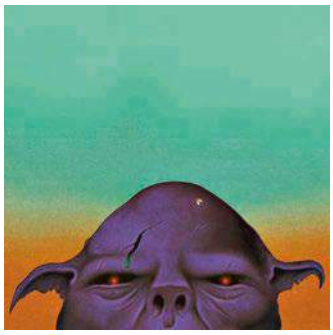
JEAN-WILLIAM THOURY

Oh Sees

"Orc"

CASTLE FACE/ DIFFER-ANT

Mini-événement : les Oh Sees ont retiré le *Thee* de leur nom pour la publication de leur nouvel album. Un clin d'œil à leurs débuts qui leur permettra sans doute de ne plus figurer à la lettre *T* chez certains disquaires peu anglophiles, et qui fait sens dans la mesure où le groupe de John Dwyer n'est plus tout à fait le même depuis que ce dernier a remercié ses anciens camarades il y a trois ans (l'insurpassable line-up composé de Brigid Dawson, Petey Dammit et Mike Shoun) pour un attelage à deux batteurs et un véritable bassiste. Dwyer semble ainsi différencier Thee Oh Sees (le groupe de "Carrion/ Crawler" et "Floating Coffin") des Oh Sees (celui des trois derniers albums). Un *rebranding* qui se poursuivra en novembre avec la



publication de "Memory Of A Cut Off Head", album en duo entre Dwyer et Dawson, cette fois-ci sous le nom d'OCS (autre ancien nom exhumé). Bref, Dwyer semble décidé à faire le tri dans ses multiples personnalités afin de mieux tirer un trait sur le passé auquel son nouveau groupe est sans-cesse comparé. Produit par Ty Segall, "Orc" se présente donc dans la continuité du diptyque de l'an dernier "A Weird Exits"/ "An Odd Entrances". On retrouve de nombreuses scies typiques du groupe, toujours aussi efficaces ("The Static God"), auxquelles on préférera toutefois ces bizarreries *kraut* teintées d'électronique ("Nite Expo", "Cooling Tower", l'atmosphérique "Keys To The Castle", la très Can "Jettisoned") dans un style qui semble obséder Dwyer ces derniers temps (Damaged Bug est passé par-là). En outre, le groupe tente quelques percées heavy psyché convaincantes ("Animated Violence") qui augurent d'un avenir radieux pour cette nouvelle version des Oh Sees.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Yusuf/ Cat Stevens

"The Laughing Apple"

CAT-O-LOG/DECCA

Quel est son nom, au juste ? Né Steven Demetre Georgiou, le chanteur barbu qui souhaite qu'on l'appelle désormais Yusuf, considère maintenant le blaze qui l'a rendu mondialement célèbre comme un hashtag. Au-delà de la schizophrénie, Cat Stevens abandonne la musique en 1978 pour se tourner vers la Mecque, et se rebaptise Yusuf Islam. En 89, suite à la publication des "Versets Sataniques" et la fatwa de Khomeini en Iran, il appelle à la mort de l'écrivain Salman Rushdie. Mais les attaques du 11 septembre à New York font quelque peu vaciller sa foi, et il se met en tête de prêcher la paix plutôt que le fanatisme. Yusuf Stevens revient à la musique pendant les années 90, avant de retourner en studio en 2006. Quatrième disque depuis le retour du prophète folk-pop, "The Laughing Apple" sort également cinquante ans après son premier album. Les onze chansons de l'album se voient illustrées par les dessins de l'artiste, et la production a été confiée à Paul Samwell-Smith (bassiste original de The Yardbirds), avec l'appui du guitariste Alun Davies, ses vieux complices de "Tea For The Tillerman" et "Teaser And The Firecat". On retrouve ici plusieurs antiques chansons de Yusuf dans des versions épurées comme

"Blackless Of The Night", des morceaux inédits extraits de la BO de "Harold et Maude", mais aussi quelques nouveaux titres interprétés d'une voix apaisante et sérieuse, comme le joliment mélodique "See What Love Did To Me". "The Laughing Apple" rassurera au final les convertis, mais aura du mal à ne pas faire bailler ceux qui émettent quelques doutes concernant son message de paix et d'amour.

✪✪

VINCENT HANON

Disques pop rock

Wand

"Plum"

DRAG CITY/ MODULOR

Ils déboulent en 2014 alors que la scène néo-garage semble encore péter le feu. Jay Reatard a avalé son extrait de naissance, mais toute une armada de teigneux (Ty Segall, Thee Oh Sees, Black Lips, Catholic Spray, etc.), armés de leurs vrombissantes guitares, perpétuent la flamme rock'n'roll. Signés par Ty Segall, copain de Mikal Cronin, les Wand s'imposent d'emblée comme un espoir de cette scène. Leur atout : un don inné pour les mélodies qui les propulse héritiers des Standells. Trois albums et trois années plus tard : le néo-garage patauge — problème de hit, de charisme, de renouvellement. Il est temps pour Wand de changer de braquet. Pour leur quatrième album, "Plum", les Angelenos modifient donc à la fois leur son et leur méthode

de création. Deux nouveaux membres (un autre guitariste et une claviériste) ont rallié le groupe, tous participant aux compositions à l'orientation plus pop, moins tonitruante — plus Traffic, moins MC5. "Bee Karma", "White Cat", "Plum", "The Trap", les jolies chansons se succèdent, un bonheur pour l'auditeur, jusqu'à ce qu'un doute s'installe : Wand n'a pas troqué sa puissance sonore contre un surplus mélodique. Autrefois enfouies sous des guitares et une rythmique rugissantes, les mélodies en ressortaient grandies. Là, mises en avant, elles ne provoquent pas de très fortes illuminations. Les deux derniers morceaux, "Blue Cloud" et "Driving", s'en vont quant à eux, façon Radiohead ou Caravan, explorer des territoires prog. L'annonce d'un nouveau virage pour le prochain album ? Wand n'a pas encore trouvé la formule terrassante, mais au moins, le groupe continue de chercher.

✪✪✪

BENOIT SABATIER

The War On Drugs

"A Deeper Understanding"

ATLANTIC

Après Fleet Foxes, "Crack-Up" en juin, et Grizzly Bear, "Painted Ruins" mi-août, autres figures majeures de l'indie folk/ psyché/ prog , War On Drugs propose enfin le successeur très attendu de "Lost In The Dream", paru en 2014, qui révéla le groupe à un plus large public. Sur "A Deeper Understanding", le maître d'œuvre, compositeur, chanteur, guitariste et multi-instrumentiste Adam Granduciel est entouré par la même équipe que sur l'album précédent, notamment par le bassiste Dave Hartley, présent depuis 2005, qui poursuit une carrière parallèle sous le nom de Nightlands dont le "I Can Feel The Night Around Me", sorti en mai, est une merveille de psychédélisme onirique. "Up All Night" s'inscrit dans la continuité de "Under The Pressure" qui ouvrait "Lost In The Dream", l'impact de la révélation en moins. Dans la même veine alliant lyrisme et introspection, les neuf autres titres, dont la majorité dépasse les six minutes, entrelacent, sur fond de rythmique métronomique, guitares prédominantes, claviers et synthés. Sous l'ombre tutélaire de Dylan et, par intermittence, de Bruce Springsteen ("Strangest Thing", "Knocked Down"), le timbre légèrement voilé de la voix de Granduciel est le parfait support pour des textes interrogeant le sens

des relations humaines, "I'm in chains, I'm in love, I'm in pain" ("In Chains"), sans jamais sombrer dans l'auto-parodie, la complaisance ou la pleurnicherie. Au contraire, "Pain", "Holding On", "Thinking Of A Place", "Clean Living", "Nothing To Find" font redécouvrir un monde à la fois mélancolique et revigorant. Avec "A Deeper Understanding", Granduciel et ses complices ont réussi à prolonger la magie solaire de "Lost In The Dream".

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Tricky

"Ununiform"

FALSE IDOLS/ K7 RECORDS

Désormais installé à Berlin, Tricky revient à ses premières amours avec un album éthéré qu'il décrit lui-même comme proche de "Maxinquaye", le disque qui le plaça sur la carte du trip hop, ce sous-genre aussi fascinant qu'évanescent. Dès la brève "Obia Intro", on plonge dans des nuages synthétiques surplombés par la voix lointaine de Tricky, avant de découvrir le paysage électronique de "Same As It Ever Was" et la voix du premier guest, Scriptonite, un Kazakh qui apporte une touche d'originalité masculine à cet artiste qui aime avant tout les voix de femme. On entendra Scriptonite sur deux autres chansons, "It's Your Day" et "Blood Of My Blood". Que les amateurs d'organes féminins se rassurent, on ne tarde pas à retrouver

les *usual divas* de Tricky Kid : Francesca Belmonte sur "New Stole", Asia Argento sur "Wait For Signal", Mina Rose sur "Dark Days" et "Running Wild" ainsi que sa muse Martina Topley-Bird sur l'ultime composition, "When We Die", aussi sinistre que troublante avec ses rimes mortifères (*"Don't die young, not like Michael"*) et ses beats en suspension. Avec Tricky, pas besoin de chercher le single car ce projet enregistré à Moscou n'est pas destiné au grand public mais plutôt à sa fan base, qui y retrouvera des échos de "Hell Is Round The Corner" et des vapeurs bristoliennes qui les ramèneront au début des années 1990, quand le futur ex-Massive Attack inventait son style cotonneux et élastique. "The Only Way", l'unique titre sans featuring, est le plus envoûtant, avec ses cordes d'une indicible nostalgie et la voix brisée du gobelin des limbes, troubadour d'un amour torturé et désespérément romantique.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Kadavar

"Rough Times"

NUCLEAR BLAST

On pouvait s'inquiéter pour le sort de Kadavar après avoir jeté une oreille sur "Berlin", il y a deux ans de cela : le hiératique power trio venu d'outre-Rhin, jusqu'alors pourvoyeur d'un hard rock seventies du meilleur aloi, allait-il s'affadir et tourner FM ? Nos Teutons semblaient alors hésiter quant à la voie à emprunter pour finalement choisir la bonne : bâtissant leur propre studio dans le Sud de Berlin pour être libre d'expérimenter, ils ont réussi à retrouver la patine sonore de leurs débuts. Comme son titre l'indique, cet effort a aussi nécessité souffrance et remise en question, et on le ressent dans ses textes gothiques, sombres, évoquant vampires, macchabés ou enfants maudits. Dès l'ouverture, on est englouti par un magma bouillonnant de basses distordues, dans lequel éclot une mince mélodie soufflée à la flûte. Les deux pistes suivantes explorent cette veine tellurique qui évoque Electric Wizard par son étouffante âpreté, puis la lumière perce avec "Die Baby Die" et son refrain envoutant, réminiscence de Black Sabbath. L'autre grand morceau est probablement "Tribulation Nation", virée space rock à la grondante pulsation entretenue par Simon *Dragon* Bouteloup, bassiste sinueux et vagabond. Par la suite, on vogue

progressivement vers un doux réconfort avec la mélancolique "The Lost Child" puis la radieuse ballade "You Found The Best In Me", aux guitares proprement solaires. Voici donc une sorte de voyage, du tumulte intérieur vers la félicité, qui s'achève par "A l'Ombre Du Temps", poème déclamé en français sur la condition humaine, sur fond de stridences. On l'aura compris : avec cet album à l'évidente *maturité*, Kadavar s'installe à nouveau au pinacle des formations de stoner occulte.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Wolf Alice

“Vision Of A Life”

DIRTY HIT/ CAROLINE

Wolf Alice est un groupe très régulier, comme atteint de TOC, sauf que le leur est plus sympa que de ranger ses aliments par taille et par couleur dans son assiette avant de les manger. Tous les deux ans, le quatuor Londonien sort quelque chose : 2013, premier single et début du buzz, 2015 sortie du premier album devenu depuis disque d’or et donc fatalement en 2017, il est de retour avec un nouvel album. Réglo. Wolf Alice revient avec plus qu’un album, il revient avec une philosophie de vie : le refus total de la facilité, la détestation du tout droit, la pendaison du simple. Ce “Vision Of A Life” contient donc douze morceaux qui ont chacun eu le droit à leur propre triturage de cerveau, notamment la chanson éponyme,

véritable *opéra noise*. Une preuve ? Il suffit d’écouter les trois premiers morceaux, pour saisir ce qui va se passer pendant les prochaines 45 minutes. Entre “Heavenward” et son coté U2 dissous à l’acide noise délicat, la punk et brûlante “Yuk Foo” (parce qu’il faut savoir faire plaisir aux fans de contrepèteries) ou encore le joyeux “Beautifully Unconventional” et son riff façon Beck, Wolf Alice veut montrer qu’il peut toucher à tout en gardant une unité sonore. Ce liant c’est la voix *florenceandthemachinesque* (oui, elle est devenue un adjectif), d’Ellie. Puissante, elle oscille entre loubard agressif et petit enfant sage. Le seul problème de cet album sera peut être un son trop aérien, un manque d’explosivité dont certaines chansons auraient vraiment besoin.

★★★

SACHA ROSENBERG

The Dream Syndicate

“How Did I Find Myself Here ?”

ANTI/ PIAS

A l’écoute de “How Did I Find Myself Here ?”, il ne semble pas que vingt-neuf années se soient écoulées depuis que The Dream Syndicate a sorti son album précédent, “Ghost Stories”. L’histoire se poursuit comme s’il n’y avait pas eu d’interruption. Déjà là en 1988, les deux fondateurs du groupe, le chanteur et guitariste Steve Wynn et le batteur Dennis Duck, ainsi qu’à la basse Mark Walton et aux claviers Chris Cacavas, cofondateur de Green On Red, sont tous présents sur ce nouvel album. Seul changement, le guitariste Jason Victor les a rejoints. En 1982, lorsque parait “The Days Of Wine And Roses”, avec Kendra Smith à la basse et Karl Precoda à la guitare, Dream Syndicate est immédiatement propulsé parmi les têtes d’affiche du Paisley Underground, ce mouvement né à Los Angeles qui remit au goût du jour le psychédélisme. Steve Wynn et ses acolytes ne cachent d’ailleurs pas leurs influences, toujours évidentes aujourd’hui, un croisement entre Velvet Underground, Quicksilver Messenger Service et Television à grand renfort de guitares saturées, matrices de longs morceaux hypnotiques. Dans ce nouvel opus si longtemps espéré, les guitares cognent fort d’entrée, “Filter Me Through You” et ne cesseront

de pilonner jusqu’à la fin, “Kendra’s Dream”, co-écrit et chanté par Kendra Smith. Dans un ensemble sans faiblesse, ni baisse d’énergie, brillent particulièrement “Glide”, “Out Of My Head”, “Like Mary” du pur Lou Reed et la pièce maîtresse “How Did I Find Myself Here ?”. Un retour parfaitement réussi pour les uns, un groupe et un disque à découvrir pour les autres, amateurs de guitares et de sonorités distordues en ces temps de nouveau revival psychédélique.

★★★★

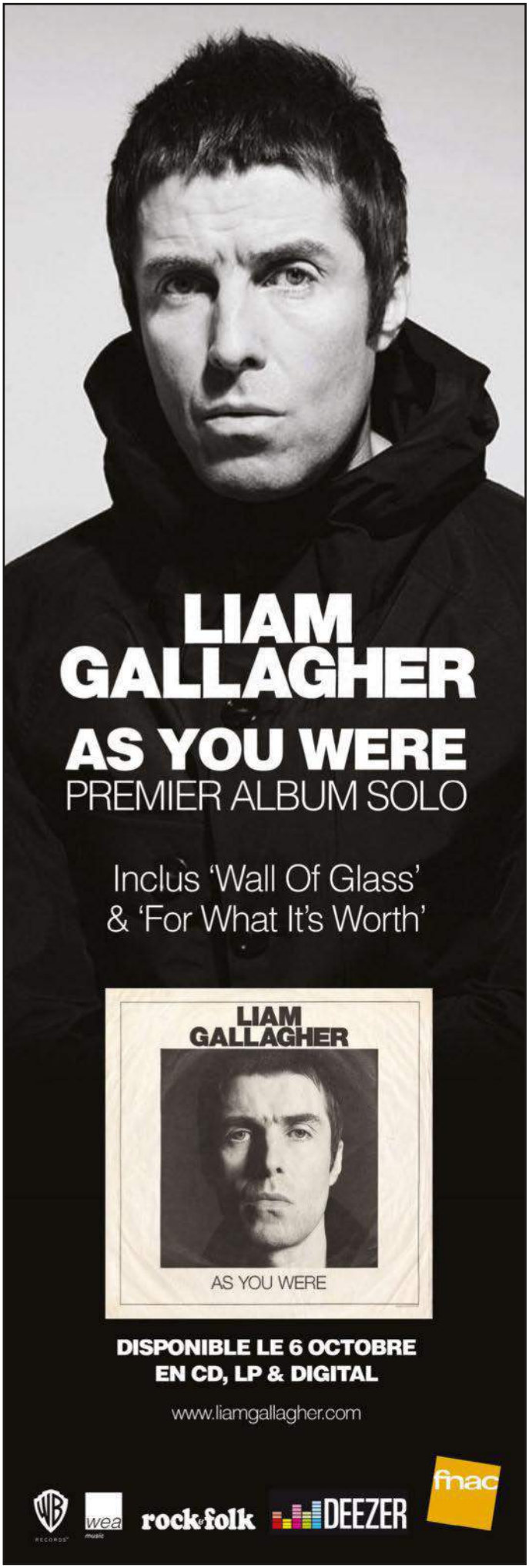
PHILIPPE THIEYRE

THE ROLLING STONES
THEIR SATANIC MAJESTIES REQUEST
Édition 50ème anniversaire

LE CHEF D’ŒUVRE PSYCHÉDÉLIQUE DES ROLLING STONES EN MONO ET EN STÉRÉO

DISPONIBLE EN COFFRET AVEC 2 CD, 2 VINYLES ET UN LIVRET

Mercury Records
UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC FRANCE



Ghostpoet

"Dark Days + Canapés"

PIAS

Dans la lignée pure et dure du précédent album "Shedding Skin", la voix la plus sombre du Royaume-Uni revient en force avec un nouvel opus qui confirme, à la triple croche près, la direction artistique prise il y a deux ans. C'est donc entouré du même groupe que le poète de Coventry, Obaro Ejimiwe, est retourné en studio sous la direction du producteur-guitariste et arrangeur Leo Abrahams pour aligner douze textes imparables et impeccablement habillés d'arrangements atmosphériques réussis. Grand contemplateur du désastre ambiant, Ejimiwe écrit des textes *no future* qui décrivent ce que ses yeux contemplent. Ses constats n'ont pas besoin d'être hurlés, ils décrivent à merveille des situations que quiconque dans la mouise

peut vivre au quotidien. Ses mots sont tellement puissants que l'idée de les envelopper au sein d'un arrangement musical permet de ne pas affoler l'auditeur dès la première écoute. A la fois grave, sombre et distante dans le mixage, la voix de Obaro est idéale pour faire de lui le messager annonciateur du désastre en cours tel que celui décrit par "Immigrant Boogie" qui clôt le disque. Avant, l'auditeur aura découvert "Freak Show" et ses sonorités discordantes, agressives à l'oreille, et bien à l'image de la ville industrielle dont est issu l'artiste. Même si les styles musicaux n'ont rien à voir, il n'est peut-être pas si tartignolle que ça de voir en Obaro Ejimiwe une sorte d'évolution, aussi inattendue qu'espérée, de Linton Kwesi Johnson tant les voix de ces deux poètes se rejoignent. Pour s'en convaincre, une écoute studieuse et répétitive de la bouleversante "We're Dominoes" sera conseillée.

★★★★

GEANT VERT

Kitty, Daisy & Lewis

"Superscope"

SUNDAY BEST/ PIAS

Depuis dix ans, les Durham proposent leur rock anglais fortement imprégné d'Amérique. Il n'y aurait rien d'original dans cette démarche si le groupe n'était constitué de deux sœurs et un frère férus de musiques beaucoup plus âgées qu'eux. D'autre part, Kitty, Daisy (la petite brune) et Lewis pratiquent à leur façon le jeu des chaises musicales, passant d'un poste à l'autre, chacun pouvant s'exprimer derrière un micro, une guitare, un clavier ou une batterie. Beaucoup les repèrent grâce à une version de "Going Up The Country", quarante après Canned Heat. En concert, la nature familiale de l'entreprise est encore plus évidente, les enfants se produisant sous le regard amusé de leurs parents, Graeme (guitare) et Ingrid (basse). (Ingrid tenait la batterie des Raincoats vers 1979.) On l'aura compris, personne n'est vraiment virtuose mais le charme opère parce qu'il se dégage de l'énergique trio une évidente sincérité. Et son répertoire est truffé de bonnes chansons, ce qui, en fin de compte, est peut-être le plus important. Quatrième album, "Superscope", écrit et produit en interne, en analogique autant que possible, conserve l'aspect artisanal indissociable du style KD&L. Diffusé en amont, "Down On My Knees" agrippe

l'auditeur comme une tranche de glam sauvage et sexy. *A genoux pour ton amour* — sans blague ? Ailleurs, sans s'interdire des touches pop ("Black Van"), l'album transpire l'amour de la soul ("Slave", "Just One Kiss"), "Love Me So" réussissant à sonner comme un emprunt à Little Willie John ! L'instrumental "Broccoli Tempura", clin d'œil aux divins MG's, ferme un disque réjouissant.

★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

Tony Allen

“The Source”

BLUE NOTE/ UNIVERSAL

Tony Allen est une légende vivante : le batteur nigérian fut en effet l’un des musiciens phares et le directeur artistique de Fela dans sa période la plus faste, entre 1968 et 1979, et à ce titre il est considéré comme l’un des pionniers de l’afrobeat. Depuis qu’il est installé en France, il vit sur cet héritage emblématique et a multiplié les collaborations avec Sébastien Tellier et surtout avec Damon Albarn, qui l’accompagne d’ailleurs au piano sur le savoureux “Cool Cats”. On le croyait destiné à revisiter son glorieux passé et à participer à des hommages récurrents, mais, à soixante-dix sept ans, il réalise enfin l’un de ses rêves de jeunesse en rejoignant le prestigieux label Blue Note. Pour l’occasion, il a rameuté autour de lui quelques

fleurons du jazz hexagonal : bassiste, guitariste, pianiste et pas moins de cinq cuivres dont Yann Jankielewicz, co-responsable avec lui des arrangements et compositions. Il n’a pas fait la moindre concession à l’air du temps : pas de chanteurs invités, mais un disque exclusivement instrumental, pas le moindre effet ou rajout electro mais un enregistrement totalement acoustique, dont tous les morceaux durent entre cinq et six minutes. Tony Allen propose ainsi un véritable retour aux sources de sa musique et de son inspiration : un parti pris jazz résolument affirmé et l’héritage africain à travers les étonnantes variations rythmiques et le goût des tempos obsédants et répétitifs. Et l’ombre tutélaire et envahissante de Fela s’éloigne grâce à la volonté de jouer pleinement la carte instrumentale et de plébisciter les ambiances cool et les climats apaisés.

✪✪✪

H.M.

Ariel Pink

“Dedicated To Bobby Jameson”

MEXICAN SUMMER

C’est qui, c’est quoi, Bobby Jameson ? L’archétype du chanteur culte, idolâtré par une poignée d’aficionados pour trois albums (trois flops) enregistrés dans les sixties, désormais comparé à Arthur Lee — en poussant mémé dans les orties. C’est qui, Ariel Pink ? L’archétype du hipster, avec un nouvel album dédié à l’artiste culte et mort. Car Pink s’identifie à Jameson le loser. Mais quel rapport entre un branché ayant grandi à Beverly Hills, étudié à l’Institute of the Arts, célébré depuis treize ans comme le petit prince de la pop lo-fi, un type aux cheveux roses qui a collaboré avec Soko, et le paria qui a fini SDF ? Contrairement à Jameson, Ariel Pink n’a pas eu un manager condamné à 175 ans de taule pour viols sur mineurs. Pink ne s’est pas fait arnaquer par un label qui a mis Brian Jones en photo sur la pochette de son premier album, et les compositions d’un autre à l’intérieur. Pink n’a pas été casté pour être un Monkees, n’a pas fricoté avec Zappa et sa copine, pas travaillé avec l’immense Curt Boettcher. Ariel ne s’est pas drogué comme Bobby — deux overdoses quasi-mortelles, 27 arrestations. La vie de Jameson, c’est quelques années à se faire maltraiter par l’industrie musicale, le reste à lutter contre les dépendances et la clochardisation. Pink, lui, fait

le zazou avec Sky Ferreira. Il revisite ici la sunshine-pop à sa sauce electro bricolo. Et c’est payant : s’inspirer de Jameson tire le hipster vers le haut, comme en témoignent les excellentes “Do Yourself A Favor”, “Bubblegum Dreams”, “Thank You Ode To The Goat”, et, surtout, la pétaradante “Dedicated To Bobby Jameson”. Ne reste plus qu’à espérer le flop de cet album : il pourrait devenir culte.

✪✪✪½

BENOIT SABATIER

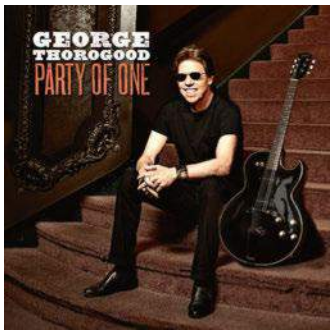
Disques classic rock

George Thorogood

"Party Of One"

NEW ROUNDER

Qui paie ses dettes s'enrichit. Et des dettes musicales, George Thorogood en a un paquet. Né en 1950 dans le Delaware, il n'a jamais fait mystère des racines afro-américaines de sa musique, interprétant, à la tête des Destroyers, nombre de classiques du genre. A ces artistes de blues, de folk, de boogie, de R&B et de soul auxquels il doit tant, il rend ici un hommage vibrant. Abandonnant momentanément la fureur électrique des Destroyers, il reprend en acoustique des morceaux qui lui tiennent à cœur, "Wang Dang Doodle" (Howlin' Wolf), "Tallahassee Women" (Louis Washington *alias* Tallahassee Tight), etc. Certains figurent déjà dans sa discographie avec son groupe, "I'm A Steady Rollin' Man"



(Robert Johnson), "The Sky Is Crying" (Elmo James)... Solo ou non, il reste d'une fidélité inébranlable au prince du boogie, John Lee Hooker, lui empruntant "One Bourbon, One Scotch, One Beer" et "Boogie Chillen". Pour beaucoup de jeunes musiciens, les Rolling Stones ont installé une passerelle vers la musique noire. Reconnaissant, George Thorogood (qui fit leur première partie en 1981) enregistre "No Expectations". Conscient que le blues n'est pas éloigné de la country, il traite "Bad News" comme Johnny Cash ; "Soft Spot" comme Gary Nicholson ; "Pictures From Life's Other Side" comme Hank Williams. Rarement repris, "Down The Highway" de Bob Dylan trouve ici une place logique. Avant de former les Destroyers, George Thorogood se produisait en acoustique, à la manière de John Hammond, c'est une technique qu'il maîtrise parfaitement, d'où cet album équilibré dans lequel il peut faire montre de davantage de nuances que quand il incarne monsieur *Bad To The Bone*.

★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

The Waterboys

"Out Of All This Blue"

BMG

On ne demande plus à Mike Scott de composer des albums du niveau de "Fisherman's Blues" — ou des deux qui le précèdent, ainsi que celui qui lui succède. L'âge d'or des Waterboys, ce sont les eighties, comme les seventies pour Neil Young. La discographie du Loner est ensuite moins essentielle, quoique : certains albums ont continué de sidérer (la période 1992/ 95), sachant que même ses disques les plus faibles comptent leur lot de grandes chansons. Pareil pour Mike Scott. Autrefois coincés entre U2 et les Pogues, entre l'épique et le celtique, ses Waterboys, en se rapprochant de leurs influences (Dylan, Van Morrison), ont connu deux retours de flamme : "A Rock In The Weary Land" (2000) et "An Appointment With Mr Yeats" (2011). Autrement : quelques morceaux super ("Love Anyway", "We Are Jonah", "Everybody Takes A Tumble", "This Light Is For The World") perdus dans des albums traîne-savates. Grosse inquiétude lors du précédent, "Modern Blues" en 2015 : même pas une bonne chanson. Ce n'est pas le cas pour ce "Out Of All This Blue", qui recèle un excellent morceau : "Morning Came Too Soon", 8 minutes 15 au taquet. Au rayon réussite : "Do We Choose Who We Love", "YamaBen", "Payo Payo

Chin", l'hommage à Kinky Friedman "Kinky's History Lesson", "Santa Fe" et, pourquoi pas, le pastiche Stax "Didn't We Walk On Water"... Le reste, sachant que l'album amoncèle 23 morceaux, qu'il pioche dans tous les genres (country, soul et même d'horribles tentatives trip-hop), accuse un gros déficit de mélodies. Prolifique ne signifie pas inspiré. Scott vient de se marier avec Megumi Igarashi, artiste spécialisée dans l'art vaginal. Lui pratique l'art inégal.

★★★

BENOIT SABATIER

Neil Young

"Hitchhiker"

REPRISE/ WARNER

Neil Young est un cas d'école dans le monde de la musique populaire, rock, folk, country ou autre. Un des rares grands anciens à avoir trouvé un second voire un troisième souffle, à avoir produit une musique pertinente après l'âge usuel de la retraite du rocker inspiré. La raison ? Sa musique est intemporelle. La preuve : en septembre 2017, il publie un nouvel album enregistré... le 11 août 1976. Ce jour-là, il entrait en studio avec sa guitare sèche, son harmonica, son fidèle producteur David Briggs et quelques cigarettes qui font rire, pour enquiller dix titres fabuleux. Puis, comme souvent, il mit cet album potentiel au placard. Neil Young a toujours fait ce qu'il voulait. Ensuite, il n'a cessé de piocher dans ces chansons, en les modifiant parfois

complètement, comme les trois titres qu'on retrouvera électrifiés sur "Rust Never Sleeps" en 1979 ("Pocahontas", "Powderfinger" et "Ride My Llama"). Quand on s'amuse à rechercher sur quels albums elles figurent, on comprend que Neil Young a produit une œuvre majuscule, dense et cohérente, un truc rare dans le rock : "Campagner" a atterri (telle quelle) sur "Decade" en 1977, "The Old Country Waltz" (la seule qu'il interprète au piano) sur "American Stars 'N Bars" en 1977, "Human Highway" sur "Comes A Time" en 1978, "Captain Kennedy" sur "Hawkes & Doves" en 1980 et "Hitchhiker" sur "Le Noise" en 2010. "Hawaii" et "Give Me Strength" (toutes deux excellentes) sont restées inédites jusqu'à aujourd'hui. Parce qu'en plus, contrairement à de nombreux albums mis au rebut par Neil Young, cet "Hitchhiker" n'a jamais été piraté ! Il est tout frais. Et il est parfait. Ne boudons pas notre plaisir.

★★★★

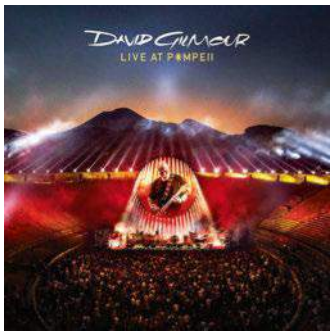
STAN CUESTA

David Gilmour

"Live At Pompeii"

SONY MUSIC

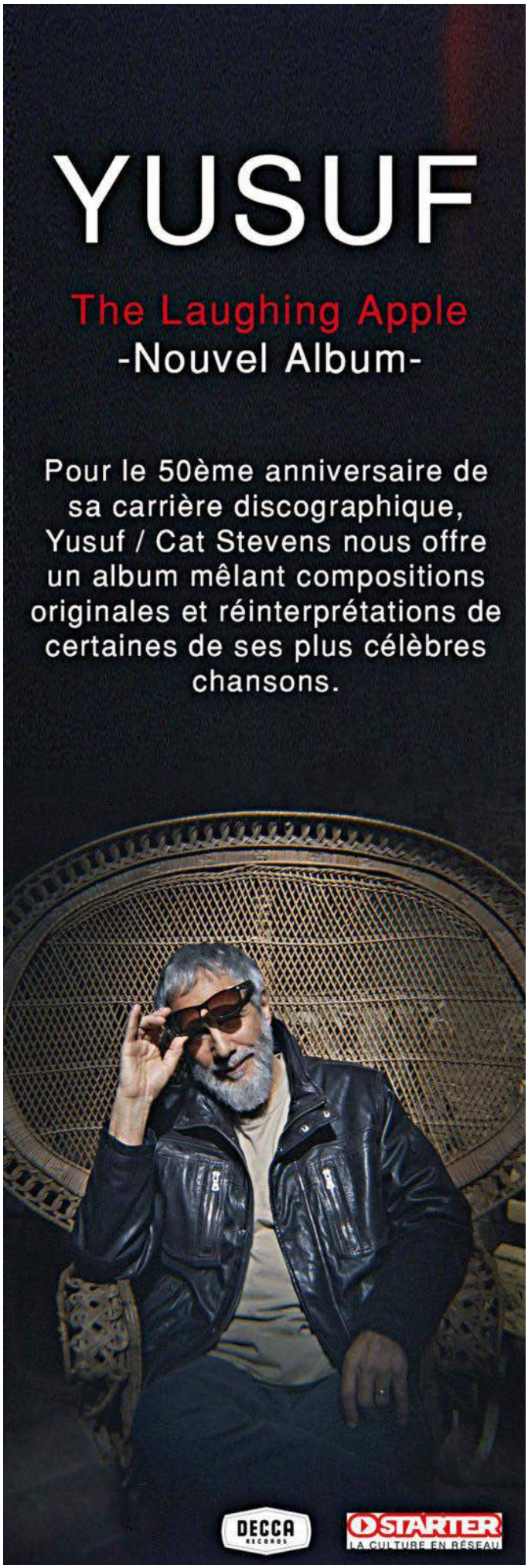
Le clin d'œil au "Pink Floyd At Pompeii" est une évidence sauf que pour le film (qui était à l'origine un documentaire destiné à la télévision), le groupe jouait seul dans les ruines de la cité italienne, avec en réalité et au final, une bonne partie du sujet tourné en studio à Paris avec juste des images de Pompeii projetées derrière les musiciens. Cette fois-ci, pas question de se priver ni du public, ni de l'endroit. David Gilmour, amateur de belles pierres et de lieux mythiques, offre là une prestation qui démarre, comme d'habitude, dans une ambiance éthérée ("5AM"). Après s'être débarrassé de "Rattle That Lock", il entre dans le vif du sujet avec une setlist sans grande surprise mais pour le moins harmonieuse, tant le choix de ses compositions solos ("On An Island", "The Blue", "In Any Tongue") reste en parfaite symbiose avec celles de son ex-groupe. C'est ici tout l'art de David Gilmour, savoir créer, avec du matériel déjà existant, une ambiance qui donne au nouveau projet toute son originalité, son jeu de guitare servant bien évidemment de fondation à l'ensemble. Les classiques du Floyd ne sont pas oubliés ("Shine On You Crazy Diamond", "Wish You Were Here", "One Of The Days") comme les titres moins connus ("Coming Back



To Life", "Sorrow", "Fat Old Sun"...) mais là où les choses deviennent vraiment excitantes, c'est lorsque ces compositions sont revisitées avec une certaine tension ("Time – Breathe (In The Air) (Reprise)") ou un semblant d'espièglerie ("Money"). Le tout conclu par l'incontournable "Comfortably Numb" et son solo titanesque émaillé de quelques discrètes subtilités qui feront le bonheur des inconditionnels et des initiés.

★★★

ERIC DECAUX



Prophets Of Rage

"Prophets Of Rage"

CAROLINE/ UNIVERSAL

Le gazon de Clisson ne repoussera pas là où s'est tenu le show tant attendu de Prophets Of Rage en juin — même s'il ne fut à peu de choses près qu'un best-of de Rage Against The Machine pour festivaliers nostalgiques. Au-delà, il restait à apprécier la véritable valeur de cette nouvelle formation, un chapitre de plus dans la fusion hip-hop et rock, un quart de siècle après son âge d'or. En 2017 la Rage restante s'associe à deux MC, empruntés à Public Enemy et Cypress Hill, combos ô combien influents dans sa matrice. Et les comparaisons sont inévitables : là où Zach de la Rocha débitait des shrapnels cinglants à chaque syllabe, Chuck D et B-Real déballent, à deux, un flow plus placide qu'acide. Ce qui

ne rend pas Prophets Of Rage moins bon : si l'intention se veut toujours vindicative dans l'espoir de révolutionner le monde (ils semblent y croire), la forme est malgré tout beaucoup plus radio friendly, et se rapproche en ça d'Audioslave, même si la rythmique, auto-recyclée, reste toujours aussi redoutable, et les licks bizarroïdes de Tom Morello si ingénieux — un terrain bien familier dès "Radical Eyes", qui culmine sur "Strength In Numbers". La production voluptueuse de Brendan O'Brien, associé historique, est un écrin, et si "Unfuck The World" veut soulever les masses comme un nouvel hymne générationnel, ailleurs le propos est plus apaisé : les morceaux, plus mélodiques, restent en tête ("Living On The 110" ou "Legalize Me", entre Jimi Hendrix et Red Hot Chili Peppers typiques), alors qu'un funk implacable, inspiration Sly Stone, domine ("Take Me Higher"), avant une dernière partie d'album plus entendue.

★★★

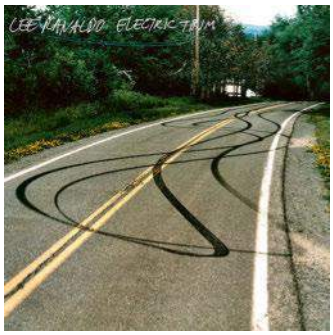
JEAN-CHARLES DESGROUX

Lee Ranaldo

"Electric Trim"

MUTE/ PIAS

Personne n'attend rien d'un album de Lee Ranaldo. Il ne va pas sauver le rock'n'roll, passer à la radio ni faire fantasmer les ados. Il le sait et il s'en fiche. Ça lui laisse pas mal de liberté, à l'ex-guitariste de Sonic Youth. Et son troisième disque solo depuis la séparation du groupe est, de façon étonnante, excellent et extrêmement attachant. Ceux qui n'ont pas suivi sa carrière de près — on ne leur en voudra pas — seront peut-être désarçonnés : il ne s'agit absolument pas d'un album de guitariste, truffé de prouesses techniques, et encore moins d'expérimentations dissonantes. Ça, Ranaldo sait le faire, il l'a fait toute sa vie avec Sonic Youth, un groupe à l'importance historique assez énorme, et en solo, sous diverses formes. Car cet homme est un vrai artiste, au sens new-yorkais du terme : pluridisciplinaire et avant-gardiste (il peint, écrit, réalise des installations). Donc, ce qu'il pouvait faire de plus dingue, c'est ce disque : un recueil de chansons de forme classique. Belles mélodies, beaux textes, arrangements sobres sans délires sonores (quelques explosions de guitares par-ci par-là, on ne se refait pas, mais très peu), et surtout, une voix étonnante, caressante, au grain original, qui n'est pas sans rappeler le grand Michael Stipe — avec,



pour les connaisseurs, une pincée de Stan Ridgway. Du coup, on réécoute ses deux albums précédents, parus sur Matador, "Between The Times And The Tides" (2012) et "Last Night On Earth" (2013), et on s'aperçoit qu'ils étaient déjà très bons, dans le même style. On a du retard ? Et alors ? On a le temps, non ? Une très bonne surprise.

★★★★

STAN CUESTA

Gregg Allman

“Southern Blood”

CONCORD/ UNIVERSAL

Gregg Allman rêvait de publier un album dont le titre aurait été “All Compositions By”. Le principal compositeur des Allman Brothers à leurs débuts, en 1969, avait vu, en effet, son inspiration se tarir avec les années, les excès, de drogue, d’alcool ou de mélancolie et espérait rectifier le tir. Les médecins lui ont signifié que cette ambition resterait une chimère : la maladie gagnait du terrain, le temps pressait. Gregg Allman a donc emmené ses remarquables musiciens de tournée dans les studios Fame, en Alabama, ceux-là même où son frère Duane grava ses premiers solos historiques, et il a procédé à une sélection pointilleuse de reprises. Ballade soul sudiste à fendre l’âme (“Out Of Left Field”, signé Dan Penn et Spooner Oldham), Chicago

blues gouailleur (“I Love The Life I Live”, de Muddy Waters), bacchanale vaudou (“Blind Bats And Swamp Rats”, dans une version proche de celle de Johnny Jenkins)... Allman, chanteur de blues cinq étoiles, réaffirme ici son empathie pour un répertoire folk : “Going Going Gone”, de Bob Dylan, “Once I Was”, de Tim Buckley, “Willin’”, de Little Feat, servis par cette voix qui était une pure boule d’émotions. L’album — finalisé après le décès de Gregg, le 27 mai dernier — abonde de moments où la gorge se serre, mais jamais tant que sur l’ultime morceau (“Song For Adam”, de Jackson Browne, qui harmonise sur le refrain), et sur le premier, “My Only True Friend”, le seul écrit de la main du chanteur. Lignes de guitares majestueuses, proches des Allman Brothers et paroles en forme de testament adressé à sa compagne, son frère et tous ceux qui furent un jour touchés par sa musique. Compositeur parcimonieux, mais bouleversant jusqu’au bout.

★★★★

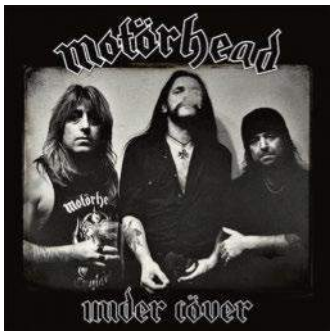
BERTRAND BOUARD

Motörhead

“Under Cöver”

SILVER LINING MUSIC

Tout au long d’une admirable carrière cloutée, Motörhead aura été un grand consommateur des chansons des autres pour égayer son répertoire. Depuis 2010, les bootleggers ne se privaient pas pour vendre sous le manteau une fort sympathique compilation mélangeant allégrement des reprises du trio infernal ou de son bassiste en solo. 2016, peu de temps après le décès du maestro, apparaissaient sous le nom de Motörhead des versions non officielles d’un titre des Beatles (“Back In The USSR”) et d’un autre popularisé par Elvis (“Good Rockin’ Tonight”) où Lemmy était en réalité accompagné par d’autres musiciens. Pour les personnes en charge de l’héritage sonore, il devenait urgent de réagir. Eh bien, pour une réplique aux bootleggers, cette rondelle est digne de la châtaigne décochée par Fernand Naudin à Raoul Volfoni dans “Les Tontons Flingueurs”. Motörhead était un son unique, sorti tout droit de la volonté de Lemmy Kilmister. C’est lui qui décidait ce qui méritait l’appelation Motörhead et personne d’autre. La réponse de l’au-delà est donc ce disque de onze titres dont le son et la façon sont garantis Motörhead du sol au plafond du bunker. Parallèlement aux reprises d’exception que sont “Breaking The Law” (Judas



Priest), “God Save The Queen” (Sex Pistols) où “Whiplash” (Metallica), le fan transi d’émotion pourra écouter la dernière chanson enregistrée par le maître de la potence à quatre cordes : une version hallucinante de compréhension du “Heroes” de Bowie. C’est en écoutant, ce genre de monument sonore que beaucoup risquent de prendre conscience du gouffre laissé par la disparition du personnage. Quant à “Rockaway Beach” (Ramones), l’autre inédit, on écoute et on admire le boulot. C’est énorme.

★★★★

GEANT VERT

Disques français

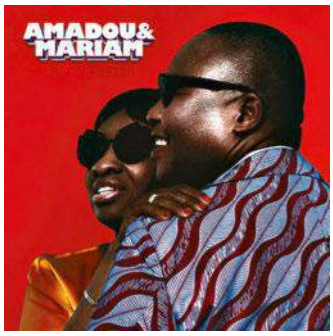
BB Brunes
"Puzzle"
WARNER

Après une pause de plus de trois ans, le quatrième album des BB Brunes entérine une évolution déjà amorcée par le précédent disque ("Long Courrier") et par l'essai solo du chanteur Adrien Gallo ("Gemini") qui semble avoir convaincu ses trois acolytes d'emprunter des voies beaucoup plus apaisées que précédemment. L'ouverture ("Puzzle") donne le ton : gros son, beaucoup de claviers et un aspect electro tempéré par la sophistication vocale. Et puis place à la douceur avec l'une des premières ballades : "Eclair Eclair" impose son charme grâce à un refrain qui fait mouche. La suite évolue entre ces deux pôles, au gré des douze chansons francophones : quelques énervements

avec accélération de tempo et option synthétique en prime ("Bora Bora", "Midi Minuit"), voire carrément un parti pris dance ("Yeti"), mais beaucoup de mid-tempo et de ballades qui replongent du côté de la pop des années quatre-vingts (Elli & Jacno, Daho), pour le meilleur ("Terrain Vague", où la voix maniérée retrouve des accents de celle de Christophe) et pour le moins bon ("Celesta").
Pour tous ceux qui auraient raté des épisodes depuis les débuts bouillonnants du quatuor, la confrontation avec les souvenirs du premier album risque d'être surprenante. Dix ans plus tard, les bébés rockers optent pour une pop gentillette, et l'on chercherait en vain la moindre référence au rock garage et énergique de leurs débuts.
✪✪✪
H.M.

Amadou & Mariam
"La Confusion"
BECAUSE

Nouvelle tendance : dépouiller les disquaires de tout ce qui a été enregistré de l'autre côté de la Méditerranée. Acheter, les yeux fermés, la moindre production béninoise, congolaise, sénégalaise, revendre une fortune un répertoire où se côtoient, comme partout, le pire et le meilleur et ne jamais foutre un pied chez un disquaire de la Goutte d'Or. Après l'illustration sonore, le boogie, la musique indienne, la musique africaine est — de nouveau — l'eldorado des *diggers*. Pendant ce temps, Amadou & Mariam, le groupe Malien le plus populaire en France, sort un huitième album dont les artistes occidentaux devraient envier la liberté. Le couple semble pouvoir faire la musique que bon lui semble, tout en évitant les injections de Botox et le port de la perruque. Avec Adrien Durand à la production, leader du groupe Bon Voyage Organisation dont les premiers concerts synthétiques rappelaient plus Motörhead que David Guetta, ils ont tiré tous azimuts avec pour seul but : la piste de danse. Cela donne parfois d'étranges résultats, telle "La Confusion", entre Taxi Girl et Gold, mais délivre surtout de bonnes surprises : "Femme Du Monde", l'excellent "Fari Mandila" et "Bafou Safou" véritable single. Le travail



d'orfèvre de la production cisèle les morceaux, leur donnant une profondeur dans laquelle on aime se perdre comme en terre étrangère. Le nouvel Amadou & Mariam prouve que cette musique *traditionnelle* n'a pas besoin d'être enregistrée dans une buanderie d'hôtel pour sonner *authentique,* délivrer sa puissance rythmique et la beauté de ses mélodies.
✪✪✪ ½
THOMAS E FLORIN

Indochine
"13"
INDOCHINE RECORDS/ SONY MUSIC

Dans le top 3 des clichés qui plombent la critique pop, on trouve *le toujours difficile deuxième album et l'album de la maturité*. "Le Péril Jaune" étant sorti il y a 34 ans, seule la seconde option reste disponible pour Nicola Sirkis. Mais à l'écoute de ce treizième album longue durée (près d'1 h 30 en version deluxe), on est loin du compte. A deux ans de la soixantaine, le concepteur de ce groupe inaltérable propose plutôt un album de l'*immaturité*, une immaturité parfaitement assumée, avec ses thèmes classiques et ses pompes qui désolent les rétifs et enchantent les fans. Les premiers mots de l'ouverture donnent la couleur : *"Noir, le ciel est tout noir"* ("Black Sky"). On retrouve les échos eighties des débuts sur des rythmiques épileptiques

comme celle de "Suffragettes BB" et on croise un hit en puissance dans un titre sur deux. On est au cœur de la pop music, là où un accord mineur devient hymne d'une génération, là où l'émotion se vit au premier degré, sans distance ni cynisme, comme dans le bouleversant single "La Vie Est Belle", superbement clippé par Asia Argento (elle chante aussi sur le titre "Gloria") qui, comme jadis "Marcia Baila", mélange amour fou et cancer.
Les formules sont imagées (*"Du mercurochrome sur la violence/ Des kimonos blancs dans l'ambulance"*) et la mécanique électro pop s'enraye le temps d'un reggae punkisant, "Trump Le Monde", double référence aux Pixies et au maitre psychotique de l'AmériKKKe. Ce que ses détracteurs reprochent à Indochine, c'est ce qu'ils apprécient chez d'autres : obsessions textuelles, lyrisme échevelé, indifférence à la haine qui enrobe trop souvent le succès populaire dans ce pays qui vénère les losers *ad nauseam*.
✪✪✪
OLIVIER CACHIN

Lisa Portelli
"La Nébuleuse"
AT(H)OME/ WAGRAM

Attention de ne pas se laisser égarer par une impression première : le second album de Lisa Portelli (après un premier essai en 2007, un début de buzz puis une pause de quelques années) débute sur le mode ballade et semble faire allégeance à la chanson française. Mais, au fil de l'écoute de "De Noir Et D'Or", l'atmosphère se tend, la guitare passe au premier plan, et on s'aperçoit que les références se situent davantage du côté de Dominique A ou Bashung et que l'influence de PJ Harvey vient bousculer le calme initial.
Le morceau suivant ("Appartenir Au Large") met d'emblée en évidence l'appétence pour un rock atmosphérique qui aime jouer sur les contrastes.
Lisa Portelli bouscule les pronostics. Sa passion pour la guitare (développée dès l'âge de dix ans au conservatoire de Reims) donne à son univers un soubassement rock, et son jeu est beaucoup plus tranchant que sa manière de chanter, d'où un contraste du meilleur effet. En effet, sa voix cristalline se diversifie en adoptant d'autres phrasés ("La Nébuleuse") ou se durcit au contact de la guitare sous tension. Compositrice et auteure de la moitié de ses textes, elle souffle le chaud et le froid, passe sans transition d'une accélération rock ("Longtemps") à une ballade dépouillée

("Tout Cela") qui pratique la confidence amoureuse ("J'ai Des Rêves Plus Grands Que Toi") avant de s'émanciper avec un climat lourd où la guitare revient en force ("Vers D'Autres Voies").
Cet album, intense et varié, prend ainsi place à côté de celui de Christine And The Queens et de Fishbach, ces nouvelles chanteuses qui bousculent et régénèrent le paysage musical d'ici.
✪✪✪
H.M.

Valparaiso

"Broken Homeland"

ZAMORA/ PIAS

Réunissant trois musiciens de Jack The Ripper, le guitariste des Hurleurs et le batteur de Amor Belhom Duo, le nouveau quintette parisien Valparaiso a conçu son premier album à l'image de la réalité qui lui a inspiré son nom : un port du bout du monde, ouvert aux marins de passage et à leur cargaison, en l'occurrence huit chanteurs avec leurs voix et leurs textes (le plus souvent anglophones). Ainsi, au hasard des douze morceaux, on croise à plusieurs reprises Phoebe Killdeer (Nouvelle Vague) ou Marc Huyghens (Venus), et pour une seule apparition Rosemary Standley (Moriarty) ou Josh Haden (Spain), et même John Parish, le producteur de PJ Harvey... et de cet album à qui il donne, tout comme le groupe, remarquablement soudé,

une unité par delà les différences vocales : un parti pris apaisé et un lyrisme en douceur qui soignent les climats entre deux eaux en privilégiant les tempos lents et une certaine uniformité rythmique. Tous les participants semblent en osmose avec le projet de ce disque-concept qui les place au premier plan et ils rivalisent de séduction vocale pour façonner un esthétisme mélodieux. Mais le projet d'ensemble est plus important que la performance individuelle et on en retient une harmonie et une réussite globales où se fondent des éléments remarquables, tels que "The River", mélopée habitée par les voix conjuguées de Shannon Wright et John Parish, "Broken Homeland" porté par la voix suave de Phoebe Killdeer, "Le Septième Jour" et son charme francophone décalé sous la houlette de Julia Lanoé (Mansfield TYA) avant un final de toute beauté ("Marées Hautes") avec un Dominique A impérial.

★★★

H.M.

Cabadzi

"X Blier"

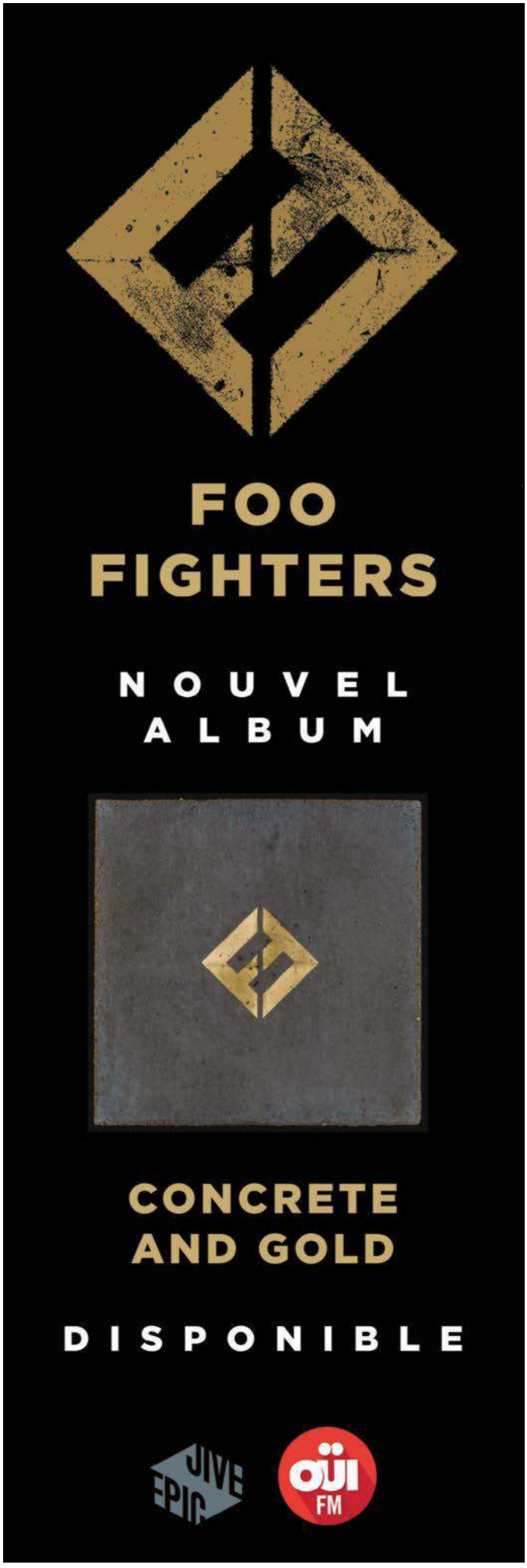
STUDIO CHATON/ L'AUTRE DISTRIBUTION

Les observateurs paresseux pourraient, non sans raison d'ailleurs, comparer le travail de Cabadzi sur cet album à celui de Fauve : même type de voix blanche déclamant à toute vitesse un texte en *talk over* sur des rythmiques mécaniques. Sauf que là où le collectif brumeux aligne des textes entre dissertation collégienne et spleen adolescent, le duo Olivier Garnier/ Victorien Bitaudeau absorbe et recrache des mots posés sur grand écran par Bertrand Blier, auteur de quelques classiques ("Les Valseuses", "Calmos", "Buffet Froid", "Tenue De Soirée"), presque tous potentiellement accompagnés de la réflexion *"On ne pourrait plus faire un film comme ça de nos jours"*. Le long travail de recherche, de collage et d'adaptation des dialogues font dans le culte classique (on retrouve le fameux : *"On n'est pas bien, là ?"* des "Valseuses" ou : *"Je suis le genre de femme qui prend toute sa valeur dans le noir"* de "Préparez Vos Mouchoirs") et va au-delà. En faisant des cadavres exquis (logique vu les obsessions morbides de Blier) d'extraits mélangés avec goût, Cabadzi réussit son pari et se réapproprie les mots du réalisateur. "Reste" mixe mort, amour et besoin de luxe (*"Oui vers la mort on y va tous (...) Je veux*

m'envoyer en l'air sur un lit très spacieux/ Qu'on nous monte le champagne sur un plateau d'argent et qu'on le boive au pieu"), "Fatiguée" parle de baise et de prostitution tout en samplant Georges Delerue (BO de "Hitler, Connais Pas", premier documentaire de Blier) et "Polaroïd" évoque cette ride buccale symbolisant le bonheur (*"Votre sourire, faudra bien qu'il revienne un jour"*). Les musiques sont électroniques, efficaces et en harmonie avec les mots du maître. Mieux qu'une simple curiosité.

★★★

OLIVIER CACHIN



Réédition du mois

Est-il vraiment raté ?

The Rolling Stones

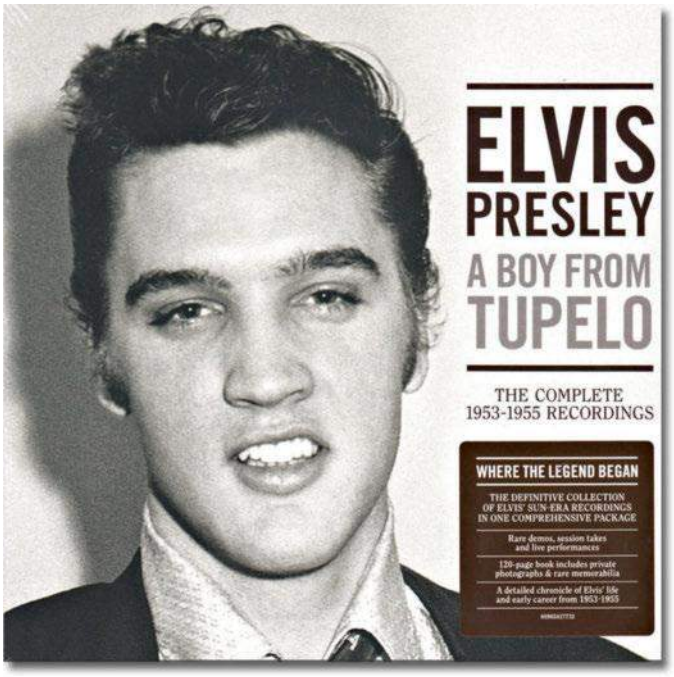
"THEIR SATANIC MAJESTIES REQUEST – 50TH ANNIVERSARY EDITION"

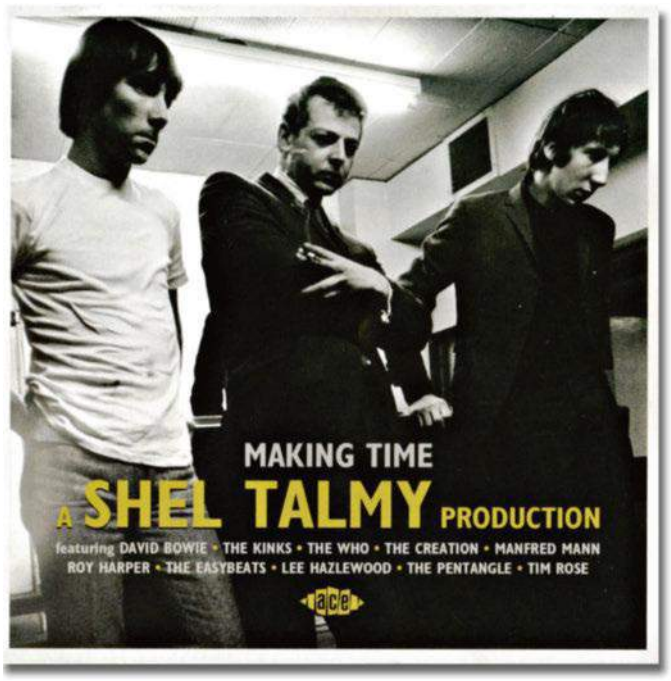
ABKCO/ Universal

Ça y est : les gens d'ABKCO, le label de feu Allen Klein qui détient les droits des albums sixties des Rolling Stones, ont décidé de rééditer en grande pompe "Their Satanic Majesties Request" à l'occasion de son cinquantième anniversaire. L'objet est magnifique, avec des versions mono et stéréo du machin en CD et vinyle, et le nouveau mastering du CD est encore meilleur que celui de 2002, parvenant à sonner moins digital tout en restituant un maximum de détails pour l'un des albums des Stones qui en compte le plus. Il est probable que les Stones eux-mêmes, qui ont toujours décrit l'album comme étant "*un paquet de conneries*", n'auraient jamais pris cette décision, mais comme ils n'ont pas leur mot à dire, ainsi soit-il... "Satanic Majesties..." est-il vraiment raté ? Sans aucun doute. Est-il vraiment mauvais ? Oui, et non. Il est raté pour plusieurs raisons. La première est que l'incursion des Stones en territoire psychédélique manque de réelles motivations : certes, Mick Jagger a toujours souhaité être de toutes les modes afin que son pire cauchemar — devenir ringard — ne se réalise pas, mais il est évident que Charlie Watts, qui n'aimait déjà pas le rock'n'roll, et Keith Richards, qui était au summum de sa tolérance de l'avant-garde lorsqu'il a embrassé le reggae jamaïcain, n'avaient que foutre de ces conneries enfumées. Sans doute Brian Jones trouvait-il cela amusant, et Bill Wyman, qui travaillait avec The End, avait déjà abordé le genre. Par conséquent, les Stones n'ont jamais pondu de réel chef-d'œuvre psyché, à la manière des Beatles de "Rain", "Tomorrow Never Knows", "Strawberry Fields Forever", "I Am The Walrus" etc., qui abordaient le territoire psychédélique avec l'entrain de pionniers découvrant des terres vierges et montraient un authentique enthousiasme. Les Rolling Stones s'en foutaient un peu et étaient nettement plus paresseux et désorganisés. En ces mois marqués par leurs différentes arrestations pour possession de drogue, le groupe vit dans le chaos. Andrew Oldham, lassé et de moins en moins écouté, quitte le navire. Le groupe n'a pas de producteur et part en roue libre, à la dérive : les membres du groupe sont rarement ensemble dans le studio, et chacun vient accompagné d'une cour de dix à quinze personnes. Les Stones n'ont pas de George Martin, qui n'aurait jamais toléré ce cirque. Et, plus grave, ils n'ont pas vraiment de morceaux non plus. Tout ce qu'ils pensent, c'est que "Between The Buttons" était raté — c'est faux, le disque est charmant et un très précieux témoignage de la phase Swingin' London, mais il n'a effectivement pas vraiment marché et qu'il s'agit de changer. Alors ils se relâchent et envoient ces gruaux indigestes que sont "Sing This All Together", "Sing This All Together (See What Happens)" soit huit minutes infernales, "Gomper" et "On With The Show". Il va sans dire que ces daubes sont nettement pires que "Within You Without You", la plage qui n'a notoirement aucune rayure sur les vinyles d'occasion de "St. Pepper's". Ce qui laisse donc six morceaux. C'est mince pour un album sortant en 1967, alors que la concurrence est féroce. Et sur ces six, deux — "In Another Land" de Bill Wyman avec Ronnie Lane et Steve Marriott aux chœurs, et "2000 Man" — sont certes bien sympathiques mais globalement moyens. Reste donc quatre titres mémorables : "Citadel", d'une brutalité inouïe et plein de détails fous, qui en font l'égal sans problème de chefs-d'œuvre à venir comme "Stray Cat Blues" ; "The Lantern", tout en rêverie cotonneuse, comme un petit frère de "Child Of The Moon", et "2000 Light Years From Home", merveille de Mellotrons flippants qui aborde l'infini spatial, obsession de ces années-là (Hawkwind, Pink Floyd, Bowie), qui ne s'arrangera pas un an plus tard avec la sortie du "2001" de Kubrick. Enfin, il y a "She's A Rainbow". Jumeau génial de "Ruby Tuesday", avec le piano virevoltant de Nicky Hopkins, ces "*ooh la la*" exquis comme autant de gâteries et les arrangements féeriques de John Paul Jones. Cette splendeur pop est la dernière que les Stones feront jamais, et elle prend à l'occasion une dimension testamentaire. Car après, ce ne sera plus qu'open tuning, réduction du nombre d'accords et retour aux sources. C'est le paradoxe de "Their Satanic Majesties Request" : grâce à son ratage, les Rolling Stones enchaineront sur ce chef-d'œuvre d'épure qu'est "Beggar's Banquet", mais ils tourneront également définitivement le dos à une certaine manière pop et mélodique de composer dans laquelle, pourtant, ils pouvaient exceller. Enfin, si l'on dit qu'il faut savoir apprendre de ses propres erreurs, il n'est pas interdit d'affirmer qu'en enchaînant "Majesties..." et "Beggar's...", les Stones étaient les maîtres en la matière.

NICOLAS UNGEMUTH

PAR NICOLAS UNGEMUTH





Elvis Presley
"A BOY FROM TUPELO — THE COMPLETE 1953-1955 RECORDINGS"
RCA/ Legacy/ Sony Music

Un an... Il n'aura donc fallu qu'un an pour que le frêle chaton à la voix plaintive et pas bien virile se transforme en panthère feulante lançant une révolution sans précédent. En juillet 1953, le jeune Elvis Presley, du haut de ses 18 ans, pousse la porte du studio Sun pour enregistrer deux morceaux à titre privé. Quelques mois plus tard, en janvier 1954, deux autres suivront. Le gamin a visiblement envie de chanter. Mais ce qu'il grave n'est pas bien brillant. La voix est criarde et aiguë, l'interprétation mièvre et sirupeuse. Elvis n'était pas né rockeur — et d'ailleurs qui aurait pu l'être en 1953 ? —, mais un an après, durant l'été 1954, feu ! C'est "That's All Right"... Entre temps, Sam Phillips l'avait signé sur son label, on se demande bien pourquoi vu ce que le gamin avait enregistré jusque-là, et même durant cette journée du 5 juillet, une telle issue n'était pas garantie : Elvis a d'abord mis en boîte "Habor Lights" et "I Love You Because", deux niaiseries sur lesquelles il couine plus qu'il ne chante, quand il ne se met pas à siffler comme un merle neuneu. En début de soirée, les musiciens se relâchent, déconnent, Phillips les encourage à se débrider, "That's All Right" est dans la boîte. Miracle de Sun Studio, génie de Sam Phillips... Et ce n'est que le début ! Sur "That's All Right", Elvis est encore un peu vert. Il sort les griffes mais la voix, toujours un peu aiguë, un peu aigre, lorgne encore vers la country. Deux jours plus tard, il s'affirme avec "Blue Moon Of Kentucky", où il aborde enfin ces graves magiques qui feront sa gloire. Il se virilise, s'étoffe... Six mois plus tard, c'est "Baby Let's Play House" — mètre étalon du rockabilly — et en juillet 1955 arrive la merveille des merveilles, le plus grand titre de rock and roll jamais enregistré, "Mystery Train". Juste après, l'aventure Sun est finie, Elvis a quitté le label.
Voici ce qu'on trouve ici : la métamorphose, gravée en direct, sur deux courtes années. Soit les quatre titres *privés* apparus il y a moins de 30 ans, tous les enregistrements Sun (masters et outtakes quand il y en a) connus, les versions des mêmes morceaux ressortis chez RCA (avec de l'écho sur la voix pour mieux sonner comme "Heartbreak Hotel", "Jailhouse Rock", etc.), et une trentaine de titres live captés dans des conditions rudimentaires entre 1954 et 1955.
A vrai dire, à peu près tout ici a déjà été disponible sur différents coffrets et de nombreuses compilations ("Sunrise" peut être suffisant pour ceux qui veulent l'essentiel, et est en tout cas plus riche que "Elvis At Sun"), mais n'a jamais été assemblé de si belle manière : dans un joli coffret au format 25 cm, trois CD, et surtout, un livret exceptionnel retraçant ces deux précieuses années quasiment jour par jour, et truffé de photographies super rares ou carrément inédites montrant la bête rayonnant d'une beauté très irritante, super lookée, et surtout, encore très naturelle.
Pour les fans, ça va être très compliqué de ne pas ressortir le morlingue.

"Making Time – A Shel Talmy Production"
Ace (Import Gibert Joseph)

Au dos de la pochette, Ace a tout résumé : *"The American who changed the sound of British rock'n'roll"*.
C'est exactement ça : le meilleur du son anglais des sixties est l'œuvre d'un producteur indépendant américain fraîchement débarqué en Albion en 1962 après avoir fait ses classes aux USA avec Gary Paxton et Nik Venet. Mais c'est évidemment pour "You Really Got Me" qu'on se souvient de lui. Cette brutalité inédite, à la foi crue mais puissante, qui a tout changé. Avec les Kinks, bien entendu, il a gravé plus d'un chef-d'œuvre ("All Day And All Of The Night", etc.), puis les Who ont fait appel à lui le temps de mettre en boîte une série de tueries invraisemblables, dont "My Generation", "Can't Explain" et le furieux "Anyway, Anyhow, Anywhere", inclus ici. Arrivent ensuite les Easybeats ("Friday On My Mind", entre autres), puis, sans doute ce qu'il a fait de plus extraordinaire : son travail avec les Creation (voir "Making Time", légendaire, qui ouvre le bal de cette anthologie).
Il y a aussi un jeune Bowie mod ("You've Got A Habit Of Leaving"), et beaucoup d'autres choses moins connues (les Sneekers qui livrent ici une version ahurissante de "Bald Headed Woman", les Rockin'Vickers avec Lemmy), et dans des styles très différents : la pop girly de Goldie & The Gingerbreads, le folk moderne de Tim Rose, Pentangle ou Roy Harper, le genre très orchestré de Chad & Jeremy ou Lee Hazlewood, et même, Trini Lopez. Le recueil de Ace ne propose pas systématiquement les morceaux les plus emblématiques (pour les Kinks, c'est "Tired Of Waiting For You" qui est représenté, et pour les Easybeats, une version démo de "Lisa", on imagine que les problèmes de droits doivent être compliqués), mais l'ensemble est essentiel. Qu'est-ce que cela aurait donné si Talmy avait produit les Stones ou les Yardbirds ?
On en frissonne rien qu'à y penser.

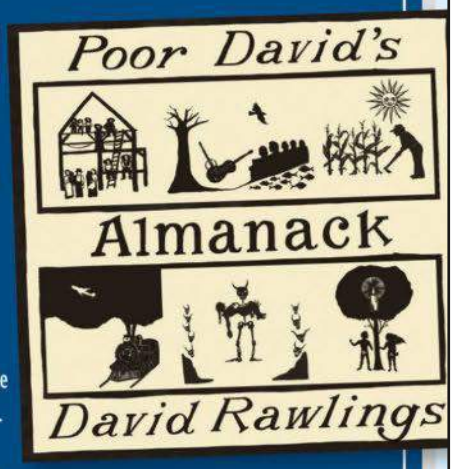
"Gotta Get Up ! The Songs Of Harry Nilsson 1965-1972"
Ace (Import Gibert Joseph)

L'œuvre du génie vue par les autres : l'idée est excellente parce que les autres ont souvent fait des miracles avec ses compositions grandioses. Pour les nouveaux venus, en simplifiant à l'extrême, on peut dire que l'Américain Nilsson surpassait le genre très particulier popularisé par McCartney lorsqu'il donnait dans des morceaux rétro vaguement vaudeville. Chez Nilsson, cette école fantasque prend des dimensions féeriques, et ses morceaux étaient forcément appelés à séduire les interprètes du moment. Ils sont nombreux ici à briller en s'emparant de ses joyaux : Annie Nelson (version grandiose de "Gotta Get Up"), Al Kooper ("Mournin'Glory Story"), Doris ("Bath"), The 5th Dimension ("Open Your Window"), Harpers Bizarre ("Poly High"),

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

David Rawlings
"Poor David's Almanack"
Acony Records



Peu de sorties cette année, hasard du calendrier ou frilosité de longue durée de l'industrie musicale, mais l'ambiance se réchauffe considérablement depuis fin août avec un lot d'albums géniaux ! Le nouveau Lukas Nelson, les archives Neil Young, le posthume Gregg Allman... Un véritable florilège. "Poor David's Almanack" de David Rawlings vient parfaire cette rentrée en fanfare. L'enfant prodige revient, avec la même équipe que sur son précédent "Nashville Obsolete": Griffin et Taylor Goldsmith des Dawes, Paul Kowert des Punch Brothers, Brittany Haas de Crooked Still, Ketch Secor et Critter Fuqua des Old Crow Medicine Show et bien sur Willie Watson et la partenaire de tous les instants, Gillian Welch.

La moitié des chansons est composée en collaboration avec Gillian, et si l'album - trop bref mais sans faute avec ses 10 titres - est d'ores et déjà un classique de l'Americana lorgnant sur la musique des Appalaches notamment et le rock bien roots à la The Band et Neil Young, l'empreinte de Welch sur des compositions comme "Cumberland Gap", "Airplane" et "Lindsey Button" les rend inoubliables. De véritables standards en devenir.

Envoûtant.

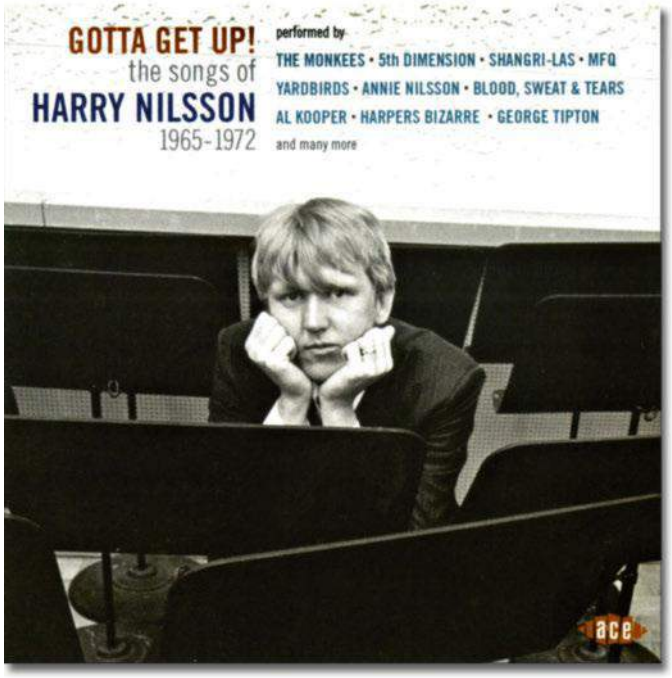
Comme vous le savez, les albums de Rawlings et Welch sont une affaire de famille. Un autre membre du gang sortira au moment ou vous lirez ces lignes son nouvel album: Willie Watson commet enfin "Folksinger vol. 2" dans la plus pure tradition du Folk Américain et toujours pour le label Acony Records.

Rawlings et Welch ont pris la sage résolution de sortir enfin leurs albums en vinyles. Attention, pressage limité, de très grande qualité, mais limité.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

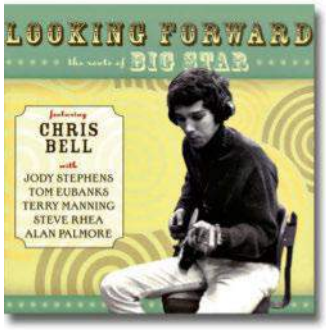


les Shangri-Las ("Paradise"), et même les Monkees ("Daddy's Song", impeccable). Pour ceux qui aiment une pop alambiquée, joyeuse et très orchestrée, c'est le paradis.

"Looking Forward – The Roots Of Big Star "

Omnivore (Import Gibert Joseph

Pour les maniaques de Big Star, voici un monument à la gloire de l'autre génie du groupe : Chris Bell. Lequel avait enregistré ces 22 titres avant l'arrivée de Chilton, avec des groupes éphémères nommés Icewater, Rock City ou The Wallabys. La voix est évidemment merveilleuse et la qualité du son (on



parle du studio Ardent, quand-même...) étonnante : ces morceaux (dont certains resurgiront différemment sur "#1 Record") ne sonnent pas du tout comme des démos et justifient largement l'achat de cette compilation plus complète (6 titres inédits) et sonnant nettement mieux que "Rock City", sorti en 2003.

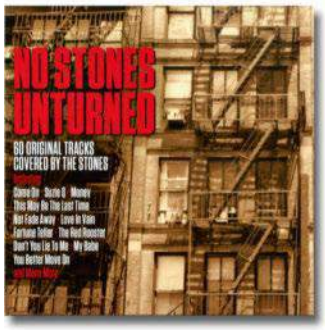
Pet Shop Boys

"NIGHTLIFE"
"RELEASE"
"FUNDAMENTAL"

Parlophone

Un travail monstrueux pour les rééditions de trois albums sortis respectivement en 1999, 2002 et 2006 : chaque disque, outre un copieux livret très détaillé, propose entre un et deux CD de titres supplémentaires, les Pet Shop Boys étant de tels boulimiques du studio que tout album officiellement paru a subi une sévère amputation. Voici donc "Nightlife", sorti après "Bilingual". C'est une impeccable machine à danser, conçue comme un concentré de la facette festive du groupe. "Release" se voulait plus pop, avec des guitares (de Johnny Marr) et des batteries, les instruments ne sonnant jamais normalement puisqu'étant échantillonnés et samplés. Quelques années plus tard, "Fundamental" envoyait l'artillerie lourde avec une production ultra exubérante de Trevor Horn (Frankie Goes To Hollywood).

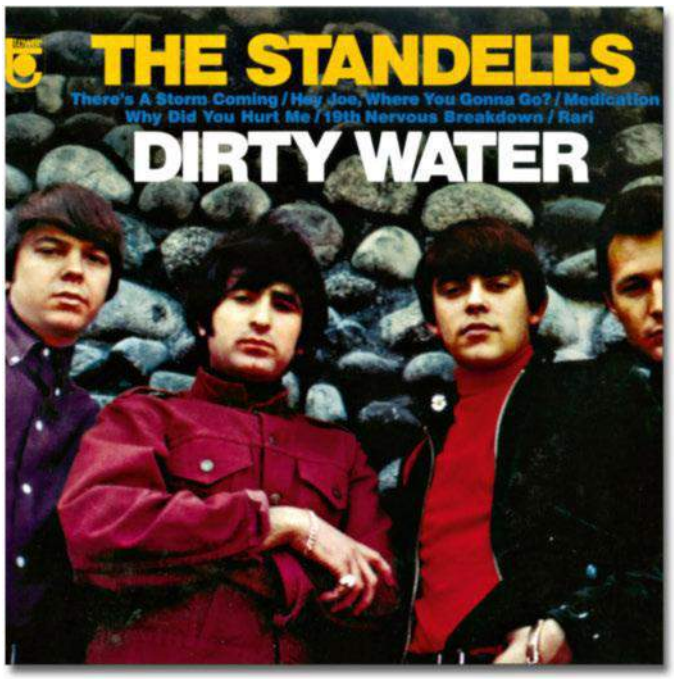
L'écriture et les textes souvent brillants de Neil Tennant (dont la voix soyeuse ferait presque passer Barney de New Order pour James Brown) et Chris Lowe inscrit le duo parmi les plus doués songwriters de pop anglaise, mais on peut également trouver le traitement de leur art un peu trop lisse et déshumanisé. Ce qui fonctionne chez Kraftwerk ne plaît pas forcément chez les autres.



"No Stones Unturned"

Not Now

Ce genre de compilation — les versions originales des nombreuses reprises des Stones — existe depuis des lustres, mais dans le temps, elles étaient chères, chiches en musique, et sonnaient comme des casseroles. Il ne faudrait donc pas négliger celle-ci : elle est extraordinaire. Rien de moins que soixante titres (le dernier Stones a permis d'en rajouter une pelletée) sur trois CD, tous impeccablement masterisés et qui sonnent à merveille. On peut être fan des Stones et s'amuser à faire le parallèle entre les originaux et les reprises tout en se posant des questions (les Stones ont-ils vraiment repris "Learning The Game" de Buddy Holly ? Sans doute, mais ce doit être assez confidentiel. Et où sont passés "Prodigal Son" de Robert Wilkins et "You Got To Move" de Fred McDowell ?), on peut également se contrefoutre du groupe de Dartford et considérer cet objet comme une compilation extraordinaire (voir comment sonne le "Suzie Q" de Dale Hawkins) de blues, de soul et de R&B où se suivent Howlin' Wolf, John Lee Hooker, Robert Johnson, Little Walter, Muddy Waters, Bo Diddley, Chuck Berry, Otis Rush, Slim Harpo, Barrett Strong, Marvin Gaye, Lightnin'Slim, ou la merveille de Benny Spellman, "Fortune Teller". Une éducation musicale, en somme, pour quelques euros

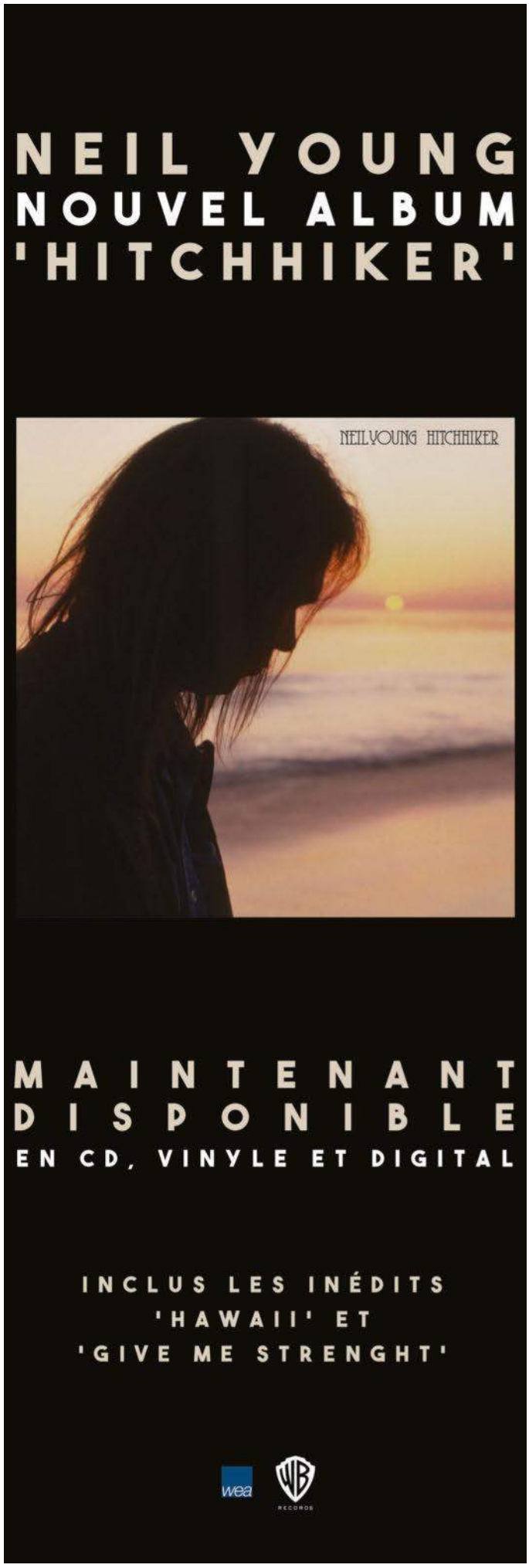


The Standells

"DIRTY WATER"

Sundazed (Import Gibert Joseph)

Oh là là, la gifle ! Dès les premières mesures de "Medication", c'est une évidence : les Standells en CD n'ont jamais aussi bien sonné. Voici donc le grand classique du garage sorti en 1966 qui ressort dans de nouveaux habits (l'album et plusieurs bonus) et se montre plus brutal que jamais. On n'avait jamais entendu ces basses et la fuzz décolle le papier peint. Le tout en mono, masterisé d'après les bandes originales, est formellement incontournable.❑



Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

"Le public n'a pas pigé"

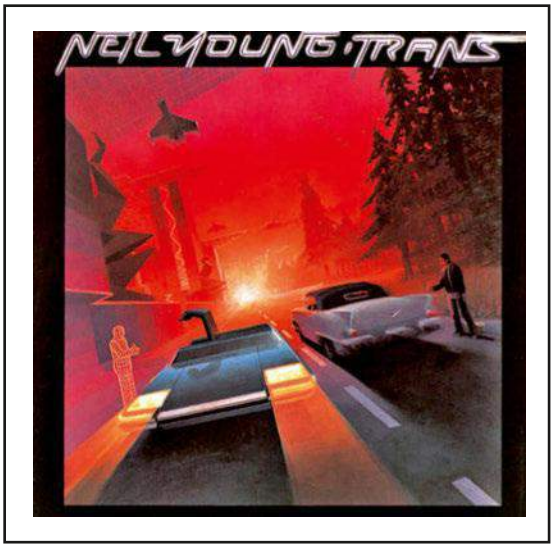
Neil Young

"TRANS"

Geffen

Entendu tout au long de l'année 1983 :
— Kraftwerk ?
— Non : le nouveau Neil Young.
— Le poilu d' "Harvest" ? On cuisine son pain avec son propre blé, et pour prendre une douche, à plusieurs et cul nu, il y a le puits derrière la grange ?
— Lui-même. Il a troqué le macramé contre les synthés.

Le 29 décembre 1982, Neil Young, caricaturé comme un héros du retour à la terre, un anti-nucléaire, sort "Trans", album atomique et moderniste. Les derniers hippies en ont rasé leur barbichette. Alors qu'il s'est imposé tout au long des seventies comme le meilleur rocker de sa génération, les années 80 débutent mal pour Neil Young. Il publie deux disques moyens, "Hawks & Doves" et "Re-Ac-Tor", enregistrés entre deux prises d'un film qu'il tourne, "Human Highway". La musique n'est plus sa priorité : son fils Ben, né en 1978, souffre de paralysie cérébrale. Comment communiquer avec son enfant ? En partageant avec lui sa passion des trains miniatures. Il fait appel à Sal Trentino, responsable technique sur ses tournées, pour perfectionner ses circuits électriques. Trentino le raconte dans "Shakey", bio écrite par Jimmy McDonough : *"Il voulait pour ses circuits que j'échantillonne et stocke, il me répétait ça :* 'Sample and hold'... *Quand j'ai entendu de nouveau ce slogan, c'était une chanson."* Car Neil Young a décidé que son nouvel album aussi servirait à rentrer en contact avec Ben, à travers les nouvelles technologies. Place au futur : Young met fin à 14 ans de partenariat avec Reprise pour signer chez David Geffen, qui lui garantit des conditions idéales — 1 million de dollars par album et une liberté artistique totale. Les séances débutent normalement : avec le Crazy Horse, le bassiste de Buffalo Springfield, et ses fidèles producteurs David Briggs et Tim Mulligan, Young enregistre à Hawaï au studio Commercial Recorders "Little Thing Called Love", "Hold On To Your Love" et "Like An Inca", pour un album intitulé "Island In The Sun". David Geffen vient à Hawaï, écoute les morceaux, trouve ce folk-rock d'excellente facture, conseillant à l'artiste d'aller plus loin. Il ne va pas être déçu. Frank Sampedro, guitariste : "*L'enregistrement avançait comme d'habitude, avec deux guitares, basse, batterie... Et puis Neil a pris les bandes. Quand on a réécouté les nouvelles sessions, on n'a plus rien reconnu.*" David Briggs : "*Le groupe n'a pas compris. Pour eux, ce n'était pas de la musique.*" C'est Briggs qui a branché Young sur le Synclavier. "*Neil a été l'un des premiers musiciens à acheter ce synthé hors de prix.*" Il utilise également un vocodeur, le Sennheiser VSM201, adopte le look new wave (cheveux courts, cravate fine, sapes noires), se connecte sur les groupes contemporains, Devo, Human League, Suicide... Briggs : "*On s'est mis à écouter Kraftwerk en boucle, testant sur son vieux morceau 'Mr. Soul' ce son synthétique.*" Les titres enregistrés après Hawaï, les fantastiques "Computer Age", "We R In Control", "Transformer Man", "Computer Cowboy (Syscrusher)", "Sample And Hold", entérinent l'orientation technologique. Young : "*La musique électronique, c'est comme une personne qui crie intérieurement, avec un visage impassible : vous avez davantage d'empathie pour cette personne que pour celle qui s'épanche. C'est ça, l'ère digitale : la froideur pleine d'émotion.*" Ce qui est nouveau chez Neil Young, c'est cet habillage électronique. Ce qui ne change pas, c'est le niveau des mélodies. Le synthé ne fait pas office de cache-misère : il élève les chansons, sublimes. Young veut les tester en tournée, il précipite la fin de l'enregistrement — le morceau "If You Got Love", même s'il figure sur la pochette, est retiré au dernier moment. Quand le disque sort, Young est déjà en tournée. Les tuiles techniques et humaines s'enchaînent, avec un public désorienté par ce new-waveux qui chante avec un micro sans fil et une voix de robot. Une cata, qui augure de l'accueil que reçoit "Trans" : incompréhension totale. Les fans veulent du "Harvest"-bis, du "Rust Never Sleeps", encore de l'harmonica, de tout sauf d'un remix dance de "Sample And Hold". Bowie a le droit d'enregistrer de la new wave berlinoise, pas Neil Young. "*Le public n'a pas pigé. Il ne savait pas pour Ben, pour les références au personnel hospitalier... Fuck them.*" "Trans" : un album sur l'incommunicabilité qui souffre d'un problème de communication. Young veut passer sur cette chaîne qui monte, MTV, seulement Geffen refuse de casquer un clip. Il glisse des extraits de "Trans" dans la BO de "Human Highway", mais le film (dans lequel joue Devo) n'a droit qu'à une sortie confidentielle. En réaction à "Trans", Neil enchaîne avec un disque country, "Old Ways". Geffen n'en veut pas. Il torche alors un album rockab', "Everybody's Rockin' ", et reçoit en novembre 1983 un courrier : Geffen l'assigne en justice, lui réclamant 3.300.000 dollars pour deux albums "*non-commerciaux et musicalement pas caractéristiques du son Neil Young*". C'est une première dans l'histoire du rock. "Trans" porte la poisse jusqu'au bout. L'album ne sera jamais réédité en CD aux Etats-Unis. Briggs : "*Quel artiste aussi établi a tenté un truc aussi nouveau ? Artistiquement, 'Trans' est une réussite du niveau de 'Tonight's The Night', aussi abrasif et grinçant. Avec cet album, Neil a remis toute sa carrière en jeu : il faut applaudir ce courage, il a au contraire été hué.*" Neil Young, rétrospectivement : "*Grace à ses chansons électroniques, 'Trans' est un de mes sommets.*" Tout juste. Et en plus : c'est un des meilleurs Kraftwerk. ★



Première parution 29 décembre 1982

Photo Rob Verhorst/ Redferns/ Getty Images

"Cheveux courts et cravate fine, Neil Young, adopte le look new wave".
Rotterdam, septembre 1982

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Collectif d'extrême-gauche

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Roxy Music

"Roxy Music", "For Your Pleasure", "Stranded", "Country Life", "Siren", "Manifesto", "Flesh And Blood", "Avalon"

Virgin

Cet été, la discographie complète de Roxy Music a fait son retour dans les bacs à vinyle. Une aubaine pour les amateurs de glam rock déviant, qui malheureusement laisse un goût amer : les disques qui circulent sont identiques à ceux du coffret intégral publié en 2015 (qui regroupait les huit albums du groupe en vinyle), qui s'était fait remarquer pour de mauvaises raisons. Des sous-pochettes épaisses qui abîment la surface des disques et des visuels bouchés (on peine à distinguer la panthère tenue en laisse par Amanda Lear sur la pochette de "For Your Pleasure"), les pochettes ne sont pas idéalement reproduites. Heureusement, les disques, masterisés à demi-vitesse à Abbey Road pour satisfaire les audiophiles, sonnent formidablement bien, c'est déjà ça...

Brian Eno

"Here Come The Warm Jets", "Taking Tiger Mountain (By Strategy)", "Another Green World", "Before And After Science"

UMC/ Virgin

A l'inverse de ses ex-comparses de Roxy Music, Brian Eno est un véritable *control freak* lorsqu'il s'agit de remettre au goût du jour ses œuvres personnelles. Pour les quatre albums les plus rock de son répertoire, le musicien a supervisé le processus de A à Z, mettant un accent particulier au rendu sonore. La pochette nous indique fièrement que les disques ont été masterisés à demi-vitesse (par le même artisan qui s'est occupé des Roxy Music) et pressés sur disques tournant à 45 tours/ minute pour un rendu sonore optimal. Il en résulte que chaque album réédité est devenu double, ce qui est formidable pour la qualité du son, mais contraignant pour l'auditeur. Le résultat en vaut pourtant la peine, d'autant que les imprimés sont ici superbes et les disques absolument indispensables.

Arlo Guthrie

"Alice's Restaurant"

Rhino

Pour célébrer les 50 ans du fantasmagorique *Summer Of Love* — l'été hédoniste de la très psychédélique année 1967 — Rhino propose plusieurs compilations thématiques (dont l'excellente revue d'effectifs californienne "Transparent Days : West Coast Nuggets") ainsi que quelques rééditions de qualité (le premier album des Electric Prunes, "Insight Out" de The Association). Parmi elles, la plus notable est sans doute celle du premier album d'Arlo Guthrie, fils du folksinger Woody Guthrie et héros de Woodstock. "Alice's Restaurant", connu et apprécié pour son hilarant morceau-titre (une anecdote antimilitariste qu'il narre sur un rythme de ragtime durant les 18 minutes de la face A) revient en mono pour notre bonheur.

Elvis Presley

"A Boy From Tupelo : The Sun Masters"

RCA/ Sony

L'autre anniversaire du moment, c'est aussi celui des 40 ans de la disparition

Photo Bruno Berbessou

d'Elvis Presley, célébré par un flot de rééditions plus ou moins opportunistes. Le seul véritable disque indispensable publié cet été est indiscutablement ce "A Boy From Tupelo", qui réussit la performance de réunir pour la première fois en vinyle l'intégralité des morceaux publiés par Elvis chez Sun Records entre 1953 et 1955. Soit 17 morceaux immortels remasterisés (de "That's All Right" à "Mystery Train", en passant par "Blue Moon Of Kentucky").

FJ McMahon
"Spirit Of The Golden Juice"
Kemado

Attention disque culte : le premier et (évidemment) unique album de FJ McMahon est disponible pour la première fois en vinyle depuis sa sortie originale en 1969, où il n'avait rencontré absolument aucun succès. Pas étonnant pour un disque de folk hanté par la guerre du Vietnam — à laquelle son auteur avait participé — empli de chansons tragiques ("The Road Back Home" qui évoque le retour difficile du soldat, "Black Night Woman" qui évoque le suicide de la femme d'un GI). On pense à Sixto Rodriguez, Fred Neil et tous ces poètes folk à la plume mélancolique. Voici un disque qui n'a pas volé sa réputation de chef-d'œuvre.

Jerry Lee Lewis
"In The Beginning"
Bear Family

En 2015, le label Bear Family s'était lancé dans une entreprise pharaonique en rééditant l'intégralité des enregistrements de Jerry Lee Lewis effectués entre 1956 et 1963 chez Sun Records ("Jerry Lee Lewis At Sun Records — The Collected Works"). Soit 623 morceaux réunis en 18 CD. Une folie qui a permis aux furieux de chez Bear Family de se familiariser comme personne avec le catalogue Sun du Killer et d'en extraire les plus belles pépites. "In The Beginning" rassemble ainsi les versions alternatives les plus étonnantes des standards du pianiste (à l'image de la troisième prise de "It'll Be Me", où le morceau est méconnaissable) et devrait réjouir les fans qui n'ont pas le temps, l'argent ou la folie d'investir dans le coffret.

Les Rallizes Dénudés
"Live 77 Tachikawa"
Mono-tone

De tous les groupes psychédéliques japonais, Les Rallizes Dénudés est indiscutablement le plus mystérieux et impénétrable. Formé autour d'un collectif d'extrême-gauche au milieu des années 60, le groupe est réputé pour ses expérimentations avant-gardistes autour du feedback et pour son refus absolu d'enregistrer en studio. Il en résulte une discographie étrange, faite d'innombrables pirates enregistrés par des spectateurs reconvertis archivistes. Le plus emblématique d'entre eux est ce concert enregistré en 1977 à Tachikawa qui montre le groupe dans toute sa splendeur psychédélique, oscillant entre rythmes hypnotiques ("Night Of The Assassins") et déluge de guitares saturées jusqu'à l'extrême.

Nouveautés

The Purple Lords
"Concrete Lust"
The Purple Lords

Depuis le temps qu'ils arpentent la scène garage lyonnaise, il était grand temps que les Purple Lords publient un album sur support vinyle (après plusieurs CD autoproduits qu'on recommande). Dynamique quatuor rock'n'roll malheureusement trop rare sur scène, le groupe propose ici six morceaux élégants qui puisent autant dans le garage sixties ("Freezin' Tongue") que la power pop de Reigning Sound ("Blowing Up") et qui témoignent que le groupe n'a rien perdu de sa fougue.

45 tours

Big Mountain County/ Lame
"Fun Fun Boogie"
Annibale

Ils ont fait sensation à Binic avec leur concert débraillé et leur rock psychédélique nonchalant. Les italiens Big Moutain County ont sorti en début d'année un split avec leurs compatriotes de Lame qui vient enfin d'arriver dans nos contrées. Le morceau "Fun Fun Boogie" est un exemple irrésistible de la classe de ce groupe plein de promesses, et pour qui tout semble facile.

The Doors
"Light My Fire"
Elektra/ Rhino

De toutes les rééditions de disques ayant trait à l'année 1967, c'est sans doute la plus intrigante : pour fêter les 50 ans de la publication de cet hymne classic-rock, Elektra propose une réédition de la version japonaise du single "Light My Fire" (avec "Crystal Ship" en face B). Le tout en mono, en version radio (courte) et sous une pochette joyeusement kitsch. C'est amusant, certes, mais un peu vain, et on s'interroge : ce genre de disque exotique est-il l'avenir des rééditions vinyles ? ❑

Quelques vinyles de plus

La maison Warner réédite en vinyle 180 grammes de nombreuses, glorieuses et historiques références de son catalogue. En partenariat avec The Good Old Sound, voici la sélection de Rock&Folk.

Led Zeppelin
"Led Zeppelin"
Né en 1968 des cendres des Yardbirds, Led Zeppelin s'est imposé dès son premier album publié l'année suivante comme un des groupes les plus révolutionnaires de son époque. Du riff lourd de "Good Times, Bad Times" à l'attaque frontale de "Communication Breakdown", Led Zeppelin pose ici en neuf morceaux les bases du hard rock, ni plus ni moins.

David Bowie
"The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars"
La pochette prévient l'auditeur : "*To be played at maximum volume*", un dicton mille fois imprimé sur des disques bien moins inspirés que ce "Ziggy Stardust" qui fit de David Bowie une superstar du glam en 1972. Porté par des mélodies pop sublimées par les arrangements magnifiques de son explosif guitariste Mick Ronson ("Moonage Daydream", "Starman", "Ziggy Stardust"), l'album est parfait de bout en bout, comme souvent chez l'Anglais.

Gang Of Four
"Entertainment !"
Premier album de cet influent groupe britannique paru en 1979, "Entertainement !" est aujourd'hui considéré comme un des premiers manifeste post-punk. En incorporant éléments funk et reggae dans des morceaux dansants convulsés de guitares cinglantes ("Damaged Goods"), le quartette de Leeds a créé ici un son hybride qui allait influencer des générations de groupes.

Love
"Forever Changes"
En 1967, après deux albums, Love était un des groupes les plus en vue de la côte Ouest américaine et s'apprêtait à publier un chef-d'œuvre absolu avec "Forever Changes", album empli d'hymnes désespérés ("A House Is Not A Motel", "The Red Telephone") cachés derrière une patine folk-rock ensoleillée et de magnifiques habillages de cordes et cuivres. Pourtant, l'album rencontra peu de succès à sa sortie, plaçant définitivement Arthur Lee et sa bande parmi les groupes maudits de l'époque et "Forever Changes" parmi ses trésors cachés.

New Order
"Power, Corruption & Lies"
En 1981, pour son deuxième album, New Order tournait définitivement la page Ian Curtis (défunt leader de Joy Division) en se jetant à corps perdu dans la conception d'une musique hybride, à la fois rock et électronique. Porté par des synthétiseurs lumineux, des mélodies pop mémorables et les lignes de basse inimitables de Peter Hook, c'est le premier grand disque du groupe de Manchester.

Pink Floyd
"The Dark Side Of The Moon"
En 1973, après des années d'explorations cosmiques, les Anglais de Pink Floyd ont mis au point la formule qui leur a permis de s'installer au sommet. Avec sa production sophistiquée, ses envolées stratosphériques et ses thématiques angoissées, "The Dark Side Of The Moon" a donné à des millions de fans l'envie de s'évader en stéréophonie. Un disque légendaire, de la pochette aux tubes immortels ("Money").

ZZ Top
"Tres Hombres"
Après des années à défendre leur vision du blues-rock sudiste, les trois Texans à la capillarité libérée de ZZ Top ont percé en 1973 avec ce "Tres Hombres" taillé pour les charts. Porté par l'irrésistible single aux accents John Lee Hooker ("La Grange"), quelques boogies solides et un humour à toute épreuve, le groupe tenait-là sa formule magique.

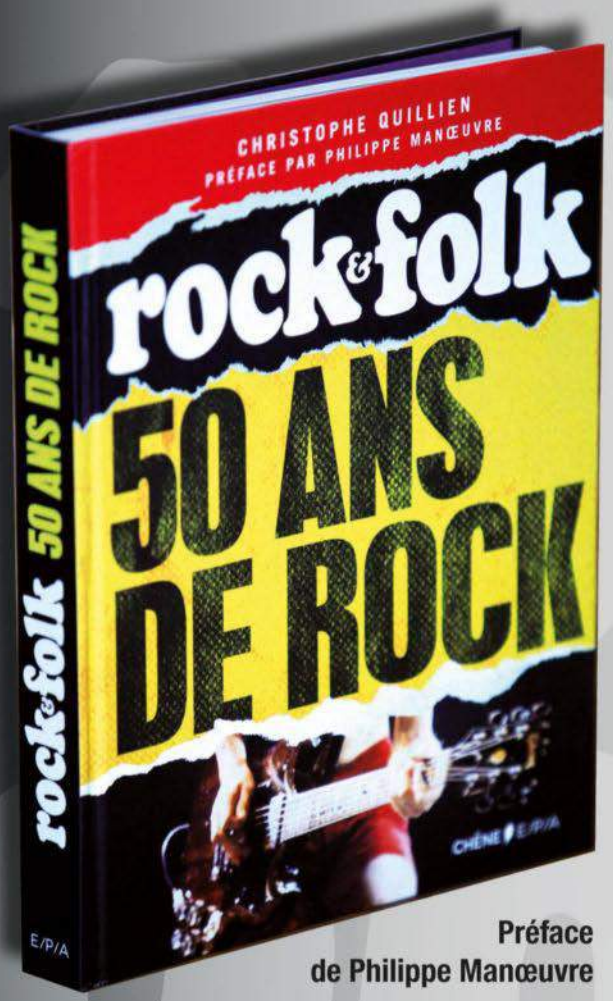
MC5
"Kick Out The Jams"
"*Kick out the jams motherfuckers !*" Premier album (live !) des furieux MC5 publié en 1969, "Kick Out The Jams" témoigne de toute la violence de ce groupe punk avant l'heure. Chaque titre est envoyé avec une énergie folle ("Sonic Reducer"), les guitares saturent de toute part et Rob Tyner harangue la foule entre chaque morceau de façon la plus véhémente qui soit. Un vrai disque *made in Detroit*.

Kraftwerk
"The Man-Machine"
En 1978, les Allemands de Kraftwerk, génies précurseurs des synthétiseurs, décidèrent de se transformer en robots pour faire danser les foules ("The Robots", "The Model"). Réédité dans un écrin magnifique et enrichi d'un livret aux photos superbes, cette réédition est indiscutablement la version définitive de cet album majeur de l'histoire de la musique électronique mais aussi de la pop.

The Doors
"LA Woman"
Publié quelques mois à peine avant son décès en juillet 1971, l'ultime album des Doors avec Jim Morrison est avant tout une affaire de blues ("Been Down So Long", "Crawing King Snake"). La réédition Rhino reproduit fidèlement la pochette originale sophistiquée (aux coins arrondis, et affichant les portraits des musiciens sur une fenêtre transparente) de cet album qui comporte de nombreux classiques, du morceau-titre jusqu'au phénoménal "Riders On The Storm".

ERIC DELSART

LE LIVRE ÉVÈNEMENT



Préface
de Philippe Manœuvre

Rock&Folk

50 ans de rock

retrace l'épopée du rock'n'roll à travers les interviews, photos, et articles les plus marquants de l'histoire du magazine.
Des pionniers aux sons d'aujourd'hui, des Rolling Stones aux Whites Stripes, du rock français au pub rock, de la naissance du "hard" à la vague punk, des grands festivals à la new wave, Rock&Folk est plus que jamais "au service du rock'n'roll depuis 1966".

35€

+ frais de port

COMMANDEZ MAINTENANT

EDITIONS LARIVIÈRE - Rock&Folk - VPC - 9, allée Jean Prouvé - 92587 CLICHY Cedex

Commandez-le aussi par téléphone au **01 47 56 54 00 - Ou sur boutique.editions-lariviere.fr**

❑ Oui, je commande le livre « **50 ans de Rock** »
au prix de 47,25 € (soit 35 € + 12,25 € de port)
Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière**
❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° :
Expire : 3 derniers chiffres au dos de votre carte :

Signature et date obligatoires VROFP17

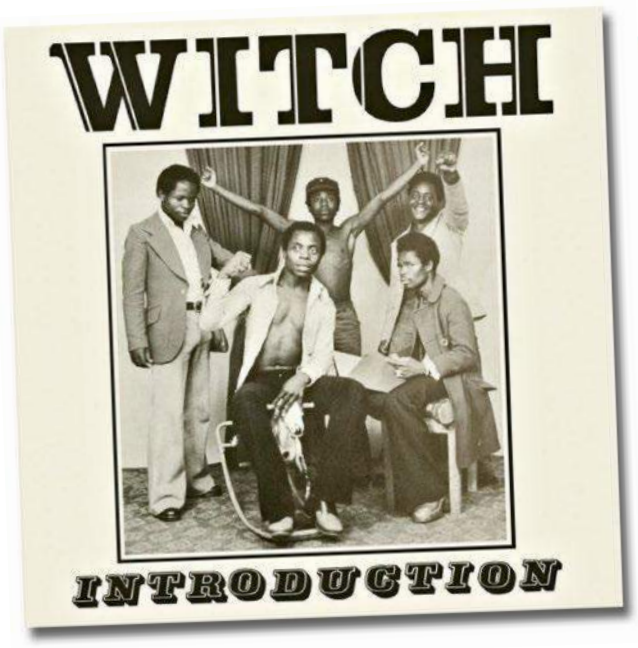
Email : .....@.....
Nom :
Prénom :
Adresse :
CP : Ville :
Pays : Tél. :

❑ Oui, Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel
Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci après ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes



WITCH

Formation culte ayant regné sur la lointaine Zambie, Witch fait aujourd'hui le bonheur des collectionneurs de psychédélisme tardif, entre garage-rock syncopé et transes africaines. Il connaît ces temps-ci une résurrection étonnante et va même tourner dès septembre prochain sous nos contrées.

Une fois n'est pas coutume, notre récit nous emmène en Afrique, à Songolo, petit village au nord de la Zambie, ex-protectorat britannique. Nous sommes au début des années 70. Emmanuel Chanda est le cinquième des sept chérubins d'une famille on ne peut plus modeste. A huit ans, l'aîné de ses frères l'emmène piocher à la mine de cuivre, dans la région de Kitwe. Ce dur labeur lui permet d'avoir accès à l'éducation. Mis au parfum par un vieil oncle mélomane, Emmanuel s'ouvre au folk zambien comme à la musique occidentale. Peu à peu, il se constitue une solide culture rock : Cliff Richard puis les Beatles, Stones, Hollies, Deep Purple, mais aussi Grand Funk Railroad ou Jimi Hendrix. Lors des fêtes de l'école, notre fringant jeune homme prend le micro et se met à gesticuler, avec un talent tel qu'il gagne le surnom de *Jagari*, traduction de *Jagger* (comme Mick, donc). Il finit par intégrer Kingston Market. En 1975, les combos se multiplient et définissent un genre particulier, le Zamrock. Parmi les plus talentueux, on peut citer Paul Ngozi & Ngozi Family, Amanaz, Peace ou encore Chrissy Zebby Tembo. Kingston Market fait partie des pionniers. L'arrivée de Chanda au micro s'accompagne de celle de Christopher *Chris Kims* Mbewe à la guitare, Gedeon *Giddy Kings* Mwamulenga à la basse et Paul Mumba aux claviers. Le gang devient WITCH, acronyme de "We Intend To Create Havoc". Le producteur Philip Musonda prend le groupe sous son aile, loue des instruments et finance la captation de deux galettes vouées à être écoulées après les shows. Le groupe devient très vite immensément populaire en Zambie, quelque chose comme des Rolling Stones locaux, et Emmanuel Chanda une idole. Après un différend contractuel, Witch se sépare de Musonda qui récupère sa mise avec la revente des bandes masters à Zambia Music Parlour, laquelle demande un réenregistrement de ces deux albums, "Introduction" et "In The Past". Le son est certes un peu chétif, le groupe pas toujours en place, mais ces deux opus dégagent un charme irrésistible, sorte de garage-rock rythmé, orgues vibrionnants et guitares acides. "Introduction" démarre par une joyeuse présentation des membres de Witch sous forme de rave up, chaque musicien prenant un solo. Entre deux instrumentaux rêveurs, "Like A Chicken" et "That's What I Want" permettent de se dandiner. Sorti un an après, "In The Past" montre une facette nouvelle de Witch, plus solennelle, même si les petits gimmicks funk sont toujours de la partie ("She's Mine"). Witch signe ensuite avec Teal Record Company puis investit les studios DB de la capitale Lusaka pour y coucher "Lazy Bones !!", marqué par un contexte national tendu et la condition précaire des musiciens. Witch a fait de vrais progrès techniques : son garage-rock est agrémenté de quelques giclées de fuzz et une pincée de wah-wah. On en retient la mélodique "Strange Dream", la stridente "Havoc" ou encore "Lazy Bones".

La situation n'est alors pas aisée pour les *zamrockeurs* : un couvre-feu est instauré, la population locale est fauchée, la radio nationale les ignore glorieusement... Quelques escapades sont donc organisées dans les pays voisins : Zimbabwe, Tanzanie, Malawi, Swaziland et Botswana. Witch ouvre ainsi pour le célèbre Osibisa. Deux autres disques sont usinés en 1976 et 1977, "Lukombo Vibes" et "Including Janet". Le premier montre une évolution certaine. La fuzz a disparu au profit d'une basse chaloupée, de claviers groovy et d'une batterie polyrythmique. Les morceaux se font plus typiquement africains ("Nasauka", "Kangalaitoito"). On trouve aussi des ballades contemplatives ou bien un riff presque hard rock ("Bleeding Thunder"). Peut-être le meilleur effort de Witch. Le second poursuit sur la même lancée avec de très belles réussites dans le style afro-rock ("Nazingwa", "Janet") ou avec "Silver Lady" qui aurait pu devenir un tube. Par la suite, un assez discutable virage disco est entrepris, avec chœurs féminins et synthés racoleurs, mais il se fera sans Chanda, lequel aura un parcours cabossé, avec un passage par la case prison avant la rédemption grâce à la religion et, toujours, la musique. Witch va cependant connaître une improbable résurrection suite à sa réédition via l'excellente maison Now Again en 2012. Le cinéaste italien Gio Arlotta entreprend d'aller tourner un documentaire sur place et initie une reformation avec Emmanuel *Jagari* Chanda, seul membre survivant. Ces prochains mois, c'est même Jacco Gardner, esthète pop néerlandais, que l'on va retrouver à la basse, accompagné de son compère Nic Mauskovic à la batterie. Witch en Europe en 2017, qui l'aurait cru ?

SAVOIR C GUÉRIR

La campagne nationale d'incitation au dépistage
de l'Hépatite C

1 PERSONNE SUR 3 QUI EST ATTEINTE NE LE SAIT PAS. DÉPISTE-TOI !

ON GUÉRIT DANS 95% DES CAS.

Soutenez SOS hépatites
en téléchargeant les deux hymnes rock
de la campagne composés
et interprétés par Jewly,
marraine de l'association.

www.savoir-c-guerir.com

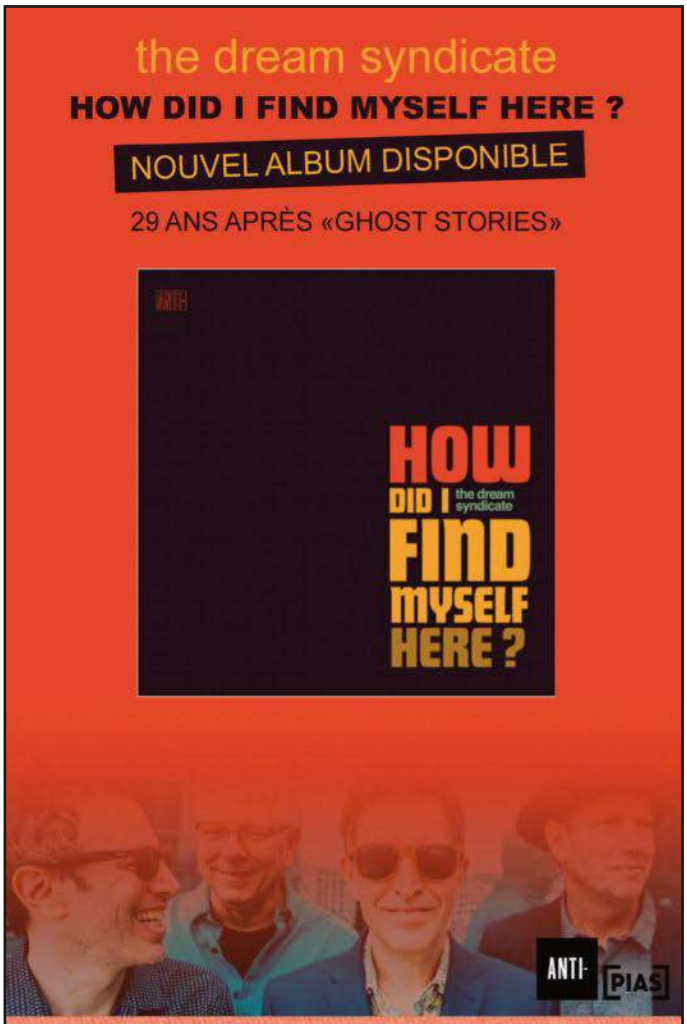
#savoirCguerir

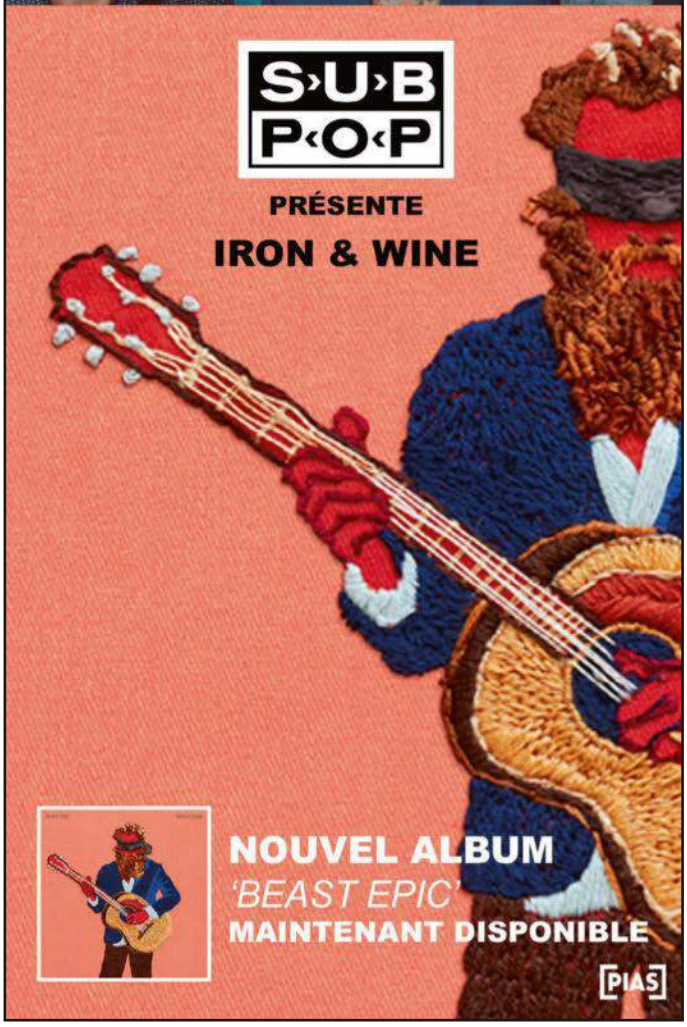
Photo jerome@jisays.com

CULTURE ANGELS est fier de porter cette campagne.

Avec le soutien de GILEAD AGH

Ensemble pour SOS hépatites Fédération





Qualité France

PAR H.M.

Chanteuse volcanique

La plupart des labels mentionnés dans cette rubrique ne sont souvent que des structures créées par les groupes eux-mêmes afin de pouvoir sortir leurs disques. Mais certains méritent pleinement leur nom, même si les groupes sont amenés à prévoir un financement :

Fruit d'une rencontre, l'album de **Rebecca Dry & Radek Azul Band** est présenté par un label qui promotionne la soul en Seine-Saint-Denis à travers un big band de sept musiciens et deux choristes dont sont issus tous ses artistes et qui, pour l'occasion, a fait appel à une chanteuse anglaise accomplie qui vit à Paris depuis 2011. Ensemble, ils font allégeance à la soul des 60's et des 70's et tablent sur leur maîtrise instrumentale et vocale en jouant sur une complémentarité cuivres/ guitares/ clavier *("Bring Back Soul", Q Sounds Recording ✆06.61.54.81.00, distribution Differ-Ant).*

Depuis leurs débuts en 2013, les **Red Beans & Pepper Sauce** se sont bâtis sur scène une réputation enviable, entre publics rock, jazz et blues. Le nouvel album du quintette montpelliérain permet de comprendre où réside leur force de séduction : dans un rock classique qui déménage et apprécie les dérapages heavy tout en soignant avec brio ses fondamentaux bluesy, au diapason d'une chanteuse volcanique. Rien de nouveau sous le soleil mais une impeccable démonstration de savoir-faire et d'énergie *("Red", Crossroad Productions ✆ 06.64.94.47.62).*

Quatorze ans après ses débuts, **Angel Fall** sort un deuxième album qui déconcerte d'emblée : l'ouverture en douceur s'apparente à de la musique planante sur laquelle sont susurrés des textes poétiques en français. Le deuxième morceau, anglophone, débute sur le mode de la pop atmosphérique avant de durcir le ton puis de jouer sur les deux aspects de cette bivalence. Et le quintette des Yvelines soigne les ambiances oniriques ou plus musclées, dans la lignée de ses influences, Arcade Fire ou David Bowie *("L'Empreinte", DYI Prod ✆ 06.12.32.79.52).*

Pour son nouvel album, le quartet parisien **Backtrack Lane !** (en piste depuis 2009) durcit son propos : d'optique stoner, l'attaque saisissante ("Fifteen Minutes") s'illustre par la virulence véhiculée par la voix à l'arrache et les guitares débridées, dans une optique parfois proche du metal. Les cinq morceaux anglophones suivants plébiscitent les rythmes soutenus et maintiennent cet état de tension, quitte à l'atténuer par des chœurs pop puis à le relancer à grands coups de guitares incandescentes *("In Fine", Dooweet Agency ! ✆ 06.42.14.32.67).*

ils ont un projet et une ligne artistique, voire un concept, comme c'est le cas pour ce label de Seine-Saint-Denis qui essaime à partir de son groupe maison, l'un des huit sélectionnés du mois (parmi trente-sept arrivages à la rédaction).

A Toulouse, se sont réunis depuis deux ans au sein de **Muscle** les musiciens de diverses formations underground (Crank, Dividers, Gaz Gaz). Assumant un parti pris garage à travers l'enregistrement de son premier album, le quartette anglophone se situe dans un rock post-punk qui sait montrer les dents et faire gronder les guitares mais préfère les tempos bien assurés aux trépidations frénétiques pour plébisciter les climats obsédants ("Rain") et ténébreux ("People Of The Sunshine") qu'il affectionne *(Beast Records / Barbarella Club Records, ✆ 06.83.59.61.62).*

Venu de l'Ariège, **AofM** (contraction de Anatomy Of Melancholy) se réclame du rock des récentes décennies (Oasis, Strokes). Né au début du siècle, le quintette a été réactivé en 2013 après quelques années d'interruption et ce second album six-titres met en évidence sa fibre anglophile : il aime les guitares enflammées, les mélodies à reprendre en chœur et les rythmes enlevés ("Melting Ice") sur lesquels il se montre plus percutant et intéressant qu'avec ses ballades *("Memories", Kerozenprod ✆ 06.99.87.08.51).*

Depuis 2012, **Big Time Bossmen** est l'une des figures de proue du rock'n'roll belge. Flanqué de deux guitaristes émérites et d'un chanteur trépidant et très en voix, le quatuor s'est éloigné du rockabilly de ses débuts sans pour autant l'abandonner : il s'est ouvert à d'autres influences (soul, rock) mais n'a rien abdiqué de son énergie originelle. Démonstration impeccable et excitante à partir de compositions originales qui n'ont rien à envier à l'unique reprise du disque *("Working On A Plan", Donor Productions ✆ 32.(0)2.3056441, distribution Inakustik).*

Formation parisienne à géométrie variable, **Freak Injection** est basé sur un duo créatif (chanteuse et homme-orchestre) rejoints par un bassiste et, à l'occasion, un batteur. Très marqué par des figures emblématiques des années 1980/ 1990 (Bowie, Nina Hagen, Nine Inch Nails, Prodigy) et par un goût immodéré de la provocation, il cultive l'excès textuel et musical ("Sex Me"), apprécie les débordements sonores, privilégie les rythmes obsédants et flirte avec le metal sans se départir d'une certaine élégance sulfureuse *("Freak Is Fashion", Dooweet Agency ✆ 06.42.14.32.67).* ❑

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

FRED McDOWELL

1904 (Tennessee)-1972 (Tennessee)

Comme Skip James, Robert Johnson ou Robert Pete Williams, Fred fut une destination pour de nombreux collectionneurs de licornes, qui pensèrent avoir trouvé la pierre philosophale du blues dans son œuvre. C'est un bluesman des collines, ligne de partage entre les *songsters* qui regardent vers Memphis au nord (Mississippi John Hurt), les *boogiemen* et les *slideurs* ruraux qui regardent vers le Delta au sud (comme RL Burnside). Ici règnent le *fife'n'drum* et la *hill country*, que Fat Possum ratissera un jour pour les premiers hipsters, fermant la boucle en faisant un enfant blues au grunge. Avant d'être la énième découverte majeure d'Alan Lomax managée par Dick Waterman, Fred menait la vie misérable d'un prolétaire agricole, musicien du samedi soir, dans un mobile home de Como, Mississippi. Plus gracieux que Big Joe, moins fantasque que Robert Pete, Fred reste un styliste particulier dans son classicisme, par son aisance à orchestrer un bottleneck, un picking à deux doigts (montés d'un ergot) à la fois rythmique et fleuri, et un chant dont il contraste les lignes et varie les effets, faisant tourner ses équilibres harmonieux dans une légère transe, jamais ennuyeuse. Malgré les apparences, Fred est un musicien sophistiqué qui festonne ses psalmodies modales, aux rouages bien huilés, d'enluminures inattendues. Et malgré les apparences, son chant nasal n'est jamais rectiligne, se dilatant, se rétractant, décompressant soudain, d'un aigu vif à un paisible grave de mots mâchonnés. Du pouce, il ponctue ses chansons d'un accord énorme, il le sabre à coups de slide, pilonne les basses, et lance des bourdons hard folk qui remontent jusqu'à Led Zeppelin. De ce jeu erratique, qui s'esquive sans arrêt, résulte pourtant le sentiment d'un profond enracinement. Précis, le bottleneck dose la pression, glisse un contrepoint dans les syncopes du rythme, que Fred colore d'un funk élémentaire, qu'il galvanise en scandant un 4/4 de goulot sur le manche, laisse filer une subtile reptation mélodique dans le chant, et donne de l'élégie à sa guitare. Le bottleneck lui coupe souvent la parole et termine le vers. Chaque composante a une vie propre mais, par-dessus tout, au cœur du jeu sont les basses, qui rendent ces édifices tellement habités. Elles ont vraiment leurs humeurs et insufflent un lyrisme sombre aux réflexions du chanteur, ou tiennent toute la chanson sur trois notes, comme dans "I Ain't Gonna Be Bad No More" : deux basses exprimées, une basse fantôme. Fred n'est pas le seul guitariste apparenté Delta qui construise ainsi ses chansons sur une passe de basses, reléguant tout le reste, chant compris, à une simple marqueterie d'inflexions, mais peu l'ont fait avec cette géométrie souveraine, et une plénitude qu'on pourrait appeler *poésie*. Quand il passera à l'électricité, il sera "Fun House" à lui tout seul ("Levee Camp Blues") ! D'un hasard à l'autre, Lomax tombe sur Fred à Como, une après-midi de septembre 1959. Le revivaliste est assisté de Shirley Collins, l'Anglaise qui chante du folk. Fred : 55 ans, salopette, trimbalant le goulot d'une bouteille de gin Gibson's en guise de bottleneck... Lomax mesure tout de suite le calibre. Les bandes deux-pistes tournent toute la nuit dans une extase idyllique. Fred chante des titres qui tailleront bientôt sa griffe, "Write Me A Few Lines", le "Shake 'Em On Down" de Bukka White, le traditionnel "Keep Your Lamp Trimmed And Burning", titres disséminés, l'année suivante, sur des LP collectifs pour la fringale folk de l'époque. Voilà Fred en orbite autour de la planète folk, qu'il pave d'excellents albums, "Delta Blues" (Arhoolie, 1964), "My Home Is In The Delta" (Testament, 1965) ou "Long Way From Home" (Milestone, 1966), parfois enregistrés chez lui avec des copains de longue date, l'harmoniciste Johnny Woods, Napoleon Strickland, maître du fifre et du diddley bow, ou les Hunter's Church Singers. Le "Volume 2" (Arhoolie, 1966) propose un de ces gospels élégiaques, "You Got To Move", dont Fred tirera un gros chèque de royalties libellé par les Rolling Stones. Le pompiste du Stuckey's, route 55, a fait Newport en 1964, deux fois l'AFBF (1965 et 1969), et fait maintenant gémir les puristes en passant de sa National bois et Höfner ouïes, à une Gibson ES-335. En 1969, Fred le pompiste tourne son meilleur sillon aux studios Malaco de Jackson pour Capitol, avec un ampli et une section rythmique insidieuse (Jerry Puckett et Darin Lancaster). Le titre impayable de ce nouvel album, "I Do Not Play No Rock'N'Roll", est passablement erroné. Fred joue plus aigu maintenant qu'il a un bassiste, plus lourd et plus voluptueux maintenant qu'il a l'électricité. Matthew Johnson, futur patron de Fat Possum, gardera pour lui l'éternité des bourdons, la transe modale d'une phrase qu'on redit sans cesse, le funk volailler d'un accord qui entre en ébullition car, si on y réfléchit, en 1969 Fred est déjà le futur du grunge. ☙

Photo Getty Images

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit, pouvez-vous me donner des informations sur le groupe ZOO et ses musiciens ?

■ JEANJEAN *(courriel)*

Même si plusieurs formations ont porté le nom de Zoo, à différentes époques, dont un Zoo américain responsable de l'album heavy rock psyché "The Zoo Presents Chocolate Mouse" (1968), il s'agit bien ici du groupe français formé en 1968. Zoo fait partie de ces formations, avec leur propre singularité, qui, au début des années 70, ont contribué à l'émergence d'un rock français capable de rivaliser avec les Anglo-Saxons sans en être de pâles copies. Après un passage de six mois au Club Med comme Gentils Organisateurs, le chanteur Joël Daydé, le violoniste saxophoniste Daniel Carlet et le bassiste Michel Hervé fondent les New Strangers. Le groupe est rebaptisé Question lorsque vont se rajouter six musiciens de studio : le guitariste Pierre Fanen, le saxophoniste et violoniste Michel Ripoche, le trompettiste Tony Canal, l'organiste (Hammond) André Hervé frère de Michel, le guitariste rythmique Michel Bonnecarrère et le batteur Christian Devaux. C'est lors de l'enregistrement du premier album, du 16 au 19 avril 1969, dans les studios Barclay/ Riviera que les neuf musiciens prennent le nom de **Zoo**. Avec une large part donnée aux instrumentaux, simplement intitulé "Zoo" (1969), celui-ci devra attendre les succès du Chicago Transit Authority et de Blood Sweat & Tears, dont l'approche rock jazz fusion est similaire, pour être distribué en France, puis, en 1970, au Royaume-Uni sur Major Minor. Toutefois, les ventes ne sont pas à la hauteur de la qualité d'un disque à la puissance de feu et des critiques louangeuses. Les membres de Zoo continuent donc à cachetonner derrière des chanteurs de variété. Fin octobre 1969, Zoo passe au festival d'Amougies mais peu après, Tony Canal part pour accompagner Joe Dassin. Leur 45-tours "Le Champignon" ("L'Assassin Frappe A L'Aube") est un extrait de la BO du film de Marc Simenon avec Mylène Demongeot, un polar qui commence par l'absorption de champignons hallucinogènes. Joël Daydé et Pierre Fanen décident de partir à leur tour. Le premier entame une carrière solo par l'album "Daydé" (1971), Claude Engel hendrixien à la guitare et un "Cocaine" de légende, avant de connaître un énorme succès grâce à sa version de "Mamie Blue". Par la suite, il gravera quatre autres albums, trop peu pour une des grandes voix du rock français dans un registre comparable à celui de Joe cocker ou de Roger Chapman (Family). Pierre Fanen rejoint Eddy Mitchell avec qui le groupe avait déjà enregistré la chanson "Dodo Métro Boulot Dodo", puis Jean-Jacques Milteau, se consacrant également à des méthodes d'apprentissage de la guitare. Suite à une annonce du Melody Maker, les musiciens restants recrutent un nouveau chanteur, l'anglais Ian Stuart alias Ian Bellamy : "I Shall Be Free" (1970). En 1971, ils participent à la B.O. du film "Les Jambes En L'Air" (un single) avec Francis Blanche, Sylva Koscina et Maria Schneider, et à "Visage" (1971), un disque de la chanteuse Nicoletta. Le morceau titre est une composition du duo Boris Bergman/ Emmanuel Booz qui sera reprise, en anglais, sur "Hard Times, Good Times" (1972), troisième album et plus gros succès des Zoo, sans Michel Bonnecarrère, qui, après Ophiucus, accompagnera Louis Chedid. Auparavant, à l'instigation de Barclay, leur maison de disques commune, Zoo est associé à Léo Ferré, d'abord pour deux morceaux de l'album "Amour Anarchie-Ferré 70" (1970), "Le Chien" et "La The Nana" qui permettra au chanteur d'élargir considérablement son audience auprès de la jeunesse. Initialement, Léo Ferré s'était déplacé à New York où il avait été envisagé que Jimi Hendrix collabore avec lui pour "Le Chien". Finalement, une première version, restée inédite, a été enregistrée avec John McLaughlin, Billy Cobham et le bassiste Miroslav Vitous. Deux ans plus tard, Zoo et Ferré se retrouvent sur sept des neuf titres de "La Solitude" (1972) dont "Le Conditionnel De Variété" écrit en réaction à l'interdiction du journal La Cause Du Peuple. Après cette expérience et un ultime 45-tours, Zoo se sépare à l'automne 1972. En 1975, les frères Hervé, Michel, André, mais aussi, Joël, guitare, et Stéphane, batterie, avec la chanteuse Maria Popkiewicz forment Z.O.U le temps d'un unique album pop rock funky, "ZOU" (1975). En 1979, Hervé, Michel et Maria rejoignent Magma. De son côté, reconnu pour ses talents de violoniste, Michel Ripoche a sorti cinq albums sous son nom et, comme ses camarades, accompagné de très nombreux artistes de variétés ou de jazz. Outre son activité de chef d'orchestre, Daniel Carlet a monté son propre studio d'enregistrement. En 2009, malgré les décès d'André Hervé en 2004 et de Pierre Fanen en 2000, Michel Hervé, Joël Daydé et Maria Popkiewicz décident de reformer Zoo (Tribute Original), recrutant sept nouveaux musiciens : "Episode One Live Album" (2010), incluant des reprises de "Hard Times, Good Times", "Down In Memphis", "Faces", "La solitude".

Compilation : "Zoo" (1970), compilation américaine sur Mercury regroupant des titres des deux premiers albums.

Avec ses yeux bleus et sa belle gueule burinée de cowboy, SAM SHEPARD, disparu en juillet dernier, était une figure de la vie culturelle américaine, acteur, scénariste, metteur en scène, écrivain, dramaturge aux récompenses multiples. Même si son apport peut, de prime abord, paraître moins important, il fait aussi partie de l'histoire du rock et du folk.

Né le 5 novembre 1943 à Fort Sheridan, Illinois, Samuel Shepard Rogers III délaisse ses études universitaires en Californie pour rejoindre une troupe de théâtre ambulante avant de s'installer à New York au début des années 60. Il travaille comme plongeur au Village Gate, haut lieu du jazz, tout en commençant à écrire des pièces de théâtre pour les petites salles du off-Broadway où il se fait rapidement connaître. Parallèlement, de 1967 à

1971, il joue de la batterie avec les Holy Modal Rounders de Peter Stampfel et Steve Weber. Dans leur premier album, "The Holy Modal Rounders" (1964), ces derniers furent les premiers à utiliser le terme *psychedelic* dans les paroles d'une chanson, une adaptation de "Hesitation Blues". Ils sont considérés comme les créateurs de l'acid folk ou folk psychédélique. Après un deuxième album, ils rejoignent d'autres allumés new-yorkais, les Fugs. En 1967, ils reforment les Holy Modal Rounders avec **Sam Shepard** à la batterie, enregistrant deux disques hallucinants sur ESP, le label des musiciens les plus excentriques de la côte Est : "Indian War Whoop" (1967), leur disque le plus influent, une référence du psychédélisme déjanté, et, dans la même veine, "The Moray Eels Eat The Holy Modal Rounders" (1968). En 1969, avec, notamment, Samuel Beckett et John Lennon, Shepard contribue à l'écriture de la revue théâtrale controversée "Oh ! Calcutta !", mise en scène par Jacques Levy, qui avait déjà dirigé des œuvres de Shepard et qui, plus tard, sera le parolier de Roger McGuinn et du "Desire" de Bob Dylan. Au total, Sam Shepard a écrit une quarantaine de pièces de théâtre. En 1971, il vit au Chelsea Hotel avec Patti Smith. Ensemble, ils écrivent "Cowboy Mouth" ("Gueule De Cowboy", éditions du Laquet 2002), une pièce dans laquelle ils interprètent deux apprentis rock stars. En 2007, Sam Shepard jouera du banjo au côté de Patti Smith dans une reprise de "Smells Like Teen Spirits" sur l'album "Twelve". Par ailleurs, Michael Moorcock & The Deep Fix, John Cale ("If You Were Still Around" sur "Music For A New Society"), les Plastic Dolls, T-Bone Burnett, Bardo Pond et Karen Elson (sur "Double Roses" produit par Jonathan Wilson en 2017) ont bénéficié de ses qualités de parolier. A partir de 1969, il est régulièrement engagé comme scénariste, contribuant à plusieurs œuvres importantes. "Zabriskie Point" (1970) de Michelangelo Antonioni, dont la BO contient des morceaux de Grateful Dead, Kaleidoscope, Youngbloods, John Fahey et Pink Floyd ("Come In Number 51, Your Time Is Up" nouvelle version apocalyptique de "Careful With That Axe, Eugene"). "Renaldo And Clara" le film quasi invisible co-écrit avec Bob Dylan en 1978. Trois ans auparavant, Shepard avait intégré la "Rolling Thunder Revue", expérience dont il tirera le livre "The Rolling Thunder Logbook" en 1977 ("Sur La Route Avec Bob Dylan" paru chez Naïve en 2005). Dylan et Shepard se retrouveront pour composer "Brownsville Girl" titre phare de l'album "Knocked Out Loaded" (1986). En 1984, avec Kit Carson, il écrit le scénario de "Paris-Texas" le film à succès de Wim Wenders avec qui il collabore à nouveau en 2005 pour "Don't Come Knocking". En tant qu'acteur, il connaît une reconnaissance internationale pour le rôle de Chuck Yeager dans "The Right Stuff" (1983) de Philip Kaufman. Il a tourné dans une soixantaine de films, en a réalisé deux, "Far North" en 1988 et "Silent Tongue" en 1994, et plusieurs séries. Sam Shepard est mort le 27 juillet 2017 à Midway, Kentucky, des suites de la maladie de Charcot. ❑

ROCK & FOLK ET LA FNAC
EXCLUSIVITÉ FNAC
PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL fnac rock&folk ®
® un label Fnac

FREE
Tons Of Sobs
Avec ce premier album, Free frappe très fort ! À mi-chemin entre Cream et Led Zeppelin, le groupe de Paul Rodgers pose les premières pierres de l'édifice hard-rock. Rock *(Worry, I'm a Mover)*, soul-rock *(Wild Indian Woman)*, blues *(Goin' Down Slow)*, *Tons Of Sobs* regorge de pépites qu'il serait tragique de négliger !

FORREST GUMP
The Soundtrack
La bande-son de *Forrest Gump* est un véritable voyage dans le temps ! Elvis, Aretha Franklin, Creedence, les Doors, entre autres, dépeignent, de la déségrégation aux tendances autocentrées des années 70, un portrait de l'Amérique à la hauteur du chef-d'œuvre porté à l'écran.

BUDDY HOLLY
Collected
Cette rétrospective confirme l'héritage fabuleux de l'un des pionniers les plus inventifs du rock and roll. Entre rockabilly sauvage *(Holly Hop, Blue Suede Shoes)* et compositions plus sensibles *(Heartbeat, Everyday)*, *Collected* est un fabuleux témoignage de cet artiste légendaire.

LOU REED
Walk On The Wild Side
Une sélection à l'épreuve des balles, à l'image de la carrière solo d'un artiste prolifique aux tangentes extrêmes. Si *Walk On The Wild Side : The Best Of Lou Reed* ne capture qu'une fraction de son catalogue, elle reflète le génie d'un artiste aux multiples facettes.

TEXTES : CHARLIE CHOFFLET

rock&folk fnac

NOUVEAU, découvrez la version numérique enrichie pour tablette

Des diaporamas d'images inédits

Des liens actifs pour naviguer

Des vidéos à découvrir d'un simple clic

Votre mensuel, encore plus complet

OFFRE DECOUVERTE

Téléchargez **gratuitement** Rock & Folk 600

Disponible sur App Store

amazonkindle

DISPONIBLE SUR Google play

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

La voix d'Iggy Pop

Good Time

DE BENNY ET JOSHUA SAFDIE

Et si les frères Safdie prenaient un jour la relève des frères Coen ?
Ces deux frangins réalisateurs, figures de proue du (bon) cinéma indépendant new-yorkais, s'exercent à la mise en scène depuis leur plus jeune âge puisqu'à huit ans déjà ils tournaient des courts métrages (probablement foutraques) avec la caméra de leur père. A l'image de beaucoup de réalisateurs américains de leur génération, les Safdie se sont forgés une culture cinématographique XXL. Du genre à aimer aussi bien les docus ethnologiques de Jean Rouch que les introspections éthyliques des films de potes de John Cassavetes et même les grimaces les plus tordues du regretté Jerry Lewis. Un éclectisme plus cinéphile que cinéphage (contrairement à Tarantino qui, lui, gobe absolument tout) que les frangins digèrent et régurgitent en rendant leur hommage personnel au pan le plus adulte du cinéma des années 60/ 70. Voir "The Pleasure Of Being Robbed" sur le parcours sensitif d'une jeune kleptomane new-yorkaise filmé à l'arrache façon Nouvelle Vague française. Ou "Mad Love In New York" sur le quotidien d'un couple de vagabonds toxicos qui rappelle les déambulations zombiesques d'Al Pacino camé errant dans les rues de Big Apple dans "Panique A Needle Park" de Jerry Schatzberg. Malgré leur jeune âge (un peu plus de trente ans), les frangins rejettent donc la culture Marvel/ Star Wars ambiante. Les explosions numériques : niet ! Les décortications de l'âme : yep ! Pour autant, les Safdie brothers ne tombent pas dans les travers caricaturaux d'un certain cinéma indé nombriliste dont deux tiers des films, sans distributeur officiel pour les diffuser en salles, finissent par atterrir sur Sundance TV, chaîne spécialisée (à quelques exceptions près) dans des *home movies* à deux balles qui tentent de cloner maladroitement l'esprit de Woody Allen ou de John Cassavetes sans jamais chercher à innover. Et ce contrairement aux Safdie qui, eux, ont nettement plus d'ambition créative. Comme celle de mixer les genres avec une certaine classe comme le prouve "Good Time", où drame existentialiste et *street polar* se complètent sans jamais s'entrechoquer. Comme si flingues et états d'âme n'étaient, au fond, qu'une seule et même entité. Si le pitch de base ressemble à n'importe quel thriller abscons destiné au marché du DVD (deux frangins à la ramasse font un braquage. L'un est arrêté, l'autre l'aide à s'évader), le traitement, lui, est nettement plus psychédélique et rêveur. Que ce soit dans le rendu des couleurs, presque irréelles, donnant l'impression que les frérots évoluent dans leur propre monde urbain intérieur. Mais aussi, et surtout, grâce à un travail sonore remarquable aux nappes d'une musique puissamment atmosphérique composée par Daniel Lopatin, musicien expérimental américain (il avait signé la BO de "The Bling" de Sofia Coppola) aidé, le temps d'une chanson ultra mélancolique, par la voix rocailleuse d'Iggy Pop. Une BO synthétique totalement immersive collant à la peau grêlée et aux déambulations tragiques des deux héros. Rôles interprétés, pour le premier, par un des frères Safdie en personne (Benny), étonnant de crudité en déficient mental qui réagit toujours en biais aux aléas de la vie et l'excellent Robert Pattinson dans la peau du frangin (soi-disant) plus mature et au regard perpétuellement halluciné. Le même Pattinson, qui après avoir fait trembloter les bas ventres des midinettes en chaleur pour son rôle de vampire niaiseux dans les "Twilight", aura fini par trouver sa rédemption d'acteur en tournant pour David Cronenberg et James Gray. Et désormais les frères Safdie, nouveaux parangons d'un cinéma d'auteur ambitieux et passionnant qui n'oublie jamais — ce qui est important pour survivre — d'être également populaire (*Actuellement en salles*). ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

La chanteuse au nez pointu

Barbara

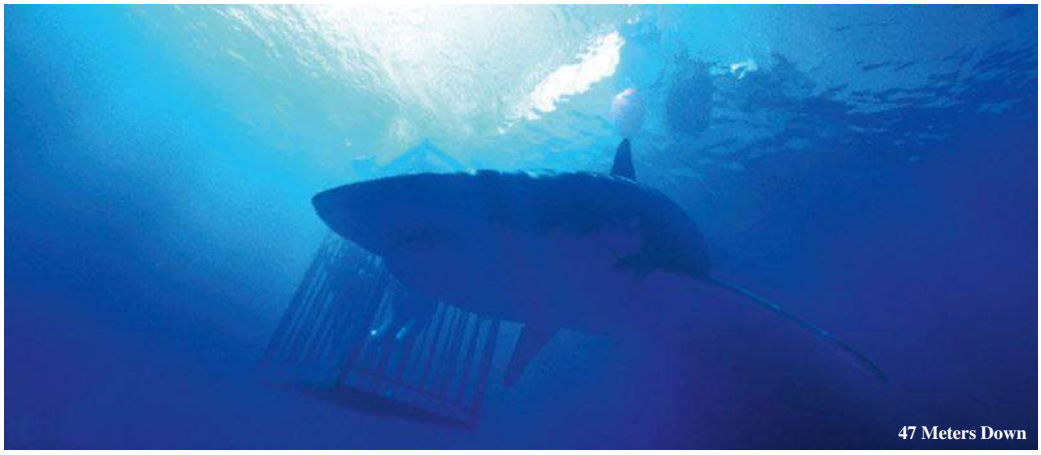
Barbara

Il y a plusieurs façons d'aborder les biopics musicaux. Façon classique avec ascension, starisation et déchéance (genre Edith Piaf dans "La Môme"). Ou façon plus expérimentale. Comme "Barbara" de Mathieu Amalric une *évocation* de la chanteuse au nez pointu. Amalric s'amuse à capter des moments de vie fugaces de *la longue dame brune* prise en perpétuel étau entre ses chansons, ses traumas, ses amants et ses brusques changements d'humeur. Comme si le film restait en état de suspension poétique sans jamais vouloir trouver de porte de sortie. L'exercice — qui a le mérite d'être original — slalome entre fascination sincère et agacement crispant. Reste l'actrice. Car quelle bonne idée d'avoir choisi Jeanne Balibar pour le rôle titre. Qui, en plus de ressembler physiquement à l'interprète de "Ce Matin-Là", réussit aussi à reproduire ses tics avec un mimétisme frappant, des gestes ondulatoires de ses doigts à ses borborygmes étranges qui lui donnaient un charme autre (*actuellement en salles*).

American Assassin

Un post-lycéen, recruté par le contre-espionnage américain, effectue une mission secrète (récupérer quinze tonnes de plutonium dérobées par un cinglé. Bonne chance gars !). Adapté d'une saga littéraire à succès, le metteur en scène Michael Cuesta s'embarasse moins niveau psychologie et réalisme que dans certains brillants épisodes d' "Homeland" qu'il a réalisés. Quant à Dylan O'Brien, idole des midinettes dans une série pour ados en transe ("Teen Wolf"), il est encore loin d'avoir le charisme mâle de nos musculeux favoris des eighties (Schwarzie, Bruce Willis, Stallone). Reste Michael Keaton, impressionnant en entraineur/ formateur aussi teigneux que celui de "Full Metal Jacket". Et quelques combats et autres courses poursuites dans la lignée des "Jason Bourne". Mais bon... *(en salles le 20 septembre)*.

American Assassin



47 Meters Down

47 Meters Down

Depuis une dizaine d'années, les requins tueurs sont devenus l'apanage des films de genre fauchés sortant directement en DVD/ VOD. A commencer par l'hilarante série surréaliste des "Sharknado" où des milliers de requins emportés par des tornades pleuvent sur Los Angeles et New York en gobant leurs habitants au passage. Sorti dans les salles américaines avec succès cet été (et dispo directement en e-cinéma en France) "47 Meters Down" de Johannes Roberts, nettement plus réaliste, voit deux frangines aller observer du requin dans les profondeurs d'une mer mexicaine. Enfermées dans une cage, les sœurettes s'éclatent à regarder les déambulations de la bestiole. Evidemment, la chaîne de la cage retenue à un bateau de pêche cède, et les filles se retrouvent avec un minimum d'oxygène à 47 mètres sous l'eau. Avec un requin de plus en plus baveux et impatient, rôdant autour de leurs cuisses... Malgré quelques dialogues pompeux, certaines séquences (attaque du requin, beauté des abysses, claustrophobie sous-marine) restent visuellement étonnantes (*en e-cinéma le 28 septembre).*

Taxi Sofia

Comment retranscrire l'état social de la Bulgarie ? En suivant les multiples courses de chauffeurs de taxis, qui, dans les rues nocturnes de Sofia, sont confrontés à des clients divers et variés : une lycéenne qui se prostitue, de jeunes fêtards beaufs, un suicidaire, un cardiaque... Contrairement aux films à sketches où chaque histoire se termine avant qu'une autre ne commence, celles de "Taxi Sofia" s'interpénètrent sans cesse et donnent vie au film de Stephan Komadarev, provoquant émotions en rafales. Surtout cette intense séquence où une *taxi girl* reconnait un client qui lui avait fait des misères vingt ans auparavant. Elle le braque puis l'humilie pour lui rappeler à quel point le déclin des valeurs sociales et éthiques ont finit par laminer sa vie, mais aussi celle de son pays. Touchant et universel (*en salles le 11 octobre)* ❑

Taxi Sofia

9ème édition du Festival International de Cinéma de Marseille

Il y avait tellement de films au festival International de Marseille que personne n'a jamais songé à inventer un chiffre pour les comptabiliser. Cette année, le FID a eu l'idée de génie de rendre hommage à une immense légende du cinéma d'exploitation. Celui-là même qui a inventé le terme : Roger Corman. A l'heure où les grands réalisateurs de cinéma fantastique des années 70 décèdent les uns après les autres (George Romero et Tobe Hooper ces deux derniers mois), Corman, déjà en activité dans le Hollywood des années 50, porte gaillardement ses 91 ans. Avec, à la clé, une master class (visible sur le site d'Arte), une belle médaille honorifique et une programmation d'une vingtaine de films. Certes, une goutte d'eau dans sa carrière (il en a réalisé 60 et produit plus de 4000) mais qui a permis de revoir des classiques du genre comme "L'Horrible Cas Du Docteur X" (un médecin s'inocule un produit dans les yeux qui lui permet de voir à travers les corps) ou le très cartoonesque "La Course A La Mort De L'an 2000" avec David Carradine après "Kung Fu" et Sylvester Stallone avant "Rocky". Et l'inédit et rare "The Velvet Vampire" de Stephanie Rothman, curieux ovni filmique dont le kitsch ambiant et les séquences surréalistes naviguent entre l'érotisme égrillard de Russ Meyer et l'étrangeté de David Lynch. Rien que ça.

Série du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

L'industrie du sexe dans l'Amérique des années 70

The Deuce

A peine remis du succès pantagruélique de la dernière saison de "Game Of Thrones" qui a battu des records absolus d'audience aux Etats-Unis (12 millions de spectateurs pour l'épisode final de la saison 7), HBO lance une nouvelle série choc... Rien moins que la naissance de l'industrie du sexe dans l'Amérique des années 70 ! Avec au programme des paroles peu chrétiennes, des seins à l'air et des Marie-couche-toi-là. Une série qui s'annonce passionnante si l'on se fie aux noms de ses concepteurs, George Pelecanos et David Simon, respectivement auteur et créateur de "The Wire", considérée comme *la* meilleure série de l'histoire de la télé américaine avec, qui plus est, Barack Obama en fan *number one*... Connaissant la précision anthropologique "The Wire" (sur la criminalité à Baltimore), "The Deuce" s'annonce également très réaliste dans sa reconstitution d'époque au vu du pilote. Ne serait-ce que par les authentiques images d'archive de cette foutraque 42ème rue qui orne le générique. Un endroit mythique où putes à la ramasse, maquereaux déjantés et clients pervers (ou timides) se croisaient sans cesse pour s'échanger dollars douteux, sperme compact et cocaïne coupée. Comme si ce lieu était un mix d'enfer (pour beaucoup) et de paradis (pour quelques uns). Dès l'ouverture du premier épisode, le ton est donné avec une discussion aux dialogues *tarantinesques* (sur l'état de l'Amérique et de ses utopies) entre deux proxénètes groovy dont les costards flashy rappellent ceux du cinéma de Blaxploitation alors naissant (ou de Huggy les bons tuyaux dans "Starsky Et Hutch"). Petit à petit, on pénètre dans le quotidien de cette 42ème rue crasseuse en suivant différents personnages : un mac à l'affut de chair fraîche prenant sous sa coupe une jeune provinciale venant débarquer dans les rues de Big Apple, un flic qui se fait cirer les chaussures avec "Sex Machine" en fond sonore, une prostituée indépendante (Maggie Gyllenhall) qui déniaise un jeune ado pour trente dollars le jour de son anniversaire, une autre qui se fait suriner par son souteneur pour l'inciter à retourner sur le trottoir fissa, une étudiante BCBG prise en flagrant délit d'achat de substance illicite... Ambiance ! Toute une faune qui passe et repasse dans un bar miteux tenu par deux frères jumeaux (James Franco et James Franco), qui, dans les épisodes suivants, vont se retrouver à la tête d'un empire du cul. Allusion probable aux frères Mitchell, frangins réalisateurs cultes réputés dans les seventies pour "Derrière La Porte Verte", un des tout premiers classiques du cinéma olé-olé. Et de cinéma, il est justement question dans le décor. En faisant déambuler leurs personnages dans la mal famée 42ème rue, "The Deuce" situe l'époque à travers des devantures de salles projetant aussi bien "L'Oiseau Au Plumage De Cristal" de Dario Argento que "Le Conformiste" de Bertolucci et "Mondo Trasho" de ce dandy provo de John Waters. Ou encore "Trader Hornee", nanar érotique sorti il y bien longtemps dans nos contrées sous un titre absurde, "Le Livre Erotique De La Jungle" (histoire du profiter en biais du succès du dessin animé de Walt Disney qui venait de cartonner en salles). Ne reste plus qu'à espérer que "The Deuce" accentue encore plus son côté funky dans les prochains épisodes tout en retraçant l'époque (bénie ?) de l'arrivée massive du porno new-yorkais avec ses films mythiques (genre "Gorge Profonde"), ses hardeurs membrés comme des ânes (genre John Holmes) et ses actrices au tempérament mélancolique. Petite pensée émue pour Annette Haven... (*en diffusion sur OCS City*) ❑

L'Amour Parmi Les Monstres

Bach Films

Toujours à l'affut de bizarreries filmiques, Bach Films sort une vraie curiosité avec ce mélodrame de 1952 au sujet bien zinzin : une femme tue son mari et un procès a lieu. Problème, peut-on la condamner sachant qu'elle est collée à vie à sa sœur siamoise qui, elle, est totalement innocente ?

L'intérêt de "Chained For Life" (titre original) est son interprétation par d'authentiques sœurs siamoises reliées entre elles par la colonne vertébrale. Violet et Daisy Hilton, nées en 1908, furent ainsi exposées comme des monstres de foire par leur mère adoptive avant de gagner leur vie dans des spectacles mettant en avant leur difformité physique. A l'époque oubliées, elles tournent avec "Chained For Life" le deuxième et ultime film de leur carrière (après le mythique "Freaks" de Tod Browning) qui fut un énorme bide en salles. Après avoir ouvert un snack à Miami (le Hilton Sister's Snack Bar), elles terminèrent leur vie dans la misère en travaillant dans une épicerie avant de disparaître simultanément en 1969, emportées par la grippe de Hong Kong.

PARCOURREZ LA LÉGENDE AU GUIDON D'UNE LÉGENDE

SILLONNEZ LES PLUS BELLES ROUTES AMÉRICAINES EN HARLEY DAVIDSON
8 JOURS 6 NUITS A PARTIR DE 2150 € TTC*

A vous d'entrer dans la légende au guidon de votre Harley en empruntant la mythique Route 66, en découvrant l'Ouest américain ou en profitant des plages de Floride… à vous les grands espaces ! Des itinéraires conçus pour tous vos rêves.

***Informations sur www.lariviere-voyages.com ou par téléphone 01.41.40.32.65**

moto revue

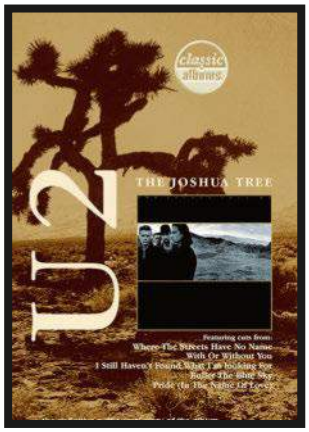
vivez vos passions

Larivière Voyages

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

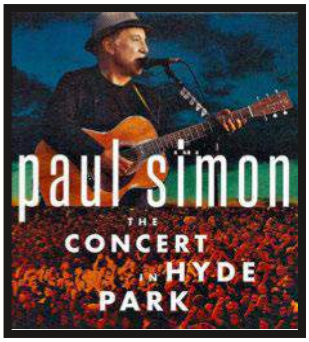
Ceux que Bono agace



U2
"THE JOSHUA TREE"
Eagle Vision

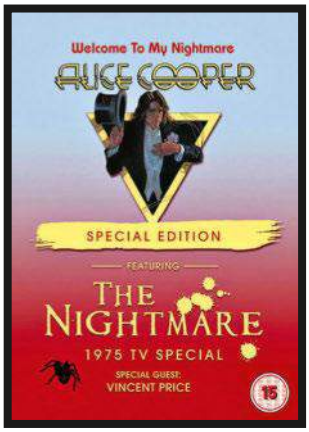
"On nous a proposé de participer à la tournée Conspiracy Of Hope, au profit d'Amnesty International, alors que nous étions sur le point d'entrer à nouveau en studio avec Brian Eno et Daniel Lanois. On avait promis, il était hors de question de se défiler. On est donc partis sur la route avec Lou Reed, Peter Gabriel, les Neville Brothers et Sting. Lorsqu'on s'est finalement retrouvés en studio à Dublin, on débordait d'énergie. Le périple américain avait été riche en expériences et Bono avait ensuite passé un peu de temps en Amérique du Sud, au Nicaragua et au Salvador. Sur 'The Joshua Tree', nous voulions mettre en avant le contraste entre les deux Amérique et ça a déclenché quelque chose chez Bono en tant qu'auteur. Ses textes ont pris de l'ampleur comme en attestent 'Where The Streets Have No Name' ou 'Bullet The Blue Sky'. Personnellement, j'ai pu élaborer ce que j'appelle aujourd'hui de la guitare ambient. On a également constaté, avec 'With Or Without You' ou 'Where The Streets Have No Name', qu'on était capables d'avoir un succès planétaire en développant un style initié par Steve Lillywhite." Ainsi s'exprimait The Edge, à propos du cinquième album (et objet de ce documentaire) de U2, au micro de Rock&Folk en 2000. Cette année-là, la parution de "All That You Can't Leave Behind" avait donné lieu à un Discorama au cours duquel Bono et son guitariste, pour ne citer que les fers de lance, s'étaient épanchés sans compter. C'était il y a dix-sept ans et ça ne s'est pas reproduit depuis. Actuellement, la *giga big* formation est sur la route pour commémorer les trente ans du disque en question.

On n'imagine pas un seul instant que les motivations d'une telle entreprise ne soient pas d'abord commerciales (tout augmente, même les impôts locaux dans le sud de la France), mais à en croire les musiciens, cette tournée a également été enclenchée parce que les thèmes abordés dans les chansons, il y a trois décennies, n'ont pas pris une ridule. Certains textes avaient été écrits pour dénoncer les conflits guerriers de l'époque et d'autres en réaction à la politique brutale menée par des dirigeants occidentaux. De Reagan à Trump, de Thatcher à May, il y a moins de pas qu'on le croit... Déplorant, certainement, que ses paroles soient restées à ce point d'actualité, U2 a laissé Universal publier de belles rééditions de l'album (coffret CD ou vinyle — à noter que le disque avait déjà été réédité il y a dix ans) et, dans la série Classic Albums qui a amplement contribué à la réputation de cette compagnie (désormais distribuée par Universal), Eagle ressort son DVD de 1999, sans amélioration ou bonus. Qu'on soit fan de U2 (un truc pas très avouable dans le milieu de la critique rock) ou pas, ce décorticage chanson par chanson (les séquences en studio sont les plus édifiantes) vaut le coup d'œil. D'abord parce que Brian Eno (généralement adulé par ceux qui détestent U2...), pas le plus causant des collaborateurs, et aussi Daniel Lanois et Steve Lillywhite s'y expriment de manière pertinente à propos de leur travail de producteur, et aussi parce que c'est toujours un plaisir que d'écouter Elvis Costello parler. Quant à ceux que Bono agace, ils en auront aussi pour leur argent.



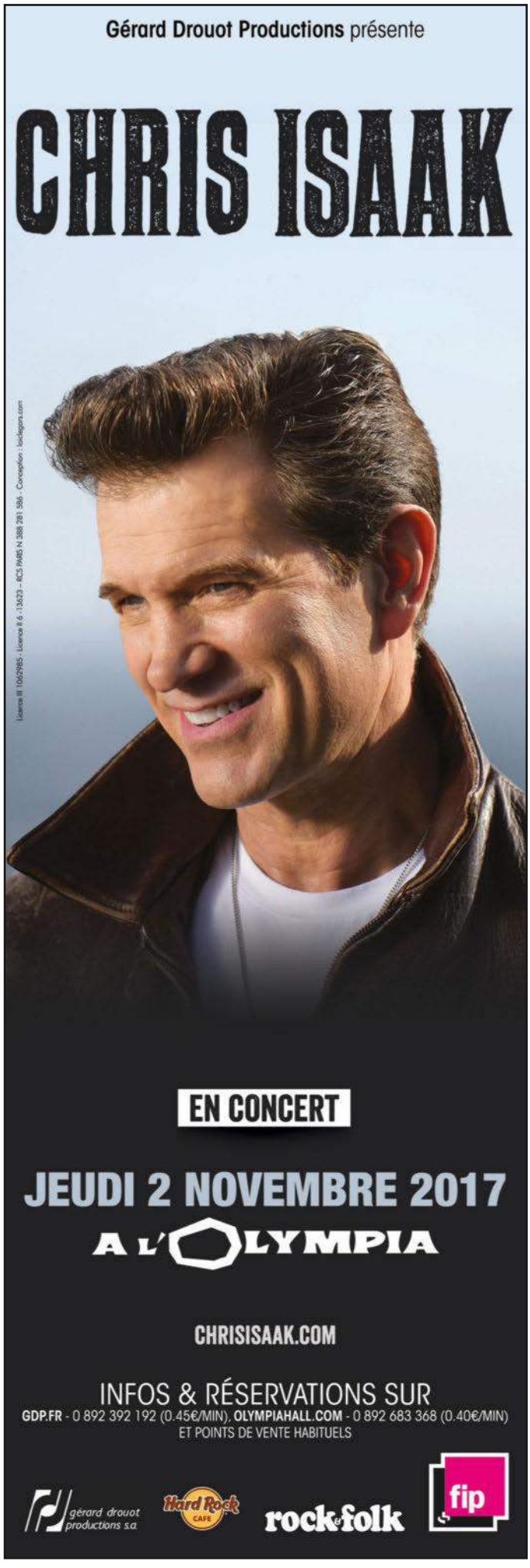
Paul Simon
"THE CONCERT IN HYDE PARK"
Sony Music

Filmé par Matthew Amos à Londres en 2012 dans le cadre du festival Hard Rock Calling (!), ce concert marathon — commercialisé en digipak 2 CD + Blu-ray ou 2 CD + DVD — a l'allure d'un best of live, mais est bien plus que ça. D'abord, parce que les musiciens rassemblés sur cette scène étaient extraordinaires et aussi parce que Paul Simon en a invité certains qui ont joué sur le très métissé "Graceland", un des premiers albums à avoir combiné en 1989, avec tact et élégance, la pop et la world music. Ils ont eu beau passer malheureusement inaperçus dans notre formidable pays, les deux derniers albums studio de Simon étaient de pures merveilles, comme le rappelle "Dazzling Blue", en troisième position de la set-list, qui illuminait son "So Beautiful Or So What" de 2011. Considérant qu'une fête n'est réussie qu'avec de vrais amis, Paul Simon a aussi eu le bon goût d'inviter Jimmy Cliff à ce concert, et il se fend de trois titres : deux tubes (absents du CD) qu'on ne présente plus et "Vietnam", la chanson qui lie les deux hommes. Parce que Simon aime transformer les circonstances en prétextes, il puise ici dans toutes les racines de la musique américaine qui ont enrichi son art et revisite, au cours d'un medley festif, ce "Mystery Train" (de Junior Parker) dont la version d'Elvis Presley est certainement la plus connue. "The Boxer" est un des deux seuls emprunts de Simon au catalogue commun avec Art Garfunkel, et l'autre, livré guitare-voix, résonne mieux que jamais en 2017. Sous prétexte que certaines vérités ne sont pas bonnes à dire, d'aucuns préfèrent le *"son du silence"*. Qu'importe, il est au bout du compte bien plus assourdissant.



Alice Cooper
"WELCOME TO MY NIGHTMARE"
Eagle Vision

Attention, il arrive ! Pas au moment où on s'y attend le moins, mais pas loin. Alice Cooper sera en France en décembre pour trois concerts dont "Paranormal", son dernier album paru cet été, annonçait les deux couleurs dominantes : rouge et noir. Pour l'heure, Eagle réédite le fameux film de concert "Welcome To My Nightmare". Capté en 1975 à Wembley (Londres) lors de la tournée qui a suivi la parution de son premier album solo. Il montre le Coop tenant le rôle principal d'un véritable show théâtral scénarisé par Alan Rudolph et réalisé (et chorégraphié) par David Winters (touche-à-tout génial qui a fait danser Presley dans plusieurs films et dirigé le cultissime "Thrashin' " en 1986), un genre de comédie musicale horrifique. Exploitée au cinéma l'année suivante, elle a moyennement marché mais a cartonné lors de ses parutions en VHS puis DVD. Les chansons, proposées dans un ordre différent de celui des concerts, proviennent principalement de l'album du même nom et quelques tubes du Alice Cooper Group ("I'm Eighteen", "Billion Dollar Babies", "School's Out") sont astucieusement disséminés dans la playlist. Le film n'a pas été remasterisé depuis le début des années 2000 et révèle ses faiblesses sur grand écran mais reste le parfait exemple du *rock show* théâtral. En 1974, David Bowie avait montré la voie, une partie de l'année, avec son Diamond Dogs Tour, mais aucun film de ce spectacle dans sa continuité — on en aperçoit des bribes dans "Cracked Actor" d'Alan Yentob — n'est à ce jour paru. Pas rat, Eagle y va d'un chouette bonus : "Alice Cooper, The Nightmare", un show télévisé d'une heure diffusé sur ABC en 1975 (avec Vincent Price dans le rôle du faire-valoir) qui, pour le coup, n'avait jamais été officiellement commercialisé en DVD. ❑



Video games

PAR JEROME REIJASSE

Nostalgie bienveillante

C'est un peu le jeu que les pratiquants sérieux attendent depuis des semaines. Voire des mois. **"DESTINY 2"**, chez Activision, pour PS4, XboxOne et PC, marque le grand retour du FPS futuriste et exigeant, qui avait autrefois divisé avant de séduire, avec ses nombreuses extensions, une large communauté d'adeptes de défouraillage intergalactique et de quête décalée. Le scénario est toujours aussi complexe, riche en propositions diront les plus motivés mais pour les paresseux et ceux qui préfèrent jouer qu'intellectualiser l'aventure, on pourrait résumer "Destiny 2" à un affrontement hors du commun entre des Hommes et des créatures extraterrestres vraiment désireuses d'exterminer toute forme de vie. On a à peine le temps de s'installer dans son canapé que ça mitraille de partout. La séquence d'introduction est admirable et à couper le souffle ! Et on comprend d'entrée que les errances du premier volet ont été gommées. L'efficacité prime et le rythme imposé est véritablement impressionnant ! On retrouve les différentes classes : Titan, Chasseur et Arcaniste, trois façons d'évoluer dans ce jeu vertigineux, trois façons de dézinguer ceux d'en face. Tout est fluide, grandiose, surprenant, haletant. Ce n'est pas qu'un simple FPS mais bien une épopée de survie, une promesse d'abandon. Un plaisir assumé.

L'époque est aux retrouvailles, à la nostalgie bienveillante. En tout cas en ce qui concerne les jeux vidéo. Elle offre la possibilité aux retardataires de (re)découvrir une période dorée, quand posséder une console chez soi relevait, presque, du miracle. Nintendo poursuit donc son travail de rénovation avec la sortie de la **"NINTENDO CLASSIC MINI : SUPER NINTENDO ENTERTAINMENT SYSTEM"**. Il s'agit bien sûr de retrouver la fameuse console apparue en Europe en 1992, dans un format plus compact. Une console qui avait dévoilé alors quelques uns des titres les plus mythiques dans l'histoire du divertissement virtuel, comme "The Legend Of Zelda : A Link To The Past", "Super Mario World" ou encore "Super Metroid". Quand même ! Aujourd'hui, 21 classiques sont intégrés dans la console dont "Super Mario Kart", "Final Fantasy III", "Street Fighter II", "EarthBound", "Yoshi's Island", "Donkey Kong Country", "Secret Of Mana", etc. Et il suffit d'un simple câble HDMI (fourni) pour replonger dans ce passé glorieux. Les geeks les plus hardcore auront même la joie de découvrir pour la toute première fois le jeu "Star Fox 2", suite de "Star Fox" ("Starwing" en France), jamais commercialisée ! Et pourront s'escrimer pendant des heures avec les deux manettes classiques Super NES filaires également comprises dans le pack global. *Old school rules !*

Les gamers restent des enfants. Ils refusent de vieillir, ils retardent l'échéance... Après deux volets sur consoles plutôt ludiques mais pas forcément inoubliables non plus, vraiment réservés aux plus jeunes, fans de la franchise et capables de faire abstraction des nombreux bugs et défauts de réalisation, Disney et Pixar s'associent avec Warner Bros Games pour proposer **"CARS 3 : COURSE VERS LA VICTOIRE"**, pour tous supports, au moment où le film du même nom envahit les salles obscures. Après un teasing de plusieurs mois, à coups de campagnes marketing internationales et impossibles à occulter, voilà donc le troisième épisode de la saga motorisée et haute en couleurs. L'intrigue reste basique : il s'agit ici de parcourir la vingtaine de circuits proposés afin de devenir le plus grand pilote de l'histoire. On retrouve les héros habituels, évidemment, avec, en têtes de gondole, Flash McQueen, le bolide rouge et rigolard et son pote lunaire et loufoque Martin. Chaque nouvelle victoire débloquant de nouveaux véhicules (plus de vingt au total). Comme pour le film d'animation, les développeurs ont ici redoublé d'efforts pour offrir une version très moderne, ultra réaliste (s'il est possible de parler de réalisme quand les voitures parlent et balancent des vannes sans jamais souffler...), aux effets spéciaux franchement jubilatoires. Plusieurs modes sont au programme : des courses simples aux affrontements impitoyables à coups de lance-roquettes et de missiles téléguidés en passant par des concours d'acrobaties aériennes tout simplement bluffantes et des derbies dédiés au carnage très immersifs. C'est ultra speed, amusant et jamais répétitif.

Enfin, **"LEGO NINJAGO, LE FILM : LE JEU VIDÉO"**, chez Warner Bros Interactive Entertainment, pour tous supports, permet de prolonger l'expérience du long-métrage et d'incarner l'un des nombreux ninjas bien décidés à protéger leur île des attaques du méchant Lord Garmadon et ses armées de requins. Comme pour tous les autres titres dédiés aux petites briques colorées, on adhère à cette nouvelle déclinaison avec une joie tout à fait délirante. Encore ! ❑

SUPERCROSS PARIS

100% SUPERCROSS
100% FREESTYLE
200% SHOW

18 & 19 NOVEMBRE 2017

U ARENA

Nanterre - Paris La Défense

LE RETOUR À PARIS

Photo : Agence Chasse de Portzamparc

Marvin **MUSQUIN** | Cole **SEELY** | Zach **OSBORNE** | Dylan **FERRANDIS** | Dean **WILSON** | Christian **CRAIG**

Billetterie et informations

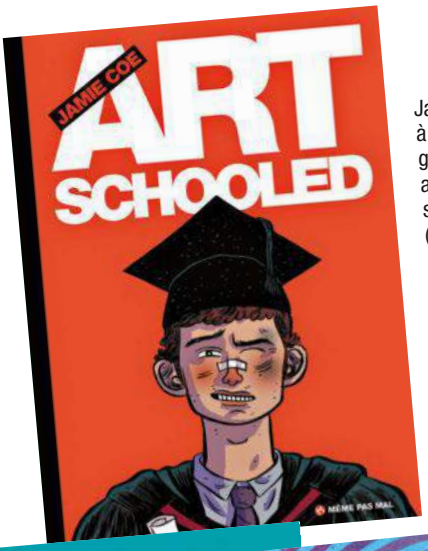
SUPERCROSSPARIS.COM

uarena.com

moto verte | MX magazine | AB MOTEURS LA CHAÎNE SPEED, CUSTOM & FUN | U ARENA | FFM | Larivière Organisation

PAR GEANT VERT

Aptitudes à la paranoïa



Jamie Coe est un jeune dessinateur anglais qui n'hésite pas à injecter de l'impertinence à haute dose dans ses BD dès qu'il s'agit de se montrer critique contre la société en général. Diplômé de Central Saint Martins (la nouvelle appellation de l'école d'Art qui a vu débuter les Sex Pistols le 6 novembre 1975), Coe n'a pas hésité à piocher dans ses souvenirs d'étudiant pour le personnage principal de **"Art Schooled"** (Même Pas Mal), un roman graphique qui détaille par le menu la situation d'un jeune Londonien qui débarque dans une école où il ne connaît personne. Cette BD sera le compagnon de chevet idéal pour toutes les personnes qui ne souhaitent se retrouver complètement transparentes dans une ville où les choses vont à toute vitesse.

"Francis Est Papa" (Cornélius) de Claire Bouilhac et Jake Raynal est le septième volume de la série animalière la plus trash du moment. Présentée sous la forme habituelle d'une planche de six cases en noir et blanc par gag, ce petit ouvrage format à l'italienne renferme quarante histoires drôlatiques, que l'heureux possesseur pourra dévorer autant de fois qu'il sera nécessaire pour oublier les aléas de la vie parentale. Le bon côté de cet ouvrage qui détruit bien le genre masculin, c'est que les auteurs ont choisi une représentation animalière plutôt qu'humaine. C'est sympa de leur part. Cela laisse même une porte de sortie à tous les lecteurs qui ont pour habitude de se faire apporter une bière par madame une fois en position canapé face à un bouquet sports.

Marcos Prior et Danide ont reçu le grand prix du festival de Barcelone 2013 avec **"Potlatch"**, une BD qui suscite autant d'admiration que d'interrogation. En fait, l'histoire telle que les auteurs ont choisi de la mettre en scène est tellement iconoclaste que le résultat suscite autant de questions inquiètes que de félicitations. Partant d'un pitch simple, l'histoire tourne autour du personnage de Maxima Pérez, un jeune Barcelonais souffrant d'hyperthymésie ou, pour faire simple, une mémoire excessive quant aux souvenirs liés à la personne qui en souffre. Pour une raison personnelle, Maxima décide aussi de faire un *potlatch* (un mot indien désignant l'action de distribuer l'ensemble de ses biens terrestres à des personnes qu'il ne connaît pas forcément). Si l'idée paraît bonne, elle s'avère très rapidement être une source de problèmes pour les heureux gagnants du *potlatch*. Quatre ans de réflexion plus tard, l'éditeur Serge Ewenzyk (Çà Et Là) ose éditer l'engin avec un soin particulier apporté à la traduction. A une époque où beaucoup de personnes sont atteintes, sans le savoir, de troubles de l'attention, ce livre tombe à pic pour servir de test.

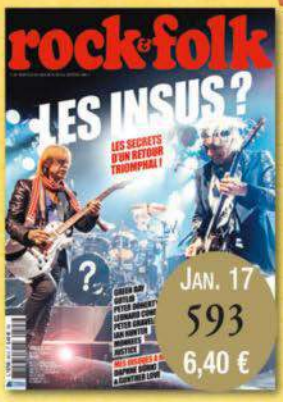
Traumatisé par la guerre froide et la crise des missiles de Cuba, le pas encore dessinateur Mick McMahon développe dès son plus jeune âge quelques aptitudes pour tout se qui touche à la paranoïa. Plus tard, il rencontre le meilleur thérapeute qui soit en la personne de John Wagner et son habileté à écrire des scénarios complètement tordus. En 1990, un autre scénariste, Alan Grant, vient les assister dans un projet de super héros américain qui sauve ce qui reste du pays après l'apocalypse nucléaire. L'engin s'appelle **"Last American"** (Delirium) et regroupe l'intégralité des quatre épisodes sortis chez Epic il y a maintenant plus d'un quart de siècle. Comme d'habitude, le boulot est impeccable. Toutes les planches ont été nettoyées, les noirs sont parfaits et la traduction idoine. Seule ombre au tableau, le contenu de ce volume n'est pas destiné aux âmes sensibles comme le philosophe Bruce Feirstein l'a aimablement expliqué dans son manuel de maintien *"Real men don't eat quiche"*. ❑

Le gros plan du Géant

Alors que le fantastique coffret "Leave Home" et son cortège de mixes inédits vient d'atterrir dans les bacs, Ed Stasium, le fidèle ingénieur du son du groupe de la Grosse Pomme rappelle ô combien la BD a toujours fait partie intégrante de l'imagerie Ramones. Régulièrement, les dessinateurs rendent hommage à Joey, Dee Dee, Tommy et Johnny tant leur dégaine semble sortir tout droit d'un cartoon punk. Cédant à la volonté du peuple hérisson, Warner et l'éditeur Archie Comics (The Shield, les Pierrafeu, les Tortues Ninja, Scoobie-Doo...) pour officialiser la chose sous la forme d'un pulp baptisée "Archie Meets Ramones" dont le premier numéro est sorti à temps pour participer au raout. Histoire de rester simple, l'engin est disponible avec plusieurs couvertures différentes.

rock&folk

Depuis 50 ans au service du Rock'n'Roll



BON DE COMMANDE : Editions Larivière - Rock&Folk - Service VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00 - Sur Internet : boutique.editions-lariviere.fr

Email : .....@.....

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP17 *Frais de port

TOTAL

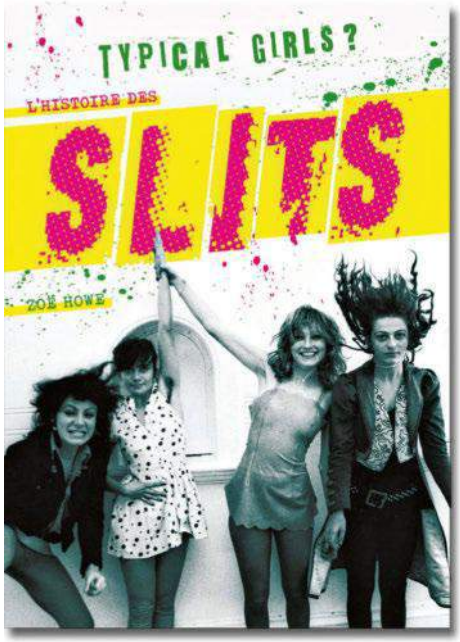
***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue supp
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❐

Livres

PAR AGNES LEGLISE

Injustice



Typical Girls ? L'Histoire Des Slits

ZOE HOWE

Rytrut

Viendra bien le moment où même le rock, repaire machiste s'il en est, regardera en face sa propre histoire sexiste et réalisera à quel point cette injustice a pesé sur les carrières féminines du genre. Hé ouais *guys*, c'est pas simplement parce que les femmes seraient moins douées qu'elles dominent si peu la scène rock mais bien parce que le rock reflète étroitement le monde dans lequel il est né, monde en l'occurrence mâle et blanc comme oh ça alors, la plupart de ladite scène rock. La preuve ? La place modeste d'un groupe comme The Slits dans la légende dorée du punk démontre, à elle seule, l'incroyable mépris qu'ont subi les femmes dans ces professions. Et comment je le sais ? J'étais là. J'étais parmi celles et ceux qui ne considéraient pas d'un même œil un groupe de filles — vous avez remarqué, un groupe de musiciennes, c'est un groupe de filles quand un groupe de garçons, c'est un groupe tout court ? — qu'un groupe masculin et qui jugeaient a priori, avec la même condescendance, quasiment toute tentative exclusivement féminine, sauf celles qui jouaient avec assez de sexy pour amadouer les auditeurs et décideurs mâles, bien sûr. Le truc c'est que c'était même pas notre faute, on était tout simplement le produit de nos éducations et les héritiers de conditionnement centenaires. Ce qui n'est pas vraiment une excuse si on y réfléchit bien, vu que les jeunes Slits, pourtant nées dans ce même patriarcat triomphant, ont su d'instinct s'écarter du rôle et de l'image traditionnelle et en exploser les codes plus que quiconque avant elles. Les mémoires de Viv Albertine, chroniquées ici récemment avec enthousiasme, nous avaient déjà rappelé l'existence du groupe et le livre de Zoë Howe "Typical Girls ? L'Histoire Des Slits" vient à point nommé pour réparer enfin cette injustice. Car injustice flagrante il y a eu. Certes, les Slits ne savaient pas du tout jouer au début de leur carrière, mais la plupart de leurs congénères punk n'étaient pas plus aguerris sans que ce défaut leur soit jamais, à eux, fatal. Perçues comme d'incontrôlables punkettes, elles ont quand même survécu là où beaucoup ont disparu — ou pire — et ont pondu une œuvre méconnue, férocement féministe — quoiqu'elles s'en défendissent alors — plus riche et plus aventureuse que quasiment tous leurs petits potes pourtant mieux considérés. Notons que le showbiz, qui pouvait accepter les pires fantaisies punks ou les pires caprices de leurs stars mâles, était quand même hyper embarrassé par des jeunes filles qui osaient le culot obscène de s'appeler carrément *les fentes*, *shocking* au point que la BBC par exemple refusait de passer leurs titres pour ne pas avoir à dire le mot *fente* à l'antenne. Etre des femmes qui refusaient les codes, qui ne se rasaient pas les aisselles (sic) ou qui ne voulaient ni être sexys ni même suivre la mode ou les canons féminins quasi-obligatoires n'allait pas sans un prix à payer et le groupe, finalement, n'y résista pas. Le livre raconte non seulement leur histoire, souvent dans leurs propres mots car l'auteur, manifestement très fan, les a longuement interviewées, mais réussit aussi au passage à faire vraiment revivre de l'intérieur l'esprit punk et l'ambiance finalement assez bon enfant de ces années-là.

Le Livre Que Je Ne Voulais Pas Ecrire

ERWAN LARHER

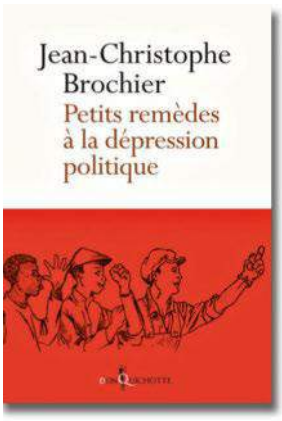
Quidam

Le rock est rarement tragique et hormis quelques rares exemples comme le festival d'Altamont de sinistre mémoire, un concert de rock est un moment festif paradoxalement à l'abri du tumulte du monde, une bulle joyeuse et familière où l'on va oublier, pour quelques heures du moins, la vie dehors et ses avanies. C'est aussi ce que pensait l'écrivain et grand amateur de rock Erwan Larher quand le 13 novembre au soir, il est parti au Bataclan, basculant ainsi dans l'insoutenable cauchemar que l'on connait. Blessé, fracassé, choqué — *"mon pote est allé passer quatre heures en enfer, et il en est revenu."* écrit un de ses amis — il a d'abord refusé d'écrire sur cette atroce expérience mais a fini par se laisser convaincre à condition d'en tirer une œuvre littéraire plutôt qu'un témoignage, fut-il de première main. Ce livre, qu'il ne voulait pas écrire, est donc construit à partir de son récit mais aussi de ceux de ses proches qui ont eux vécu l'angoisse des amis que beaucoup ont connu ce soir-là, à espérer des bonnes nouvelles qui n'arrivaient pas toujours. Poignant, tragique, terrible, fou mais aussi drôle, bouleversant — forcément — mais jamais pesant, terriblement précis mais souvent poétique, ce beau texte réussit à nous faire entrevoir cette indicible souffrance que portent dorénavant avec eux ces hommes et ces femmes blessés dans leurs âmes et dans leurs chairs par cette impensable inhumanité, mais sans jamais transformer cette tragédie en un simple matériau d'écrivain, ni nous en voyeurs, ou faire de ces heures de souffrance une raison valable de détester le monde. Ou les concerts de rock. Au contraire, Larher instille dans ces pages une bonté, une tendresse et un humour qui tirent le récit et, *you may say I'm a dreamer* mais cette humanité conservée malgré toutes les putains d'épreuves que traverse l'auteur est bien la preuve que cette bataille là au moins n'est pas perdue.

Petits Remèdes A La Dépression Politique

JEAN-CHRISTOPHE BROCHIER

Don Quichotte



Au cas probable où vous seriez chaque jour si sidéré par l'état du monde ou le dernier tweet affolant de l'agent orange, que toute porte de sortie, tout espoir d'amélioration vous paraissent chaque jour plus illusoires et plus lointains, Jean-Christophe Brochier vous a concocté un éphéméride qui va à coup sûr réveiller vos velléités rebelles. À chaque jour, son haut fait séditieux, son héros révolutionnaire, son penseur humaniste qui seront là pour vous rappeler qu'aucun progrès humain ne s'est accompli sans douleurs et combats certes, mais surtout sans des femmes et des hommes profondément indignés et déterminés. Salutaire entreprise, ce livre retrace aussi, en brefs pavés insérés entre chaque notice, le parfait pedigree de l'auteur, baby-boomer tardif, fou d'écrivains, éditeur engagé, amateur de rock et surtout lecteur de Rock&Folk. *"Quand faut y aller, faut y aller"* termine Brochier, alors empoignons nos machines à tuer les fascistes et *hey ho let's go !* ❑

Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Comme Un Enfant Perdu - Autobiographie" RENAUD SECHAN (Xo)
02 "Chroniques" BOB DYLAN (Fayard)
03 "Just Kids" PATTI SMITH (Gallimard)
04 "Les Beatles En Solo" MAT SNOW (La Martinière)
05 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
06 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
07 "Miles L'Autobiographie" MILES DAVIS & QUINCY TROUPE (Table Ronde)
08 "Sex & Sex & Rock & Roll" LUZ & VINCENT BRUNNER (Flammarion)
09 "Glaneurs De Rêves" PATTI SMITH (Gallimard)
10 "La Dernière Fête" GIL SCOTT-HERON (Points)

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

SEPTEMBRE

18 SEPTEMBRE
Gold Class (Pop Up Du Label) ● **Pomme** (Boule Noire) ● **Surfer Joe et Shupa** (Supersonic)

19 SEPTEMBRE
Black Honey et The Assist (Supersonic) ● **Alvarez Kings** (Les Etoiles) ● **Maxïmo Park** (Maroquinerie)

20 SEPTEMBRE
Clap Your Hands Say Yeah! et Coco Hames (Maroquinerie) ● **Hein Cooper** (Pop Up du Label) ● **Corridor** (Point Ephémère) ● **Die Wilde Jagd et Chinese Whispers** (Supersonic) ● **The Drums** (Gaîté Lyrique) ● **Hippie Sabotage** (Nouveau Casino) ● **Isaac Delusion, L'Impératrice et Faire** (Safari Boat) ● **Polo & Pan** (Elysée Montmartre) ● **Traams, Spiral Stairs et Canshaker Pi** (Petit Bain) ● **Greta Van Fleet** (Les Etoiles) ● **Witch** (Espace B)

21 SEPTEMBRE
Everything Everything (Maroquinerie) ● **The Flatliners et Prawn** (Gibus) ● **Bon Iver** (Salle Pleyel, *complet*) ● **Monkey3** (Backstage)

22 SEPTEMBRE
Acquin et Lloyd Project (Dame de Canton) ● **Coulby Praice** (Cabaret Sauvage) ● **Bon Iver** (Salle Pleyel, *complet*) ● **She Past Away** (Petit Bain)

23 SEPTEMBRE
Chanvre, Boulevard des Allongés et Addicts (Entrepôt) ● **Dirty Fences, Wonderflu et The Dharma Jerks** (Supersonic) ● **Elevn, Mades et Daniel Deluxe** (Gibus) ● **Salif Keita et Oumou Sangare** (Bercy) ● **Kiasmos** (Elysée Montmartre) ● **Bon Iver** (Salle Pleyel, *complet*) ● **Stephen O'Malley** (Sunn O)**, France et Richard Francès** (Maroquinerie)

24 SEPTEMBRE
Dead Acid People, Stormy et Captain Frapat (Guiness Tavern) ● **R5** (Trianon) ● **Will Samson et King Creosote** (Point Ephémère)

25 SEPTEMBRE
Avatarium et The Slayerking (Glazart) ● **BB Brunes** (Les Etoiles, *complet*) ● **Diet Cig, Harem Nights et Edgar Deception** (Supersonic) ● **Fazerdaze** (Pop Up du Label) ● **Dermot Kennedy** (Boule Noire) ● **Lucy Rose** (Ciné 13)

26 SEPTEMBRE
BB Brunes (Les Etoiles, *complet*) ● **Dirty Deep** (Boule Noire) ● **Swmrs et The Regrettes** (Supersonic) ● **Third Eye Blind** (Maroquinerie) ● **Trailer Trash Tracys** (Point Ephémère)

27 SEPTEMBRE
Agar Agar (Gaîté Lyrique) ● **Cayman Kings, Café Bizarre et Djakarta** (Supersonic) ● **Loney Dear** (Pop Up du Label) ● **The Maine, Night Riots et The Technicolors** (Backstage) ● **Lil Peep** (Maroquinerie) ● **Sigur Rós** (Grand Rex, *complet*)

28 SEPTEMBRE
Black Sabbath (Géode) ● **BB Brunes** (Les Etoiles, *complet*) ● **Jil Caplan** (Trianon) ● **Ed Wood Jr** (Boule Noire) ● **Montparnasse** (Maroquinerie) ● **Portugal The Man** (Bataclan) ● **Sigur Rós** (Grand Rex) ● **Tryo** (Cirque d'Hiver)

29 SEPTEMBRE
All Them Witches et The Ghost Wolves (Trabendo) ● **The Black Angels et A Place To Bury Strangers** (Cigale) ● **Bloum et Inigo Montoya** (Batofar) ● **Phoenix** (Bercy) ● **Roosevelt** (Point Ephémère) ● **Sigur Rós** (Grand Rex) ● **Siska et Hugo Kant** (Maroquinerie) ● **Tryo** (Cirque d'Hiver) ● **Lewis Watson** (Pop Up du Label) ● **We Insist!** (Petit Bain)

30 SEPTEMBRE
Ema (Batofar) ● **JFDR** (Pop Up du Label) ● **Lene Lovich** (Gibus) ● **Odesza et Hayden James** (Elysée Montmartre) ● **Satyricon** (Maroquinerie) ● **Tryo** (Cirque d'Hiver) ● **Sofi Tukker** (Badaboum) ● **Ufomammut et Usnea** (Boule Noire) ● **White Manna, Blurry Mountain et The Black Waves** (Supersonic)

OCTOBRE

1ER OCTOBRE
Ensiferum (Machine du Moulin Rouge) ● **Evergrey et Need** (Boule Noire) ● **Petit Fantôme** (Point Ephémère) ● **Pierre et Bastien, Spectres et Youth Avoiders** (Mécanique Ondulatoire) ● **Sparks** (Gaîté Lyrique)

2 OCTOBRE
Archgoat, Svartidaudi, Eggs Of Gomorrh et Bölzer (Petit Bain) ● **Newton Faulkner** (Les Etoiles, *complet*)

3 OCTOBRE
Arcane Roots et Toska (Les Etoiles, *complet*) ● **Nick Cave and the Bad Seeds** (Zénith) ● **Lou Doillon, Richard Hawley et John Grant** (FGO, Ciné 13 et Les 3 Baudets) ● **Kawehi** (Boule Noire) ● **Regarde Les Hommes Tomber et Der Weg Einer Freiheit** (Petit Bain) ● **Tambour Battant** (Batofar)

4 OCTOBRE
Anathema et Alcest (Bataclan) ● **Battleme, Burnout Kids et Staircase Paradox** (Supersonic) ● **Nick Cave And The Bad Seeds** (Zénith) ● **Horna et Thy Darkened Shade** (Glazart) ● **John Legend** (Bercy) ● **Melt Banana** (Batofar) ● **Ruby Cube** (Pop Up du Label)

5 OCTOBRE
Danger (Elysée Montmartre) ● **Galactic Empire** (Maroquinerie) ● **Leyya** (Pop Up du Label) ● **Lorde et Khalid** (Zénith) ● **Marietta et En Attendant Ana** (Petit Bain) ● **Petit Fantôme** (Point Ephémère) ● **Saint Phnx et Monkey To The Moon** (Supersonic)

6 OCTOBRE
Brooklyn Funk Essentials (New Morning) ● **Kirin J Callinan** (Pop Up du Label) ● **David Ford et Parnell** (Dame de Canton) ● **Lady Gaga** (Bercy) ● **JP Manova** (Maroquinerie) ● **Ost Front, Herrschaft et Freak Injection** (Gibus) ● **James Tw** (Boule Noire) ● **Jimmy Whoo, Lonely Band, Esso Luxueux et Jazzy Bazz** (Trabendo)

7 OCTOBRE
Beth Ditto (Bataclan, *complet*) ● **Féfé** (Elysée Montmartre) ● **Hippo Campus** (Les Etoiles) ● **Lady Gaga** (Bercy) ● **Marillion** (Zénith) ● **Tony Marlow et Wheel Caps** (Boule Noire) ● **Project Pitchfork** (Petit Bain)

8 OCTOBRE
Car Bomb et Circuit Of Suns (Backstage) ● **Condemned et Ingested** (Gibus) ● **Moonchild** (Maroquinerie) ● **Justin Nozuka** (Les Etoiles) ● **Windhand et Satan's Satyrs** (Glazart)

9 OCTOBRE
Ceremony (Supersonic) ● **Jim Jones et The Sore Losers** (Crossroads Nights, Pan Piper) ● **The Cunninlynguists** (New Morning) ● **Gang Of Youths** (Boule Noire) ● **Mabel** (Pop Up du Label) ● **Dan Owen** (Les Etoiles) ● **Chris Rea** (Salle Pleyel) ● **Stoned Jesus et Beastmaker** (Petit Bain)

10 OCTOBRE
Airbourne (Olympia) ● **Alter Bridge** (Elysée Montmartre) ● **J.Cole** (Zénith) ● **Downtown Boys** (Point Ephémère) ● **Hanni El Khatib** (Cigale) ● **Ben Mazué** (Flow) ● **Shannon and the Clams** (Petit Bain) ● **Thy Art Is Murder, Justice For The Damned, After The Burial et Oceano** (Backstage) ● **Yan Wagner** (Boule Noire)

11 OCTOBRE
Michelle Blades, Kumisolo et Laure Briard (Maroquinerie) ● **Bops** (Mécanique Ondulatoire) ● **Cashmere Cat** (Trabendo) ● **Delinquent Habits** (Petit Bain) ● **Get Your Gun** (Espace B) ● **Bror Gunnar Jansson et La Gramophozone** (Café de la Danse) ● **Harleighblu** (Boule Noire) ● **Troyboi** (Badaboum) ● **Vulture Industries et Foscor** (Backstage)

12 OCTOBRE
Asgeir (Bataclan) ● **Astrid S** (Point Ephémère) ● **Celestial Bums** (Supersonic) ● **Chill Bump** (Gaîté Lyrique) ● **The Goaties, Equipe De Foot et Junior Rodriguez & The Evil Things** (Café de la Danse) ● **Gunwood** (Maroquinerie) ● **Gavin James** (Elysée Montmartre) ● **Peter Kernel & the Their Wicked Orchestra, Tiny Feet et Adam H** (Petit Bain) ● **Tora** (Pop Up du Label) ● **Treponem Pal, Bak XIII et Rabia Sorda** (Gibus)

13 OCTOBRE
Cockney Rejects (Maroquinerie) ● **Marian Hill** (Trabendo) ● **Mando Diao et Johnny Mafia** (Café de la Danse) ● **Gage** (Bizz'Art) ● **Annie Hart** (Pop Up du Label) ● **Papa Roach** (Olympia) ● **Seether** (Bataclan) ● **Ultra Vomit** (Trianon) ● **Youngblood Brass Band** (Gaîté Lyrique) ● **Zëro et Heliogabale** (Batofar)

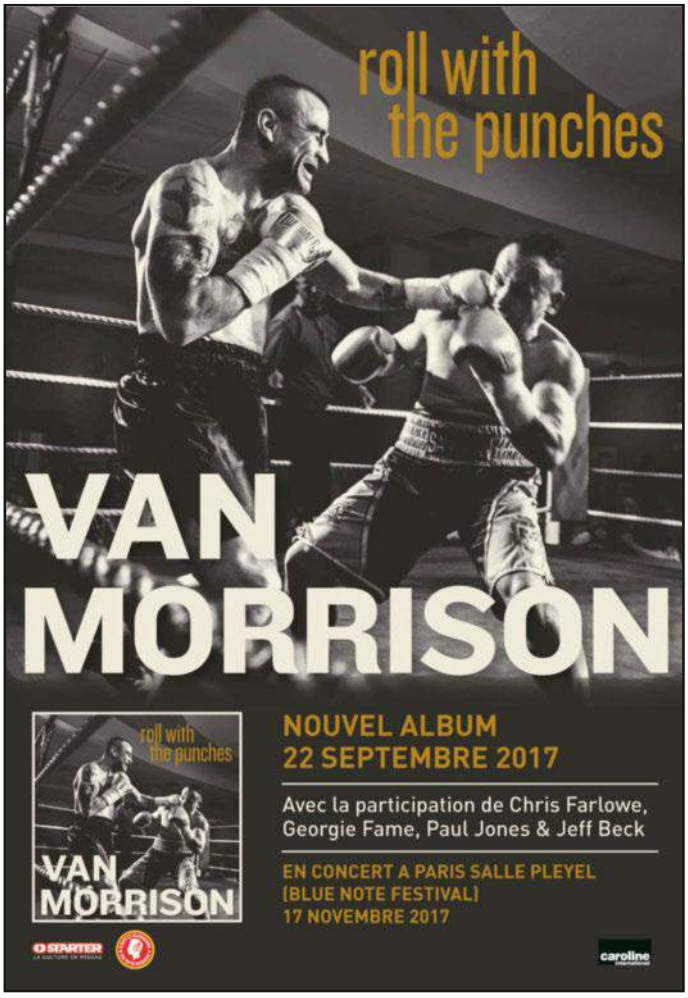
14 OCTOBRE
Jacob Banks (Pop Up du Label, *complet*) ● **Clinic et Cannibale** (Café de la Danse) ● **Eisbrecher et Unzucht** (Trabendo) ● **Forest Swords** (Badaboum) ● **Justice** (Bercy) ● **The Lords Of Altamont** (Point Ephémère) ● **Patrice** (Elysée Montmartre) ● **Sparkling, Cheap Riot et Plymouth Fury** (Supersonic) ● **Velvet Acid Christ et Reznyck** (Gibus) ● **Vessels** (Batofar) ● **Wardruna** (Cigale, *complet*) ● **Dweezil Zappa** (Trianon)

15 OCTOBRE
Belphegor, Nervochaos, Nordjevel, Enthroned et Destroyer 666 (Gibus) ● **The One Hundred** (Boule Noire) ● **Rhapsody Of Fire et Orden Ogan** (Petit Bain) ● **KT Tunstall** (Nouveau Casino)

16 OCTOBRE
Bantu Continua Uhuru Consciouness (New Morning) ● **Vinicio Capossela** (Café de la Danse) ● **Grizzly Bear** (Olympia) ● **Micah P.Hinson** (Point Ephémère) ● **In Hearts Wake, Gideon et Silent Screams** (Backstage) ● **Kyle aka Superduperkyle aka K.I.D** (Les Etoiles) ● **Soen et Madder Mortem** (Boule Noire) ● **Trash Boat** (Mécanique Ondulatoire)

Prévisions Paris

The Rolling Stones : 19, 22 et 25/10 (U Arena, *complets*), **Weezer :** 19/10 (Olympia, *complet*), **The Breeders :** 27/10 (Gaîté Lyrique), **Wolf Alice :** 27/10 (Maroquinerie), **Chris Isaak :** 2/11 (Olympia), **James Blunt :** 7/11 (Zénith), **Queens Of The Stone Age :** 7/11 (Bercy), **Royal Blood :** 9/11 (Zénith), **Jonny Lang :** 11/11 (Cigale), **Madness :** 11/11 (Salle Pleyel), **Father John Misty :** 11/11 (Trianon), **Rise Against et Sleeping Sirens Pears :** 11/11 (Bataclan), **Procol Harum :** 12/11 (Trianon), **Helloween :** 15/11 (Zénith), **Van Morrison :** 17/11 (Salle Pleyel), **Algiers :** 20/11 (Maroquinerie), **Fleet Foxes :** 20 et 21/11 (Trianon), **The Temperance Movement :** 23/11 (Elysée Montmartre), **Gorillaz :** 24 et 25/11 (Zénith), **Triggerfinger :** 25/11 (Elysée Montmartre), **Marilyn Manson :** 27/11 (Bercy), **Alice Cooper :** 3 et 7/12 (Salle Pleyel, *complet* et Olympia), **Nothing But Thieves, The Xcerts et Airways :** 9/12 (Café de la Danse), **Black Rebel Motorcycle Club :** 22/12 (Elysée Montmartre)



17 OCTOBRE
Vinicio Capossela (Café de la Danse) ● **Dead Kennedys** (Maroquinerie) ● **Fai Baba** (Point Ephémère) ● **Andy James et Angel Vivaldi** (Backstage) ● **Little Barrie** (Batofar) ● **Mars Red Sky et Powder For Pigeons** (Boule Noire) ● **Albin Lee Meldau** (Espace B) ● **Leroy Sanchez** (Les Etoiles) ● **Unsane** (Petit Bain)

18 OCTOBRE
Vinicio Capossela (Café de la Danse) ● **Declan McKenna** (Maroquinerie) ● **Neck Deep** (Petit Bain) ● **Kadavar, Mantar et Death Alley** (Trabendo) ● **Low Roar** (Point Éphémère)

Province

SEPTEMBRE

Au Bonheur des Dames et Eric Lavalette Band : 23, Toulouse (place Olivier) ● **Bantu Continua Uhuru Consciouness :** 29, Tourcoing (Grand Mix) ● **Camille :** 29, Lieusaint (théâtre Senart, *complet*) ● **Coffees & Cigarettes :** 24, Fontaine-le-Comte (Virades de l'Espoir) ● **Cosmonauts :** 21, Toulouse (Ravelin) ● **Howlin'Jaws et The Minnesota Voodoo Men :** 28, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Pat McManus Band et Bad Reputation :** 22, La Penne-sur-Huveaune (Cherrydon) ● **Monkey3 :** 20, Nantes (Ferrailleur) ● **Mountain Men :** 29, Rivesaltes (Les Dômes) ● **Portugal The Man :** 29, Lille (Splendid) ● **Raygun Cowboys :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Sales Tiques :** 30, Pithiviers (parc de Bellecourt) ● **Slaughterhouse Brothers :** 23, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) ● **Yan Wagner :** 21, St-Avé (Echonova) ● 29, Lille (Aéronef)

OCTOBRE

All For Nothing et Black Knives : 10, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Archimède et Navarre :** 7, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● **Bantu Continua Uhuru Consciouness :** 6, Dijon (port du canal, avec Spoek Mathambo) • 7, Marseille (Dock des Suds, avec Lachica) • 12, Nancy (Magic Mirrors) • 15, Laval (6par4) • 18, Rouen (106, avec Spoek Mathambo) ● **Bops :** 13, Marseille (Machine à Coudre) ● 21, Nantes (Zygo Bar) ● **Camille :** 3, Villefranche-sur-Saône (théâtre) • 4, Cachan (théâtre, avec Marvin Jouno, *complet*) • 13, Nancy (Opéra National de Lorraine, avec Laura Cahen, *complet*) • 24, Strasbourg (Laiterie) • 25, Bruxelles (B, Théâtre National) • 26, Troyes (Théâtre de Champagne) ● **Jil Caplan, Romane et Lya :** 13, Berre-l'Etang (hall du forum) ● **Chelsea et The Sonic Preachers :** 1er, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Coffees & Cigarettes :** 12, Orléans (Délirium Café) • 13, Jarnage (Alzire) • 14, Nevers (Tavern') • 28, Chalbris (salle municipale) ● **The Cunninlynguists :** 4, Bordeaux (Rock School Barbey) • 5, Ramonville (Bikini, avec Chill Bump) • 6, Marseille (Le Moulin) • 14, Nancy (Magic Mirrors) • 17, Lyon (Sucre) • 18, Rennes (Etage, avec Chill Bump) • 20, Mulhouse (Noumatrouff, avec Al Tarba, DJ Nix'On et Freez) ● **Hanni El Khatib :** 5, Bruxelles (B, Orangerie) • 7, Le Havre (Tétris) • 8, Amiens (Lune des Pirates, *complet*) • 11, Mérignac (Krakatoa) • 12, Angers (Chabada) • 14, Fribourg (CH, Fri Son) ● Fishbach : 5, Portes-lès-Valence (Train Théâtre) • 6, La Boisse (lycée de la Cotière, avec Marta Rev & The Groovelvets) • 17, Montpellier (Rockstore) • 14, Alençon (Luciole) • 20, Nancy (parc de la Pépinière) • 21, Maisons-Alfort (Le Charentonneau, avec Eddy De Pretto) ● **Garage Lopez, Les Sales Majestés et Les Marie-Salope :** 6, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Gunwood :** 7, Mauguio (salle Samuel-Bassaget) ● **Gutter Demons et Dirty Henry :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Harleighblu :** 12, Roubaix (Cave aux Poètes, avec M.A. Beat, Supagroovalistic et Ango & Skevitz) • 13, Strasbourg (espace culturel Django-Reinhart) ● **Inna De Yard :** 11, Cluses (Atelier, avec Pierre Nesta) • 12, Montpellier (Rockstore) • 13, Nancy (Parc de la Pépinière) • 17, Canteleu (espace culturel François-Mitterrand) • 18, Massy (Paul B) • 20, Queven (Les Arcs) • 21, La Rochelle (Sirène, avec Ensemble National de Reggae et Nofa Sound System) • 26, Angers (Chabada, avec Pierre Nesta) • 28, Bruxelles (B, Théâtre National, avec Linton Kwesi Johnson) ● **Justice :** 9, Lyon (halle Tony-Garnier) ● **Kadavar et Death Alley :** 17, Strasbourg (Laiterie) • 19, Rennes (Ubu) • 20, Mérignac (Krakatoa) • 24, Feyzin (Epicerie Moderne) ● **Last Train :** 4, Clermont-Ferrand (Coopé, avec Fai Baba) • 5, St-Avé (Echonova, avec Fai Baba) • 6, St-Lô (Normandy, avec Totorro) • 7, St-Nazaire (VIP) • 10, Toulouse (Métronum, avec Lysistrata, Clément Bazin et Eddy De Pretto) • 11, Lyon (Ninkasi, avec Lysistrata, Clément Bazin et Eddy De Pretto) • 12, Rennes (Antipode, avec Lysistrata, Clément Bazin et Eddy De Pretto) • 13, Rouen (106, avec Lysistrata, Clément Bazin et Eddy De Pretto) • 14, Tourcoing (Grand Mix, avec Lysistrata, Clément Bazin et Eddy De Pretto) • 19, Nancy (parc de la Pépinière) ● **The Lords Of Altamont :** 6, Annecy (Brise-Glace, avec The Sore Losers) • 7, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs, avec The Experimental Tropic Blues Band) • 17, Marseille (Molotov) • 18, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Palavas Surfers) • 19, Perpignan (El Mediator) • 20, Auch (Cri Art, avec Junkyard Birds) ● **Low Roar :** 14, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) • 15, La Rochelle (Sirène) • 19, St-Avé (Echonova, avec Bumpkin Island) • 20, Rennes (Ubu, avec Aufgang) • 21, Biarritz (cité de l'Océan) • 26, Lyon (Marché Gare) ● **Marillion :** 6, Nancy (Autre Canal) ● **Pat McManus Band et Brian Downey's Alive & Dangerous :** 14, Vauréal (Forum) ● **Pablo Moses :** 13, Nancy (Parc de la Pépinière) • 18, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am, avec The Black Ship Company) • 20, Tremblay-en-France (Odéon, avec The Black Ship Company) • 21, Issoudun (Pepsi Parc Expo) • 26, Toulon (Oméga Live, avec Higher) ● **Mountain Men :** 6, Cholet (Jardin de Verre) • 7, Châteaubriant (Théâtre de Verre) • 21, Roanne (théâtre municipal) ● **Nashville Pussy :** 18, Clermont-Ferrand (Coopé) • 20, St-Brieuc (salle Robien) • 21, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) • 22, Montbéliard (Atelier des Moles) ● **Patrice :** 12, Metz (Boîte à Musique) • 13, Oignies (Métaphone) • 19, St-Nazaire (VIP) • 26, Audincourt (Moloco)

• 27, Troyes (Théâtre de Champagne) • 28, St-Laurent-Nouan (espace Jean-Moulin, avec Jahneration et Missah Weedo) ● **Lucky Peterson :** 13, Lunel (salle Georges-Brassens) • 14, Arles (Cargo de Nuit) • 19, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Picnic Republic, Jim Younger's Spirit et The Psychotic Monks :** 14, Aix-en-Provence (Les Arcades) ● **R5 :** 13, Lyon (Ninkasi) • 18, Toulouse (Connexion Live) ● **Radio Moscow et Kaleidobolt :** 4, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Rage Against The Marmottes :** 14, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Rumjacks et The Mullins :** 17, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Satyricon :** 1er, Rézé (Barakason) • 2, Toulouse (Métronum) • 6, Montpellier (Rockstore) ● **Jester Smokebreak, Bad Touch, Piston et Bonafide :** 21, Bully-les-Mines (espace François-Mitterrand) ● **Stone Jesus :** 8, Nantes (Ferrailleur) ● **Timber Timbre :** 6, Le Havre (Tétris) • 7, Feyzin (Epicerie Moderne) • 9, Montpellier (Rockstore) • 11, Nancy (Autre Canal) • 13, Brugge (B, Cactus Muziekcentrum) ● **Ufomammut :** 1er, Nantes (Ferrailleur) ● **Unsane :** 18, Nevers (Café Charbon) • 19, Bordeaux (Rock School Barbey) • 20, Orléans (Astrolabe, avec Burning Heads et Polair) • 23, Feyzin (Epicerie Moderne) • 24, Marseille (Razzle) ● **Yan Wagner :** 19, Strasbourg (Laiterie Club) ● **Wild Rooster, Arty 'n' The Wolves, Surfer Joe, Riot Rockin' Teds et DJ Rock-Ola Jordi :** 7, St-Jean-de-Védas (Secret Place)

Festivals

■ **Festivendanges : 22 et 23/9,** Sancerre (plein air, avec – **le 22 :** The Moorings, The Flemish Flamingo's, Simple Com' et Psychodiscotiks – **le 23 :** Cotton Belly's, Hop Hop Hop Crew, Shaolin Temple Defenders et Hantcha) www.festivendanges.com

■ **Sulfurock : 23/9,** Bassens (domaine de Séguinaud, avec Blackbird Hill, Mars Red Sky, Equipe de Foot et A Side B Side) www.sulfurock.com

■ **Détonation : 28 au 30/9,** Besançon (friche des prés de Vaux, avec – **le 28 :** Amadou et Mariam, Acid Arab, Smokey Joe & the Kid, Baloji, Focus, Juno Reactor, 10Lec6, Oolong, Green Shop, A Mad, Zyce et Airi – **le 29 :** Riles, Bigflo et Oli, The Blaze, Leska, Dope DOD, French Use, Sara, Piniol, Dudy, Uzul, Mr Vinz, Demain Licht, Focus, Welcome To Jamrock, DJ One et Gnucci – **le 30 :** Polo & Pan, Her, Vitalic, Last Train, Agar Agar, DBFC, Lysistrata, Fai Baba, The Supersuckers, Renart, Ktykeen Conasse, Komorebi, The Ajar Project, Alexandrie, Levon, La Boocle, Truckks et Scarlet Rascal) www.larodia.com

■ **Poulpaphone : 29 et 30/9,** Outreau (zone industrielle de Garromanche, avec – **le 29 :** Her, Disiz, Inna De Yard, Acid Arab, Alltta, HeyMoonShaker, Crisix, Science Against Spheric Silence et Sass – **le 30 :** Romeo Elvis, Caballero, Mat Bastard, Poni Hoax, Juniore, Fhin, Norma, Awir Leon et 2ManyDj's) www.poulpaphone.com

■ **Rack'estival : 29 et 30/9,** Brétigny-sur-Orge (Rack'Am, avec – **le 29 :** Marta Ren & the Groovelvets – **le 30** : Laura Cox Band et Gunwood) www.lerackam.com

■ **Ouest Park : 4 au 8/10,** Le Havre (Tétris/ Fort de Tourneville, avec – **le 6 :** Georgio, Beth Ditto, French 79, Keziah Jones, Timber Timbre, Ko Ko Mo, Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp, Jungle By Night, Laura Sauvage et Irène Dresel – **le 7 :** Dub Inc, Ludwig Von 88, Metronomy, Hanni El Khatib, Lysistrata, Mr Oizo, The Jacques, La Poison, Nova Twins et Aloha Orchestra – **le 8 :** Féfé, Mai Lan, Mnnqns, Scars et Freez) www.ouestpark.com

■ **Nancy Jazz Pulsations : 11 au 21/10,** Nancy (divers lieux, Burning Heads, Diego, Pallavas, Sleepers et Bantu Continua Uhuru Consciousness – **le 13 :** Jahneration, Inna De Yard, Pablo Moses, Camille, Laura Cahen, Irie Crew et Asher Selector – **le 14 :** Charlélie Couture, Vitalic, Comah, Madben, Niid et The Cunninlynguists – **le 18 :** Gramatik et The Geek X VRV – **le 19 :** Chapelier Fou, Virginie Despentes, Zéro, The Third Eye Foundation, Last Train, Téquilla Savate, Dead Kennedys, Redemption – **le 20 :** Fisbach, Keziah Jones, Thomas de Pourquery, Supersonic, Fluid, Caterva et Rover – **le 21 :** Ayo, Jupiter & Okwess et Vladimir Spoutnik) www.nancyjazzpulsations.com

■ **Nördik Impakt : 18 au 21/10,** Caen (parc expos, avec – **le 20 :** Vitalic, DBFC, Manu Le Malin, Amélie Lens, Leska, Midland, AZF, Modelselektor, Maud Geffray, Paula Temple, Pan Pot, Etheral Structure, Vertuoze, Radical Redemption, Menthine, Digital Cosmic Disco et Darkvibe – **le 21 :** Lorenzo, Tale Of Us, Elisa Do Brasil, Ann Clue, Mind Against, Helena Hauff, Red Axes, Barnt, Marvin & Guy, S.P.Y & MC Drs, Umek, We Are Wolves, Aerosphere, Raito et Teddy Killerz) www.nordik.org

■ **Rock Your Brain : 20 et 21/10,** Sélestat (Tanzmatten, avec – **le 20 :** Alestorm, Igorrr, Aether Realm, Troldhaugen et Tankard – **le 21 :** Ludwing Von 88, Les Shériff, Les Sales Majestés, Toy Dolls et The Moorings) www.zone51.net

■ **Issoudun Reggae Temple : 20 au 22/10,** Issoudun (Peppsi Parc Expo, avec – **le 20 :** Weeding Dub, Dawa Hifi et Art-X **– le 21 :** Tryo, Dub Inc, Massilia Sound System, Pablo Moses, I Woks Sound et Patko – **le 22 :** Harrison Stafford, Brain Damage et Vanupie) www.issoudun-reggaetemple.com

*Les dates de concerts pour la période **15/10 au 30/11** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/9 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Faire pleurer les gros durs

King Khan & The Shrines

Photo Tiffouan Massé

Binic Folks Blues Festival

28 AU 30 JUILLET, BINIC

Comme chaque été depuis bientôt dix ans, la petite cité portuaire de Binic s'est transformée le temps d'un weekend en gigantesque fiesta rock'n'roll dans laquelle vacanciers et rockers (plus de 50 000) ont cohabité en harmonie. Si l'annulation de dernière minute de deux têtes d'affiche (Reigning Sound, Tim Presley) aurait pu faire tanguer le navire, il n'en a rien été tant le festival vaut aujourd'hui mieux que la somme de ses artistes. Le cadre somptueux y est pour beaucoup, tout comme l'ambiance unique. Et surtout, les concerts magnifiques ont été légion, avec notamment les hirsutes **BIG MOUNTAIN COUNTY**, les délicieuses **CUCKOO SISTERS** et les puissants **MEATBODIES** qui ont clairement passé un palier. Le dimanche — sans doute la meilleure journée côté programmation avec notamment **THE VILLEJUIF UNDERGROUND**, **GLORIA**, **SIX FT HICK** et **SONNY & THE SUNSETS** — a vu la prêtresse australienne **CASH SAVAGE** faire pleurer les gros durs avec ses chansons hantées, avant que les mystérieux **DRUIDS OF THE GUE CHARETTE** ne secouent les festivaliers de leurs riffs lourds et que **KING KHAN & THE SHRINES** ne concluent la fête d'un show explosif qui restera longtemps dans les mémoires.

ERIC DELSART

The Psychedelic Furs

29 AOUT, ELYSEE MONTMARTRE (PARIS)

Les Fourrures Psychédéliques sont de retour ! Pour son grand come back dans la capitale, la bande emmenée par Richard Butler avait choisi l'Elysée Montmartre. Hélas, trois fois hélas, la salle est loin d'être remplie. La faute à une date peut-être pas judicieusement choisie (la new wave n'est probablement pas la musique la plus estivale qui soit, et à la fin du mois d'août, Paris est encore un désert), qui voit le groupe se produire dans une configuration minimale. Si le concert démarre sur les chapeaux de roues avec un "Dumb Waiters" endiablé, et furieusement punk, le concert s'assagit par la suite pour se tranquilliser et voguer en mode croisière. On regrette un peu un saxophone trop présent et une batterie presque balloche, qui enlève de la saveur à la voix toujours parfaite de Butler. A revoir dans de meilleures conditions, peut-être.

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

30 Ans De La Cigale - Catherine Ringer & Sparks

4 SEPTEMBRE , LA CIGALE (PARIS)

En 1987, les Rita Mitsouko inauguraient pendant un mois une Cigale relookée et la transformaient en un chaudron surchauffé. Trois décennies plus tard, devant un public enthousiaste, Catherine Ringer célèbre cet anniversaire en rendant un hommage appuyé à son compagnon disparu. Accompagnée de quatre musiciens aux petits soins, elle défend ses nouveaux titres mais casse la baraque lorsqu'elle revisite "Marcia Baila" ou "Andy", invite à ses côtés les deux Sparks fidèles à eux-mêmes, et prouve qu'elle reste notre diva rock et une véritable bête de scène.

H.M.

Don Bryant

5 SEPTEMBRE, LA GRANDE HALLE DE LA VILLETTE (PARIS)

Accompagné d'une demi-douzaine de musiciens (les mêmes que sur son nouveau disque, le bassiste Scott Bomar et ses Bo-Keys), Don, 75 ans, débarque sur scène à 20 h en veste noire brillante, sourire aux lèvres et voix d'airain. Durant une petite heure, il interprète les chansons de son album "Don't Give Up On Love". De la vraie soul à l'ancienne, pas du pastiche. L'orgue Hammond B3 déballe des nappes soyeuses tandis que les cuivres soufflent le chaud et le froid. En final, la reprise du fameux "I Can't Stand The Rain", écrit pour sa femme Ann Peebles en 1973, conclut un show émouvant et inespéré.

OLIVIER CACHIN

30 Ans De La Cigale - The Pastels & Temples

6 SEPTEMBRE, LA CIGALE (PARIS)

Temples a malheureusement raté sa rentrée. S'étant trop reposé sur leurs acquis durant l'été, les quatre camarades anglais ont été fort dépourvus quand les problèmes techniques sont survenus. Leur vitalité scénique partiellement disparue a été néanmoins sauvée par la voix angélique du chanteur James Bagshaw et quelques ruptures sonores euphorisantes. On ne peut qu'encourager les ambitieux Temples à se reprendre. En première partie, contraste étonnant, les quelques spectateurs présents ont pu assister à une rare apparition des Pastels, fragile pilier de l'indie à l'écossaise : innocence, voix sur le fil et timidité. Les anciens de Magic ont la larme à l'œil face à ce touchant spectacle : Stephen McRobbie continue de regarder le manche de sa guitare quand il fait un *do*, mais met tout son cœur pour chanter des vignettes pop obsédées par le troisième album du Velvet Underground.

SOLENN CORDROC'H & BF

John Dwyer

Saillies garage

La Route Du Rock

18 AU 20 AOUT, FORT SAINT-PERE (SAINT-PERE)

Avec 25 000 entrées et potentiellement la meilleure programmation de l'été, la vingt-septième édition du festival breton a ostensiblement redressé la barre après celle de 2016 peu fréquentée.

Sous un soleil éblouissant, la pop baroque des californiens de **Foxygen** en tournée des plages s'avère idéale pour entamer les festivités avant le grand retour d'une habituée des lieux : **PJ Harvey**. Toujours aussi exigeante et sérieuse avec son art, la diva du Dorset offre une rigoureuse et magistrale prestation, accompagnée de ses neuf musiciens. Grand-messe pour les amateurs, prétentieuse pour les autres qui préfèrent se rendre au bar en attendant les mélodies juvéniles de **Car Seat Headrest** et surtout les incantations furibardes de la nouvelle sensation punk de Bristol, **Idles**. Le chanteur Joe Talbot intronise **Thee Oh Sees** *"comme le meilleur groupe du monde"*. Peut-être exagéré mais sans aucun doute celui de la soirée. John Dwyer et sa bande toujours aussi impressionnante livrent un concert dynamique aux saillies garage jubilatoires. Le lendemain, les Texans de **Parquet Courts** au look d'étudiants geek emballent timidement l'assistance, avant les appliqués disciples psyché de **Temples**. Le groupe de Kettering, pas toujours excitant sur scène se révèle cette fois un exemplaire groupe de festival pour introduire les patrons écossais du shoegaze, **The Jesus And Mary Chain**. De retour cette année avec le très fréquentable "Damage And Joy", les frères Reid sont en grande forme et esquissent même par moment un sourire. Sur la scène des Remparts, les **Black Lips** habitués pourtant aux balances rapides sont victimes d'étonnants problèmes de son qui, ajoutés à leur garage bordélique, rendent le concert pratiquement inaudible. Dimanche, toujours grand beau temps pour accompagner les délicates harmonies vocales sur mélodies resplendissantes des **Proper Ornaments** avant que le trublion canadien **Mac DeMarco** n'ambiance la foule par ses pitreries habituelles et sa reprise du "A Thousand Miles" de Vanessa Carlton. Quinze ans après avoir présenté "Turn On The Bright Lights" au même endroit, les New-Yorkais d'**Interpol** rejouent solennellement ce premier album en intégralité. Le concert confirme qu'ils n'ont rien écrit de mieux depuis. Lias Saudi exfiltré des Fat White Family est à l'œuvre un peu plus tard avec les **Moonlandingz** et prouve qu'il est le dernier aboyeur anglais sur funk et rythmiques robotiques. Juste avant le bouquet final musclé : **Ty Segall** et son Freedom Band qui semble ne plus avoir de limites tant les titres garage se transforment en de gigantesques bourrasques et jam frénétiques. Sa version étendue de "Sleeper" sous influence Allman Brothers clôture ces trois jours idylliques.

MATTHIEU VATIN
PHOTO TITOUAN MASSE

Gamins habiles

Rock En Seine

25 AU 27 AOUT, DOMAINE NATIONAL (SAINT-CLOUD)

100 000 chalands ont fait le déplacement dans la banlieue Ouest pour une quinzième édition riche en réjouissances.

Brian D'Addario

Pour le festivalier francilien, c'est la sortie du turbin. L'heure de la première pinte sirotée en songeant aux belles promesses du week-end. Une rêverie qu'interrompt immédiatement **At The Drive-In**, programmé sur la grande scène avec une prestation stridente et difficile. **The Jesus & Mary Chain**, enchaîne, joue des chansons merveilleuses ("Head On" !) dans un mur de son spectorien remarquable. La foule massée au début, se disperse rapidement. Sans doute pour aller voir d'autres Ecossais, plus jeunes mais déjà anciens : **Franz Ferdinand**, qui joue avec deux nouveaux guitaristes pour remplacer Nick McCarthy. Alex Kapranos rode quelques nouveautés, moins tubesques que les morceaux de son premier album, toujours aussi efficaces.

Plus tard, les **Allah-Las** sont à six, dont deux avec béret, pour un concert qui permet de réaliser les qualités de "Calico Review", son troisième album toujours très sixties mais plus complexe. La deuxième journée, à la programmation toujours très *Route du Rock*, met **PJ Harvey** (beau et prétentieux spectacle) et **Sleaford Mods** (laid et réjouissant) en avant. Avant cela il y avait aussi **The Kills**. VV et Hotel, duo de chats de gouttière anglo-américain, est là depuis plus de quinze ans. Le voir parader sur la grande scène fait plaisir. Quelque chose néanmoins s'est perdu en route. Est-ce à cause du groupe qui les accompagne ? Des récentes chansons pas passionnantes ? Telles sont les questions qui tarabustent pendant le long retour en métropolitain. Dernier jour formidable : **Ty Segall** et ses hommes jouent tout en rouge et font beaucoup trop de solos. **Mac DeMarco** réussit la fusion soft-rock et one-man show. Mais surtout, les **Lemon Twigs** émerveillent l'assistance et papillonnent entre glam, pop, psychédélisme, country... Le groupe cherche un batteur, en attendant, Michael D'Addario demeure magique à ce poste, tout autant qu'il est bon frontman quand son frère aîné Brian prend les baguettes, excellent et polyvalent également. De nouveaux titres sont joués, beaucoup de reprises (Roky Erickson, Jonathan Richman), par ces quatre gamins habiles mais jamais bavards, qui mettent une trempe à tout le monde.

BASILE FARKAS
PHOTO MARION RUSZNIEWSKI

rock&folk

présente

THE GOOD OLD SOUND

Une sélection de vinyles 180gr. masterisés à partir des meilleures sources disponibles.

Avec Pink Floyd, Led Zeppelin, LCD Soundsystem, Eagles, Prince, David Bowie, Iron Maiden, Kraftwerk, Etienne Daho, Deep Purple...

WARNER MUSIC
FRANCE

THE GOOD SOUND

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ. VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.

Ford

Go Further

(1)Vivre. Chaque. Instant. Fiesta. (2)Exemple de location avec option d'achat d'une Nouvelle Fiesta 5 portes Trend 1.1 85 ch Type 05-17. Prix maximum au 27/06/17 : 15 950 €. Prix remisé : 13 445 €. 47 **loyers de 158,92 €**. Kilométrage 10 000 km/an. Option d'achat : 5 104 €. Assurances facultatives. Décès dès 10,76 €/mois en sus du loyer. Coût de l'assurance : 516,48 €. Produit « Assurance Emprunteur » assuré par FACL, SIREN 479 311 979 (RCS Nanterre), et FICL, SIREN 479 428 039 (RCS Nanterre). Si acceptation par Ford Credit, RCS Versailles 392 315 776, ORIAS, N° 07 009 071. Délai légal de rétractation. Offre non cumulable réservée aux particuliers pour toute commande de cette Nouvelle Fiesta neuve, du 01/09/17 au 30/09/17, dans le réseau Ford participant. **Modèle présenté :** Nouvelle Fiesta 3 portes ST-Line 1.1 85 ch avec options, au prix remisé de 16 050 €, 1er **loyer de 1 790 €**, option d'achat de 5 162 €, **coût total si achat : 17 311,24 €,** 47 **loyers de 220,42 €/mois. Consommation mixte (l/100km) : 4,7. CO_2 (g/km) : 107 (données homologuées conformément à la Directive 80/1268/EEC amendée)**.

Ford France, 34, rue de la Croix de Fer - 78122 St-Germain-en-Laye Cedex. SIREN 425 127 362 RCS Versailles.

ford.fr